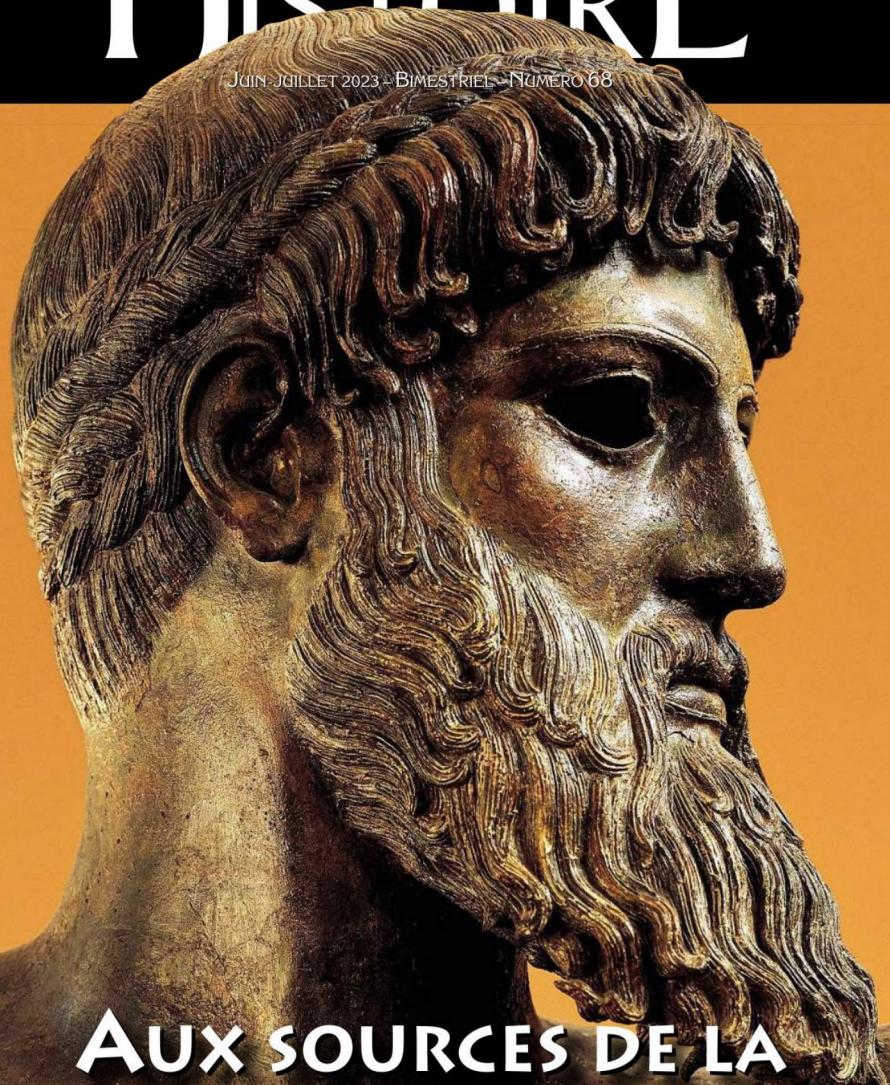


JUIN-JUILLET 2023 - BIMESTRIEL - NUMÉRO 68



AUX SOURCES DE LA **CIVILISATION OCCIDENTALE**

CE QUE NOUS DEVONS À L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE





P8



P42



P106

AU SOMMAIRE

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

- 8. Plein soleil *Par Olivier Postel-Vinay*
- 14. Perfide Albion *Par Guillaume Perrault*
- 16. Trente mille ans de solitude
Entretien avec Carmen Bernand, propos recueillis par Frédéric Valloire et Geoffroy Caillet
- 22. La ruée vers l'or *Par Geoffroy Caillet*
- 24. Le siècle de Simone Bertiére *Par Marie Peltier*
- 25. Côté livres
 - 31. Le génie du christianisme *Par Eugénie Bastié*
 - 32. Les baladins de Notre-Dame *Par Marie-Amélie Bocard*
 - 34. La dernière favorite *Par Geoffroy Caillet*
 - 36. Expositions *Par Luc-Antoine Lenoir*
 - 39. En France, on ne montre pas les dents
Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut

EN COUVERTURE

- 42. La source et l'héritage *Par Rémi Brague*
- 48. Dante entre deux mondes *Par Piero Boitani*

© DAVID MARCUS/SIMONE/WORLD.NET

- 54. Ce que nous devons à l'Antiquité gréco-romaine *Par Alexandre Grandazzi*
- 70. L'éternel retour *Par Peter Burke*
- 80. Le laboratoire de la Révolution *Par Stéphane Ratti*
- 86. Les aventuriers de l'arche perdue *Par Frédéric Valloire*
- 98. La galerie des illustres
- 102. Lettres classiques

L'ESPRIT DES LIEUX

- 106. Compostelle au bout du chemin *Par François-Joseph Ambroselli*
- 114. Les fredaines de Bussy-Rabutin *Par Marie-Laure Castelnau*
- 118. Le chevalier du Ciel *Par Albane Piot*
- 126. Montée en flèche *Par Sophie Humann*
- 130. Le Rouge et le Blanc *Par Vincent Trémolet de Villers*

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.

Président Charles Edelstenne. Directeur général, directeur de la publication Marc Feuillée. Directeur des rédactions Alexis Brézet.

Le FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction Michel De Jaeghere. Rédacteur en chef Geoffroy Caillet.

Enquêtes Luc-Antoine Lenoir, Albane Piot. Chef de studio Françoise Grandclaude. Secrétariat de rédaction Caroline Lécharny-Maratray. Rédactrice photo Carole Brochart. Éditeur Robert Mergui.

Directrice de la fabrication Emmanuelle Dauer. Directrice de la production Corinne Videau.

Le FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0624 K 91376. ISSN : 2259-2733. Publié par la Société du Figaro. ISBN : 978-2-8105-1017-7

Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire MEDIA.figaro

Président-directeur général Aurore Domont, 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Imprimé en France par RotoFrance Impression, 25, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes. Mai 2023.

Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Pot 0,002 kg/tonne de papier. **Abonnement** un an (6 numéros) : 45 € TTC, deux ans (12 numéros) : 80 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JEAN-Louis VOISIN, PHILIPPE MAXENCE, ÉRIC MENSION-RIGAU, CHARLES-ÉDOUARD COUTURIER, BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, SOPHIE SUBERBÈRE, RÉDACTRICE PHOTO, KEY GRAPHIC, PHOTOGRAVURE, SOPHIE TROTIN, FABRICATION.

EN COUVERTURE : DIEU DU CAP ARTEMISION, VERS 460 AV. J.-C. (ATHÈNES, MUSÉE NATIONAL ARCHÉOLOGIQUE). © G. DAGLI ORTI/© NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES.

LE FIGARO HISTOIRE

RETROUVEZ LE FIGARO HISTOIRE SUR WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE ET SUR



CONSEIL SCIENTIFIQUE. Président : Jean Tulard, de l'Institut. Membres : Jean-Pierre Babelon, de l'Institut ; Simone Bertiére, historienne, maître de conférences honoraire à l'université Bordeaux-Montaigne et à l'ENS Sèvres ; Jean-Paul Bled, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université Paris-Sorbonne ; Jacques-Olivier Boudon, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-Sorbonne ; Maurizio De Luca, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; Alexandre Grandazzi, historien et archéologue, professeur de langue et littérature latines à l'université Paris-Sorbonne ; Barbara Jatta, directrice des musées du Vatican ; Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon ; Alexandre Maral, conservateur général au Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon ; Eric Mension-Rigau, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université Paris-Sorbonne ; Arnold Nesnslath, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, ancien délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; Dimitrios Pandermalis (†), professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; Jean-Christian Petitfrère, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; Jean-Robert Pitte, de l'Institut, ancien président de l'université Paris-Sorbonne ; Giandomenico Romaniello, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; Jean Sévilia, journaliste et historien.



© LEA CRESPI/FIGARO MAGAZINE

DE QUOI NOTRE CIVILISATION EST-ELLE LE NOM ?

Le débat avait fait rage en 2004 au sein des institutions européennes : fallait-il préciser dans le préambule du projet de Constitution de l'Union que l'Europe avait des « racines chrétiennes » ? La mention avait été rejetée sur l'insistance de Jacques Chirac, soucieux d'écartier ce qui aurait pu être pris pour un signe d'exclusion par les musulmans installés sur notre continent. Dans une Europe parsemée d'églises, de cathédrales, de calvaires, de monastères, où d'innombrables villes et villages portent le nom d'un saint, où les années sont rythmées par les fêtes chrétiennes, où elles se comptent en référence à la naissance du Christ, où les semaines sont elles-mêmes ordonnées autour de la célébration de sa Résurrection, dont les productions artistiques ont relevé de l'art sacré pendant plus de mille ans, tandis que les intellectuels se recrutaient chez les théologiens, que les victoires étaient fêtées par des *Te Deum*, dont l'histoire s'est confondue jusqu'aux Lumières avec celle d'une chrétiente aux prises avec le conflit du sacerdoce et de l'empire, déchirée à l'occasion par les schismes et les hérésies, animée d'autres fois par un élan missionnaire qui poussa, pour le meilleur et pour le pire, les plus aventureux des siens à la découverte des autres continents, la précaution avait quelque chose de dérisoire en même temps que d'orwellien.

Interrogé en janvier dernier sur France Inter par l'historien Patrick Boucheron, la latine Florence Dupont déclarait, quant à elle, sans susciter chez son intervieweur ni surprise ni contradiction, qu'il est « *intellectuellement faux* » d'employer l'expression « *les racines gréco-latines de l'Europe* ». Parce que la référence était, à ses yeux, instrumentalisée politiquement par des gens qu'elle « *n'aime pas* », et parce que l'hellenisation ayant touché, avec Alexandre, le Proche-Orient et l'Asie centrale jusqu'en Afghanistan, puis, avec la conquête romaine, l'ensemble de l'Afrique du Nord, l'Europe n'en avait pas eu le monopole : comme si la valeur d'une idée dépendait de la sympathie qu'on éprouve à l'égard de ceux qui la professent, et comme si l'on ne pouvait être héritier qu'à la seule condition d'être légataire universel ; comme si comptait dès lors pour rien le fait d'avoir reçu de la Grèce la philosophie, les sciences, les canons de l'art classique, les sources de nos lettres, le cadre de nos institutions, notre conception de l'histoire, notre confiance placée dans la raison pour déchiffrer le livre de la Nature en même temps que pour régir les sociétés politiques, pour y substituer la délibération à la loi du plus fort ; comme si nous étions indifférents de tenir de Rome les bases de notre droit et les pratiques de notre justice, les fondements de notre urbanisme, l'aménagement de nos territoires, la conception de nos Etats et le modèle de nos administrations ; de lui devoir, plus encore, la plupart de nos langues : avec elles, la manière dont nous pensons ; d'avoir été convertis sous son empire à la religion à laquelle il a donné son mode d'organisation et qui a pendant plus de quinze siècles régi notre morale et donné un sens ultime à nos existences.

L'énormité du paradoxe, la faiblesse de l'argumentation qui le soutient, témoignent, chez deux savants capables par ailleurs de vues profondes, du caractère passionnel de leur conviction. Professeur au Collège de France, Patrick Boucheron fut lui-même en 2017 le coordinateur d'une *Histoire mondiale de la France* qui a eu un très grand retentissement et où se dessinait, dans l'écheveau de

récits souvent originaux et stimulants, l'idée que celle-ci n'avait aucune autre identité que celle que lui avaient donnée, au fil des siècles, les influences hétérogènes venues d'au-delà de ses frontières. Qu'elle était, par nature, une concaténation d'apports étrangers : une terre destinée par vocation à l'immigration et à la réinvention d'elle-même. Fille de Pierre Grimal, professeur de littérature latine, Florence Dupont avait, six ans plus tôt, consacré un livre érudit à tenter d'établir – au prix de quelques approximations – que Rome était une « *ville sans origine* » (2011). Parce qu'elle avait dû sa fondation, selon ses propres mythes, tels que les rapporte l'*Enéide*, à des hommes venus d'ailleurs, des migrants, et qu'elle aurait tenu de ces commencements un penchant pour le cosmopolitisme qui lui avait permis d'ouvrir sa citoyenneté à tous, sans distinction de race, de religion, de culture, sans que nul ne puisse prétendre tirer de son autochtonie une légitimité particulière.

Ni l'un ni l'autre n'avait fait mystère de ses arrière-pensées politiques. Patrick Boucheron avait justifié son ouvrage par le désir de « *mobiliser une conception pluraliste de l'histoire contre l'étrécissement identitaire qui domine aujourd'hui le débat public* », et de faire face aux « *crispations réactionnaires* » en refusant de laisser aux tenants du « *roman national* » le monopole des « *narrations entraînantes* ». Florence Dupont avait ouvert le sien en proclamant : « *Ce livre invite à repenser et déconstruire l'idée contemporaine d'identité nationale à partir de l'Antiquité romaine*. » Elle l'avait présenté comme une tentative de relire l'*Enéide* comme « *un grand récit du métissage* ».

L'intention était ainsi, chez l'un et l'autre, analogue : donner sa légitimité à la société multiculturelle en cours d'installation en France en montrant que, projet mouvant et contractuel, celle-ci ne pouvait invoquer aucune continuité historique susceptible de justifier le refus de l'installation de nouvelles populations sur son sol.

En étendant le propos à la contestation de la filiation spirituelle qui unit l'Europe à la civilisation gréco-romaine, ils entendent sans doute aujourd'hui stigmatiser l'idée d'un déterminisme ethnique susceptible de conduire les peuples de notre continent à s'enorgueillir d'un passé dont ils se prétendraient à tort les uniques récipiendaires, et au nom duquel serait niée indûment l'existence d'autres influences, d'autres apports ou composantes, tandis que serait contestée la faculté de nouveaux venus à prendre part à l'aventure européenne. Refuser en un mot que l'héritage de l'Antiquité apparaisse comme le privilège de l'homme blanc.

Mais à prendre ses mots d'ordre chez l'adversaire, à le tenir pour une boussole qui indique le sud et à s'engager résolument en sens contraire, on risque parfois bien des égarements. Car le passé ne crée pas seulement des droits, il révèle les permanences qui permettent aux communautés humaines d'affronter l'épreuve du temps. Toute culture a besoin, pour survivre et donner à ceux qui la partagent l'envie de la diffuser, de la transmettre, d'être convaincue de sa propre excellence. Propagateur d'un relativisme qui dénie toute légitimité à la hiérarchisation des mœurs ou des civilisations, Claude Lévi-Strauss le reconnaît lui-même sans ambiguïté : « *Une société ne peut se maintenir si elle n'est pas attachée inconditionnellement à des valeurs, lesquelles, pour être inconditionnelles, doivent avoir un aspect sensible qui les protège du travail de sape de la raison* » (De près et de loin, Odile Jacob,

1988). Ces valeurs, ces principes, ce sont ceux qu'a consacrés son histoire, ceux autour desquels s'est noué son destin. Or, si l'Europe n'est l'héritière ni de la tradition judéo-chrétienne ni de l'Antiquité classique, autant dire qu'elle n'est rien : une circonscription de terre, d'ailleurs mal définie, ouverte à tous les vents, un couloir pour les invasions dont il appartient à ceux qui y résident par chance ou qui y ont pénétré à force d'obstination de trouver en eux-mêmes les moyens de perpétuer les richesses que le hasard a mis à leur disposition, à moins qu'en conformité avec l'individualisme qui leur tient lieu d'idéologie de substitution, ils ne se contentent d'en consommer les productions jusqu'à leur disparition. Il est doux que cette voie soit féconde, et qu'elle assure durablement son rayonnement.

Car c'est bien du double héritage qui fait désormais l'objet d'une contestation que l'Occident a tenu les caractères qui expliquent la place particulière qu'il occupe dans l'histoire. Des Grecs, dont la pensée avait été répandue à travers le bassin méditerranéen par l'épopée d'Alexandre et la conquête romaine, et à laquelle ils ont eu accès au gré de leurs successives renaissances, des Carolingiens aux Lumières, les Européens ont hérité l'idée qu'il existe un Bien, un Beau et un Vrai accessibles à la conscience et qui, parce qu'ils correspondent à un accomplissement des potentialités communes à la nature humaine, surplombent le legs du passé et permettent, partant, de le juger, le jauger, l'émonder, autant que de faire sa place aux influences étrangères, aux innovations venues d'ailleurs. Ils en ont retenu que si la tradition est vénérable, il lui appartient d'être critique, sauf à se condamner à un immobilisme stérilisant, et que le dernier mot ne revient pas toujours au respect scrupuleux des mœurs des ancêtres, mais plutôt à la confrontation des usages, à la recherche raisonnée d'une perfection obéissant à des règles universelles. Les Romains avaient fait, les premiers, leur miel de ce principe (c'est tout le sens de la « *voie romaine* » célébrée dans un maître livre par Rémi Brague) en faisant leur la culture des Grecs qu'ils avaient vaincus sur les champs de bataille, mais dont ils avaient reconnu la supériorité intellectuelle et dont ils diffusèrent et imitèrent les arts, la littérature, la philosophie, en les adaptant à leur sens pratique, leur goût des hiérarchies, leur don de l'organisation.

Du christianisme, qui a dominé ses représentations mentales depuis le IV^e siècle (et par quoi elle a eu accès, elle aussi, à une « culture seconde » qui n'était pas celle de ses plus lointains ancêtres, mais le fruit de son adhésion à une réinterprétation et un accomplissement de la tradition juive), l'Europe a tiré sa foi dans sa capacité d'amélioration d'un monde né de la volonté de la toute-puissance divine, et qui lui avait été donné en partage pour le comprendre, le soumettre et l'embellir comme on aménage un jardin. De là, l'idée de progrès, auquel il appartenait à chacun de contribuer par ses initiatives, la conviction que l'âge d'or était à construire dans l'avenir, plus qu'à regretter dans le passé. De là, l'élan vers l'exploration de la planète, la volonté de civiliser jusqu'aux extrémités de la terre (« *entreprendre, étudier, apporter des soins diligents* »,

sans épargner travail, dépense, dangers encourus jusqu'à verser son propre sang », selon le programme fixé en 1493 par le pape Alexandre VI aux navigateurs espagnols et portugais entre lesquels il avait partagé les Océans). De là, en même temps, la place faite aux questionnements : à l'idée que l'univers était régi par une Intelligence créatrice dont il nous appartenait de percer les desseins.

De la rencontre de ces deux traditions, de leur incessante méditation, de leur intégration profonde dans notre manière d'être au monde, d'affronter notre finitude et de trouver des raisons de vivre, d'entreprendre, de construire est née la plus extraordinaire des aventures dont l'histoire ait été le théâtre : celle qui a permis aux Européens d'explorer et de conquérir toute la terre sans cesser d'être eux-mêmes, de donner un éclat sans pareil aux œuvres de l'art et de l'esprit et de mener à bien la révolution scientifique qui nous a permis de maîtriser l'énergie, de quadriller l'espace, de dominer le temps.

Ceux qui récusent aujourd'hui l'un et l'autre héritage entendent sans doute par là répudier un passé ressenti comme une entrave à notre liberté de nous réinventer sans être liés en rien par une histoire dont nous voulons exploiter les réalisations sans nous sentir tenus de maintenir les disciplines qui les ont fait éclore ; ils souhaitent se défaire des attachements qui nous empêcheraient de nous ouvrir à l'Autre, en même temps que d'accepter les innovations, les remises en question au gré des bouleversements du présent. Mais comme l'avait souligné, dans *L'Âme désarmée*, Allan Bloom, en disqualifiant la culture classique, en la tenant pour une culture parmi d'autres (moins légitime que d'autres, pour avoir, au long des siècles, injustement fait peser sa domination sur le reste du monde) au nom d'un relativisme devenu le corollaire obligé de la pensée moderne, le signe de l'abjuration du vieil impérialisme, ils disqualifient en réalité ce qui, dans le passé, nous a délivrés du tribalisme et a donné à l'Europe la curiosité qui l'a conduite à la fois à s'intéresser aux autres cultures, à trier parmi les influences celles qui étaient susceptibles de constituer pour elle un enrichissement, et à réévaluer en permanence la pertinence de son propre fonds. Ce qu'ils remettent en cause, avec le lien qui nous associe à l'Antiquité gréco-romaine aussi bien qu'à notre histoire chrétienne, c'est ainsi ce qui nous a permis de nous ouvrir à d'autres, en même temps que d'exercer sans cesse, au nom de l'idée du Bien, notre esprit critique sur l'héritage que nous avions reçu. Ce que, sans en avoir sans doute pleine conscience, ils rejettent en nous appelant à n'être que nous-mêmes, en se proclamant fièrement fils de personne, c'est en définitive la dynamique même d'où procède notre civilisation. /



ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

© LANSARD GILLES/HEMIS.FR © HANNAH ASSOULINE © STEPHANIE BRANCH-LAWHY NOT PRODUCTIONS. © PER GENTILE CONCESSIONE DEL MIC-MINISTERO DELLA CULTURA, MUSEO E REAL BOSCO DI CAPODIMONT.



8

PLEIN SOLEIL
COMMENT COMPRENDRE LA NOUVELLE SÉCHERESSE ANNONCÉE CET ÉTÉ À L'AUNE DU TEMPS LONG DE L'HISTOIRE ? PANORAMA DES BOULEVERSEMENTS CLIMATIQUES QUI ONT RYTHMÉ LA VIE D'*HOMO SAPIENS* DEPUIS LE PALÉOLITHIQUE.

16
TRENTE MILLE ANS DE SOLITUDE
ANTHROPOLOGUE ET HISTORIENNE, CARMEN BERNARD PUBLIE UNE SOMME PASSIONNANTE SUR L'AMÉRIQUE LATINE AVANT CHRISTOPHE COLOMB, DES PREMIERS HOMMES ARRIVÉS SUR LE CONTINENT À LA CHUTE DE LA CIVILISATION INCA.



34

LA DERNIÈRE FAVORITE

FILLE DU PEUPLE ÉLEVÉE

AU RANG DE MAÎTRESSE DE LOUIS XV ET INSTALLÉE À VERSAILLES, MME DU BARRY REVIT SOUS LES TRAITS ET LA CAMÉRA DE MAÏWENN. UN BIOPIC RÉUSSI QUI TIENT DAVANTAGE DU CONTE DE FÉES À L'ISSUE TRAGIQUE QUE DE L'HISTOIRE D'UNE LIBÉRATION.



ET AUSSI

PERFIDE ALBION

LA RUÉE VERS L'OR

LE SIÈCLE DE SIMONE BERTIÈRE

CÔTÉ LIVRES

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

LES BALADINS DE NOTRE-DAME

EXPOSITIONS

EN FRANCE, ON NE MONTRÉ
PAS LES DENTS

COMME NEIGE AU SOLEIL Page de gauche, en haut : dans le massif du Mont-Blanc, la fonte du glacier des Bossons, qui perd environ 5 m par an, a entraîné la formation d'un nouveau lac apparu vers 2015. L'augmentation rapide de son volume menace la vallée.

À L'AFFICHE
Par Olivier Postel-Vinay

Plein Soleil

Si l'homme a un rôle à jouer dans le réchauffement actuel, celui-ci doit aussi être envisagé au regard des changements climatiques qui ont bouleversé l'histoire de l'humanité depuis le paléolithique.



LES MOISSONS DU CIEL Ci-dessus : *La Récolte du blé*, école anglaise, psautier de la reine Marie, page du calendrier pour le mois d'août, XIV^e siècle (Londres, The British Library). Page de droite : la terre craquelée du parc naturel régional du Queyras, dans les Hautes-Alpes, en période de canicule et de sécheresse.

A près un été sec, un hiver sec : voilà notre pays à nouveau engagé dans une sécheresse qualifiée non sans raison d'exceptionnelle. Non sans raison, mais de quelle exception parle-t-on ? Remontons dans le temps. « La période de sécheresse actuelle est la plus intense que le pays ait connue depuis le milieu du XX^e siècle », lit-on dans la bonne presse, avis de spécialistes à l'appui. En réalité, la France a connu au XX^e siècle trois périodes de sécheresse majeure : en 1976 (déficit pluviométrique qui pire qu'en 2022), en 1948-1949 (pénurie sur neuf mois consécutifs) et surtout en 1921, reconnue par Météo-France comme ayant été « de loin la plus sévère des cent cinquante dernières années ». Ces épisodes se caractérisent aussi par des vagues de chaleur. En 1921, il a fait si chaud que la revue du 14-Juillet a été annulée à Paris.

DES SIÈCLES AU RÉGIME SEC

Plus on remonte le cours du temps, moins les données sont précises. Mais elles ne sont pas forcément moins fiables. La Révolution française a été attisée par de mauvaises récoltes, dont l'origine est la grave sécheresse du printemps 1788, « au début de la phase de croissance des plantes », note Emmanuel Le Roy Ladurie dans sa monumentale *Histoire humaine et comparée du climat* (Fayard,

2004-2006). « Le déficit pluviométrique atteindrait 40 % dans le nord de la France, de 40 à 60 % dans l'Ouest et le Sud-Ouest, plus de 80 % dans le Sud et le Sud-Est (avril-mai). » Chiffres comparables à ceux relevés en 1921, nettement supérieurs à ceux de 2022. Sécheresses également accompagnée d'une chaleur exceptionnelle – alors même qu'il s'agit encore dans la période dite du « petit âge glaciaire », laquelle s'étend en gros du XIV^e au milieu du XIX^e siècle.

Avant cette période, lors de ce qu'on appelle « l'anomalie médiévale », siècles chauds qui ont vu l'érection des cathédrales,

d'autres épisodes de sécheresse sévère avaient été recensés dans notre pays. Ainsi de l'année 1137, pour laquelle l'historien Pierre Alexandre (*Le Climat en Europe au Moyen Age*, Editions de l'EHESS, 1987) relève divers témoignages : à Tours, « grande sécheresse de mars à septembre » ; à Limoges, « grande sécheresse pendant six mois » ; à Caen, « grande sécheresse, assèchement des sources et des cours d'eau » ; à Saint-Evroult (Orne), « grande sécheresse, assèchement des sources et des étangs et de certains cours d'eau. Grande chaleur en été : en juillet, en août et jusqu'au 13 septembre ».







Mais depuis une vingtaine d'années, les progrès de la paléoclimatologie, exploités par des archéologues et des historiens, nous autorisent à plonger dans un passé bien plus lointain. Pour en rester au sujet de la sécheresse, et tout en continuant à remonter le fil du temps, voici quelques exemples devenus paradigmatisques, même s'ils font toujours l'objet de recherches actives susceptibles d'influer sur les résultats. L'une des techniques désormais éprouvées est l'analyse isotopique de spéléothèmes (des stalagmites formées dans des grottes), qui rend compte de façon précise de l'évolution de l'hygrométrie. Elle a permis de confirmer une hypothèse déjà émise au vu de forages lacustres : celle que la grande civilisation des temples mayas, dont Tikal, a succombé, à la fin du X^e siècle après trois siècles d'une sécheresse croissante, ponctuée de décennies particulièrement sèches, excédant les capacités des énormes réservoirs construits par les seigneurs locaux.

L'un des aspects les moins contestés de l'ouvrage de l'historien américain Kyle Harper sur la fin de l'Empire romain (*Comment l'Empire romain s'est effondré*, La Découverte, 2019) est la mise en avant du rôle de la grave sécheresse du milieu du III^e siècle dans ce qu'il appelle la « première chute » de l'empire, qui correspond aux premières invasions barbares. Une sécheresse qui affecte en particulier l'Afrique du Nord, grecier à blé de Rome. « *Le monde a maintenant vieilli* », écrit Cyprien, évêque de Carthage. En hiver, les pluies ne sont pas assez abondantes pour nourrir les semences. » En Egypte, les crues du Nil font défaut. Kyle Harper invoque une baisse de l'activité solaire, dont témoignent les dépôts d'isotopes du

béryllium. Un siècle plus tard, une grande sécheresse frappe l'Asie centrale et repousse ses habitants nomades vers l'ouest, conduisant aux invasions des Huns, « réfugiés climatiques en armes et à cheval ».

Comme l'illustre le livre d'un autre Américain, Eric H. Cline (1777 av. J.-C., le jour où la civilisation s'est effondrée, La Découverte, 2015), on sait aujourd'hui qu'aux alentours de 1200 avant notre ère, un assèchement de la partie orientale du bassin méditerranéen a contribué à la chute d'une série de brillantes civilisations ou hauts lieux de la culture antique, qui ont fini par s'effondrer comme un château de cartes : Mycènes (la cité d'Agamemnon), la civilisation minoenne (Crnos est abandonné), le monde chypriote des dieux cornus, au Levant, les cités d'Ougarit et de Megiddo (l'Armageddon de la Bible), le Nouvel Empire égyptien (avec les derniers Ramsès). Une étude toute récente, fondée sur l'analyse de cernes de troncs de genévriers en Anatolie centrale, précise la date de la chute de l'Empire hittite, manifestement liée à une grave sécheresse de plus de deux ans, en 1198-1196 avant notre ère.

Remontons encore mille ans en arrière, pour observer un phénomène analogue, mais de plus grande ampleur, baptisé par l'Américain Malcolm Wiener « *la première méga-sécheresse de la période historique* ». Vers 2200 avant notre ère, une sécheresse dévastatrice affecte une grande partie du globe, du Pérou à la vallée de l'Indus, en passant par le bassin méditerranéen. Témoignages archéologiques, forages et analyses de stalagmites convergent. Le quasi-assèchement du Nil a raison de l'ancien royaume égyptien, celui des pyramides. En Mésopotamie, Akkad, le premier empire

digne de ce nom, est à court de ressources agricoles et tombe sous les coups d'envahisseurs qui sont aussi des réfugiés climatiques.

Les premières « méga-sécheresses » identifiées désignent des événements beaucoup plus anciens et à certains égards encore plus spectaculaires. Ils remontent aux premières errances d'*Homo sapiens*, en Afrique orientale. A quatre reprises, les immenses lacs Tanganyika et Malawi, longs de plusieurs centaines de kilomètres et profonds de plusieurs centaines de mètres, se sont retrouvés à sec ou à peu près. Pour nos ancêtres, cela signifiait un obligatoire exode, et c'est en effet au cours de cette très longue période que l'on voit se manifester les premiers réfugiés climatiques jamais recensés, sur les côtes sud-africaines.

Si j'en reviens à la période de sécheresse que notre pays connaît actuellement, il est bien clair que le qualificatif « exceptionnel » doit être apprécié avec modération. Un détournement de l'article de Wikipédia intitulé « Sécheresse en France » présente d'ailleurs un graphique rassurant, émanant de l'observatoire du parc Montsouris. Il détaille « *l'évolution des sécheresses météorologiques en France entre 1874 et 2018* ». Des hauts et des bas, mais pas d'évolution significative dans un sens ou dans l'autre. Vient ensuite un autre graphique, qui montre l'évolution des sécheresses non pas « météorologiques », mais « agricoles », lesquelles décrivent le taux d'humidité des sols utiles à l'agriculture. Les mesures étant plus récentes, la période est plus courte (de 1959 à 2018). Le commentaire indique une « *augmentation de la fréquence et de l'intensité depuis la fin des années 1980* ». De quoi inquiéter certains agriculteurs, mais l'histoire ne dit pas quelle part de cette augmentation est due à l'évolution des pratiques agricoles elles-mêmes.

Il est plus intéressant de jeter un coup d'œil sur la carte établie en temps réel par l'Observatoire européen de la sécheresse. Elle combine les deux types d'observations et montre une très préoccupante offensive de la sécheresse au Maghreb, dans le sud de l'Espagne et le nord-est de la Turquie, ainsi qu'une offensive préoccupante dans l'Est pyrénéen, le pourtour français méditerranéen et la région du Bosphore. Ailleurs, les alertes sont ponctuelles. La carte ne couvre pas l'Egypte ni



PLUIE NOURRICIÈRE Page de gauche : ruines de Tikal, dans le nord du Guatemala.
Des études ont montré que les Mayas ont dû faire face à une sécheresse croissante durant les trois siècles qui ont précédé l'effondrement de leur civilisation autour de l'an mille. Ci-dessus : Scènes de pêche, tombe de Nebamón à Louxor, XVIII^e dynastie, vers 1350 av. J.-C. (Londres, The British Museum). L'assèchement du bassin méditerranéen oriental vers 1200 av. J.-C. a fragilisé le Nouvel Empire égyptien après Ramsès II et a contribué à son déclin.

le Levant, mais en 2016 la Nasa estimait que l'Est méditerranéen connaissait sa pire sécheresse depuis neuf cents ans. Serions-nous en train de connaître une évolution du type de celle qui a précipité la crise du III^e siècle de l'Empire romain ?

DES HIPPOPOTAMES DANS LA TAMISE

Laissons maintenant la question de la sécheresse pour nous concentrer sur le réchauffement global. Là encore, on nous parle aujourd'hui d'un phénomène exceptionnel – mais en quoi l'est-il précisément ? Remontons le temps en sens inverse : du plus ancien au plus récent. Le premier réchauffement global avéré après l'apparition de *Sapiens* est une période de l'ordre de treize mille ans, apparue en 127000 avant notre ère. Il s'agit d'un interglaciaire, comparable à celui que nous vivons depuis onze mille sept cents ans. Comparable, mais un peu plus chaud. Les calottes glaciaires du Groenland et de

l'Ouest antarctique avaient alors plus fondu qu'aujourd'hui, les glaciers alpins avaient probablement disparu et le niveau de la mer était un peu plus élevé. Des hippopotames se prélassaient dans la Tamise. Bien plus tard, vers 41000 avant notre ère, commencent réellement les quelque vingt-huit mille ans de l'âge glaciaire connu pour les merveilles de ses grottes ornées, qui, véritable chaos climatique, ont été ponctués de neuf périodes de réchauffement rapide, de 5 °C à 16 °C en quelques décennies, au cours desquelles l'Europe se couvrit de forêts avant de revenir à un paysage de toundra.

La fin de l'âge glaciaire a été marquée par un formidable effet de ciseaux encadré par deux réchauffements auprès desquels celui que nous connaissons fait pâle figure. Le premier, appelé Bölling, s'est produit en 12700 avant notre ère. En Europe, les températures d'hiver grimpent de 20 °C, celles d'été de 10 °C, cela en l'espace peut-

être d'une seule génération. Le Bölling ayant perduré, le niveau de la mer monte de 14 à 18 m en trois cent quarante ans, soit plus de dix fois le rythme actuel. Et puis, après un retour cataclysmique à l'âge glaciaire, à partir de 10900 avant notre ère un nouveau réchauffement de même ampleur et de même rapidité que le Bölling se produit en 9700 avant notre ère : c'est le début de notre interglaciaire, l'holocène. Après quelques « à-coups », il nous fait entrer dans la période historique proprement dite.

Par rapport au chaos climatique de l'époque des grottes ornées, l'holocène est un océan de tranquillité. Mais il connaît, malgré tout, des variations significatives, avec en particulier une série de périodes chaudes qui méritent un détour. Il y a d'abord ce qu'on appelle le « grand optimum », dont la durée varie selon les auteurs mais qui pour l'essentiel s'installe entre 8000 et 3000 avant notre ère. C'est l'époque qui va, pour simplifier, de l'invention de l'agriculture à celle de l'écriture. Il fait un peu plus chaud qu'aujourd'hui. En Europe, les forêts d'arbres à feuilles caduques prospèrent plusieurs centaines de kilomètres plus au nord qu'aujourd'hui. Au nord-ouest du Groenland, la calotte glaciaire est de 600 m moins élevée, tandis que la calotte glaciaire de l'Antarctique ouest fait 215 000 km² de moins. Le niveau de la mer dépasse de plusieurs mètres le niveau actuel. Imbibé par les pluies de la mousson, venues du Sud, le Sahara est « vert », traversé de fleuves et ponctué de lacs. Après quoi, trois périodes chaudes notables précèdent le réchauffement actuel. Il s'agit de l'optimum dit romain, de l'anomalie médiévale et, plus brièvement, des années 1920-1940.

Ce qu'on appelle l'optimum romain comprend en réalité la période de la Grèce classique et s'étend jusqu'à la crise du milieu du III^e siècle évoquée plus haut. Le pic de l'optimum se situe dans les années 21-50, du temps des empereurs Tibère et Claude. Les ↘



© THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART © BERTRAND BODIN/ONLYFRANCEFR © AKG-IMAGES/JUIC/CG VINTAGE IMAGES.



glaciers alpins sont aussi courts qu'aujourd'hui. En Angleterre, la remontée vers le nord d'un parasite de l'ortie indique des températures de juillet d'au moins 2°C supérieures à celles du milieu du XX^e siècle. Au large de la Sicile, les eaux de la Méditerranée dépassent de 2°C la température actuelle.

On nomme aujourd'hui « anomalie médiévale » ce qu'on appelait encore récemment « optimum médiéval », car toutes les parties du monde ne sont pas également concernées par un réchauffement. Mais beaucoup le sont, en particulier l'Europe et la Chine. Les Vikings installent des fermes au Groenland. Les chroniques européennes font état de raisins mûrs le 30 juin à Limoges, de figues récoltées à Cologne, de fraises mûres à Liège à Noël. Comme lors de l'optimum romain, le parasite de l'ortie remonte jusqu'à York, en Angleterre du Nord. Le vin anglais concurrence le bordeaux et l'on vendange jusque dans le sud de la Norvège. On récolte des citrons en Chine du Nord. Le cœur de la période s'étend en gros de 1100 à 1300. C'est le temps du « beau Moyen Age » et, en Chine, de l'extraordinaire civilisation Song.

La dernière période chaude mériterait d'être mieux connue. Elle concerne les années 1920-1940, une époque où l'effet possible des émissions de gaz à effet de serre était encore marginal. On l'a vu, c'est à ce

moment que se déclenche en France la plus grande sécheresse des cent cinquante dernières années. Plusieurs records de température relevés dans l'Hexagone restent inégalés. Il en va de même aux Etats-Unis, où se produit le fameux *Dust Bowl* (« bol de poussière »), décrit par Steinbeck dans *Les Raisins de la colère* et immortalisé par des photos inoubliables. La hausse des températures est attestée en Arctique. En 1932, un brise-glace soviétique navigue sans s'arrêter de Mourmansk à Vladivostok en passant par le détroit de Béring. Le rythme d'augmentation du niveau de la mer atteint le rythme actuel. L'URSS connaît une série de sécheresses catastrophiques, qui ont favorisé le tragique Holodomor ukrainien, la famine organisée par Staline.

Si l'on ajoute à ce bref tableau les périodes de froid parfois intense auxquelles nos ancêtres ont été confrontés, force est d'admettre que la notion de changement climatique vaut d'être mise en perspective. Pour des raisons qu'il n'est pas question d'examiner ici, les élites du monde occidental se sont laissé persuader que nous vivons à l'heure actuelle une crise climatique gravissime exigeant de prendre des mesures radicales. Eu égard à ce que l'on sait aujourd'hui des changements climatiques que notre espèce a connus dans le passé, ce point de vue mériterait d'être révisé en profondeur. Le réchauffement

actuel est modéré et nullement sans précédent. Un bon usage du principe de précaution exige de se prémunir contre un risque d'accélération, toujours possible. Mais la réalité est que la science climatique n'est pas en état de prévoir la façon dont les choses pourraient évoluer.

Les gaz à effet de serre émis par l'humanité jouent probablement un rôle dans le réchauffement actuel, encore que certains physiciens en doutent (Steven E. Koonin, *Climat, la part d'incertitude*, L'Artilleur, 2022). En revanche, il est avéré que les spécialistes

BOL DE POUSSIÈRE Ci-contre : région de Lamar, dans le Colorado, en 1936. Durant

les années 1930, les Etats-Unis furent frappés par plusieurs vagues de sécheresse ayant entraîné de gigantesques tempêtes de poussière, phénomène appelé *Dust Bowl*. En haut : *La Moisson*, par Pieter Brueghel l'Ancien, 1565 (New York, The Metropolitan Museum of Art). Au milieu : le lac artificiel de l'Ospedale, en Corse, pendant une période de sécheresse. Le barrage fut construit en 1979 pour alimenter en eau Porto-Vecchio.





ne sont pas en mesure d'en évaluer le poids : parle-t-on de 90 % ou de 10 % ? L'effet est-il majeur ou marginal ? Au vu des changements climatiques précédents, il y a gros à parier que l'évolution des forces naturelles y est pour beaucoup. La difficulté de prévoir est renforcée par l'impuissance des climatologues à bien expliquer les changements climatiques du passé. Une fois admis les facteurs astronomiques classiques, variations de l'orbite terrestre, de l'axe d'inclinaison de notre planète sur son orbite, de son mouvement de toupie, ainsi que les sautes d'humeur du Soleil, les scientifiques sont à la peine pour rendre compte de la plupart des événements concrets, même de grande ampleur, évoqués dans le présent article.

Journaliste et essayiste, Olivier Postel-Vinay est l'auteur, notamment, de *La Comédie du climat. Comment se fâcher en famille sur le réchauffement climatique* (JC Lattès, 2015), et de *Sapiens et le climat. Une histoire bien chahutée* (Les Presses de la Cité, 2022).

Sapiens et le climat. Une histoire bien chahutée **Olivier Postel-Vinay**

Quelle heureuse surprise : un livre sur le climat rafraîchissant ! Qui relativise le catastrophisme ambiant et n'annonce pas que le monde court à sa perte. L'auteur aborde le climat du haut de plusieurs millénaires. Il ne nie pas le réchauffement climatique actuel. Il montre la prudence des climatologues, les faiblesses des relevés de températures, la fragilité des projections sur la longue durée. Surtout, il se penche sur l'histoire du climat, ce qu'au pays de Le Roy Ladurie, pionnier en la matière, l'on avait totalement oublié. S'appuyant sur des exemples concrets pris sur toute la planète, il établit que Sapiens a survécu à des alternances de périodes chaudes, voire très chaudes, et de périodes froides, voire très froides, avec des transitions rapides. A chaque fois, l'homme s'adapte et trouve une solution. D'où sa conclusion, un brin ironique : « Pour la première fois, Sapiens vit une crise climatique par anticipation. » FV

Les Presses de la Cité, « La Cité », 352 pages, 21 €.

OLIVIER
POSTEL-VINAY
*Sapiens
et le climat*
Une histoire bien chahutée





© FRANÇOIS BOUCHON/L'ÉCARTO.

PERFIDE ALBION

De l'armistice de 1918 à la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'Angleterre n'a eu de cesse de favoriser le redressement allemand pour éviter une hégémonie française sur le continent. Le livre iconoclaste de Gérard Araud propose une lecture renouvelée de l'entre-deux-guerres.

Le renoncement de la France à faire respecter le traité de Versailles par la République de Weimar puis son incapacité à contrer Hitler lorsque c'était sans doute possible est un sujet tant de fois traité qu'on ouvre *Nous étions seuls. Une histoire diplomatique de la France 1919-1939* (Tallandier) avec scepticisme. Des souvenirs de manuels scolaires aux innombrables documentaires consacrés au prélude de la Seconde Guerre mondiale, tout concourt à persuader le lecteur qu'il n'a rien à apprendre sur la question. Or l'ouvrage de Gérard Araud, ancien ambassadeur de France, ruine ces certitudes. L'auteur défend une thèse iconoclaste : les Britanniques, dès le début des années 1920, ont tout fait pour affaiblir la France et donner satisfaction à l'Allemagne, ligne de conduite que l'arrivée au pouvoir de Hitler n'a pas modifiée jusqu'au printemps 1939. L'hostilité paradoxale de Londres envers son allié français et sa sollicitude à l'égard de l'ennemi d'hier ont reçu, ces années-là, l'assentiment et le soutien de Washington. « *Nous étions seuls* », nous Français, pour tenir tête à l'Allemagne. De sorte que ce n'est pas l'intransigeance prétendue de Paris face à Berlin au début des années 1920 qui est à déplorer, mais sa faiblesse, aggravée par l'animosité des Britanniques et la défection des Américains.

Le Royaume-Uni avait été, en 1914-1918, très éprouvé par des pertes humaines colossales, quoique inférieures d'un tiers à celles de la France. Au lendemain de la signature de l'armistice du 11 novembre 1918, le pays s'interroge sur la justesse de ses choix quatre ans plus tôt, lorsqu'il a tiré l'épée face à la violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne. Certains Anglais jugent que les Français les ont entraînés dans le conflit et leur en gardent rancune. Le pacifisme de l'opinion britannique pousse à refuser désormais les alliances contraignantes. Parmi les élites insulaires, habituées à calculer coût et avantages de chaque décision sans s'embarrasser de sentiments ou de questions de doctrine, la solidarité avec la France disparaît avec la fin des combats. Ses buts de guerre ayant été atteints (abattre un concurrent pour la suprématie maritime, au premier chef), Londres renoue bientôt avec sa politique d'équilibre séculaire : il faut relever le vaincu allemand, en particulier son économie, et contenir le vainqueur français afin qu'aucune puissance ne puisse exercer son hégémonie sur le

continent. Keynes obtient la célébrité par un livre de combat contre le traité de Versailles bâti sur des pronostics que l'avenir démentira sans lui faire perdre son assurance. Très vite, les Britanniques, suivant l'exemple des Américains, récusent la garantie qu'ils avaient accordée à la France en cas d'agression allemande, consentie en contrepartie de l'abandon, par Paris, de son projet d'une séparation de la Rhénanie avec le reste de l'Allemagne. Notre pays perd ainsi, d'emblée, sur les deux tableaux : ni frontière militaire française sur le Rhin, ni garantie de ses alliés, souligne Gérard Araud.

Le fiel des dirigeants britanniques au sujet de la France à l'époque laisse pantois. Pour eux, le pays de Clemenceau est, en puissance, redevenu l'ennemi hérititaire. Dès mai 1920, le Premier ministre Lloyd George juge que les Français « veulent faire revivre l'idéal napoléonien ». Le ministre des Affaires étrangères, Lord Curzon, renchérit : « Je crains que la grande puissance dont nous avons le plus à craindre à l'avenir ne soit la France. » Lorsque Poincaré occupe la Ruhr avec la Belgique en 1923 pour obliger l'Allemagne à respecter le traité de Versailles et, plus profondément, à reconnaître qu'elle a perdu la guerre, le travailliste Ramsay MacDonald, bientôt hôte de Downing Street, qualifie sa politique de « *triomphe du mal* ». L'ambassadeur du Royaume-Uni à Berlin écrit à son ministre que « le désarmement unilatéral de l'Allemagne [prévu par le traité], est une grave erreur » et qu'« il n'y aura pas de réelle pacification en Europe tant que la France conservera son écrasante supériorité militaire ».

Une fois Hitler parvenu au pouvoir en janvier 1933, l'analyse des autorités britanniques demeure inchangée. En juillet 1934, le *Times* écrit : « *dans les années qui viennent, il y a plus de raisons de craindre pour l'Allemagne que de craindre l'Allemagne* ». A chaque violation du traité de Versailles, de la remilitarisation de la Rhénanie (mars 1936) aux accords de Munich (septembre 1938), Londres manifeste une extrême compréhension envers le chancelier. « Il faut empêcher les Français de s'en mêler », déclare sans fard le secrétaire général du Foreign Office en 1937 au sujet de la politique d'« apaisement » de son pays envers l'Allemagne. On connaît, par



UN THÉ AVEC HITLER A gauche : Hitler accueille l'ancien Premier ministre britannique Lloyd George au Berghof, en Bavière, en 1936. Ci-dessus : avec ses *Conséquences politiques de la paix* (1920), Jacques Bainville s'est révélé plus pertinent que le Britannique Keynes et ses *Conséquences économiques de la paix* (1919).

ailleurs, la germanophilie teintée de sympathie pour le régime nazi, à l'époque, d'une fraction des élites outre-Manche, à commencer par celle du roi Edouard VIII.

En septembre 1939, le désastre une fois consommé, un éminent diplomate britannique, Vansittart, résumera : « *Nous sommes de nouveau en guerre parce que, depuis vingt ans, nous avons pris les Français pour des Allemands et les Allemands pour des Français.* »

La France, de son côté, épaisse par son immense effort pendant la Grande Guerre, traumatisée par ses pertes humaines gigantesques, endettée auprès de Washington et en proie à des querelles intestines, s'est convaincue, après l'affaire de la Ruhr, qu'elle ne pouvait plus agir seule. S'assurer de l'accord de Londres sera désormais un dogme. « *Le rapprochement avec Berlin, certes, mais dans la mesure où l'Angleterre y participe ; l'alliance avec les Soviets, sans doute, pourvu que l'Angleterre s'y associe ; la protection des petits Etats, bien sûr, pourvu que l'Angleterre y concoure* », moquera Emmanuel Bérl dans les années 1930. Paris tombe dans une telle dépendance envers Londres que Jean-Baptiste Duroselle et François Bédarida, plus tard, la qualifieront d'une formule : « *la gouvernante anglaise* ».

Pouvait-il en être autrement ? Après avoir cédé aux Anglo-Américains sur la révision à la baisse du montant des réparations dues par l'Allemagne, Herriot se défend, en 1924 : « *On ne peut pas demander à un pays comme le nôtre de tendre en permanence sa volonté jusqu'au point de rupture.* » Et s'il a contribué lui-même à légitimer le pacifisme par ses illusions sur la paix universelle et l'entente avec l'Allemagne de Weimar (Gérard Araud l'en exonère peut-être un peu rapidement), Briand n'a pas tort de déclarer, en 1926 : « *Vous ne devez pas être mégalomaniac. Vous devez conduire une politique qui permettent vos finances et votre force. Le jour où vous allez au-delà vous conduit à Sedan* », c'est-à-dire au désastre militaire suivi à un mélange de légèreté et de présomption.

Reste que, Hitler parvenu au pouvoir, la France, fondée à s'estimer abandonnée par ses alliés, aurait pu engager une épreuve de force avec eux. S'affirmer n'est pas nécessairement synonyme de divorce. Si ménager Paris n'entre en rien, à l'époque, dans les pré-occupations de Londres, c'est que son ralliement systématique aux décisions de Downing Street est tenu pour acquis. Dès lors,

pourquoi se gêner ? Un seul ministre des Affaires étrangères, Barthou, entreprend une action énergique pour resserrer les alliances existant ou en conclure de nouvelles. Aussitôt, l'ambassadeur du Royaume-Uni s'en inquiète et écrit à son ministre, en juin 1934 : « *la France ne recherche plus la faveur de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis et ne leur subordonne plus sa politique mais tente de prendre l'initiative en Europe* ». Le destin a voulu que Barthou soit tué dans l'attentat qui a coûté la vie au roi de Yougoslavie à Marseille (octobre 1934). Après lui, aucun hôte du Quai d'Orsay ne manifestera de diplomatie autonome. S'agissant des présidents du Conseil, c'est encore Daladier, l'homme de Munich, qui manifeste le plus le souci de réarmer la France, pour l'essentiel à partir de l'automne 1938, et de résister, les rares fois où il estime pouvoir le faire, aux injonctions de Londres.

Lorsque l'opinion britannique ouvre enfin les yeux sur le belligérisme de Hitler, après l'invasion de la Tchécoslovaquie (mars 1939), le Royaume-Uni n'est en rien prêt à la guerre. La France, à ses yeux, est un Etat-tampon, observe Gérard Araud, ou, pour reprendre une formule d'époque, le rebord extérieur de la douve (la Manche) qui protège le donjon britannique. Londres compte sur la force de l'armée française pour absorber l'essentiel du choc et la protéger le temps nécessaire à sa montée en puissance. Le conflit commence ainsi dans les pires conditions possibles pour la France. La magnificque conduite des Britanniques à compter de la bataille d'Angleterre ne devrait pas conduire à l'amnésie sur ce qui a précédé. ✓

À LIRE

SÉRÉGARDAUD

Nous étions seuls

Une histoire diplomatique de la France

1919-1939

Gérard Araud

Tallandier

336 pages

22,90 €



Nous étions seuls.
Une histoire diplomatique de la France, 1919-1939
Gérard Araud
Tallandier
336 pages
22,90 €

Trente mille ans de solitude

L'Amérique latine précolombienne

de Carmen Bernand est une invitation à découvrir l'histoire fascinante des hommes qui peuplaient le continent sud-américain avant l'arrivée des Européens.

Quand on évoque l'histoire de l'Amérique du Sud, tout historien pense, presque automatiquement, à Carmen Bernand, qui publie aujourd'hui chez Belin *L'Amérique latine précolombienne*. Cette universitaire, professeure émérite à l'université de Paris-Nanterre, domine ce sujet depuis les années 1970 et lui a consacré plusieurs études (*Histoire du Nouveau Monde* en deux volumes, avec Serge Gruzinski, Fayard, 1991 et 1993 ; *Histoire des peuples d'Amérique*, Fayard, 2019). Elle a parcouru ce continent dans tous les sens, brossant aussi bien le portrait d'une ville, Buenos Aires, que celui d'un dieu, Quetzalcoatl, apprenant l'histoire de la sorcellerie dans les Andes ou racontant la genèse des musiques d'Amérique latine. En anthropologue, elle sait voir et écouter les hommes et les femmes qu'elle rencontre. En historienne, elle connaît les archives, les témoignages des vainqueurs et la vision des vaincus. Ajoutons que son livre est soigné : cartes lisibles et claires, illustrations légendées, glossaire indispensable comme l'est « l'atelier de l'historien » où elle explique ses difficultés à établir une chronologie générale et comment lire les écritures américaines.



FILS DU SOLEIL

Ci-contre : l'historienne et anthropologue Carmen Bernand, spécialiste incontestée de l'histoire des peuples d'Amérique du Sud. Page de droite : *Tumi*, or et turquoises, culture chimú, IX^e-XI^e siècles (Lima, Museo de Oro del Perú y Armas del Mundo). Ce couteau à la lame de forme arrondie était utilisé lors des sacrifices au Soleil pratiqués par les Chimús, les Moches et les Incas du Pérou, avant la conquête espagnole.

Qu'est-ce qui vous a amenée à vous intéresser à l'Amérique du Sud ?

Je suis née en France de parents espagnols qui, aussitôt après ma naissance, sont partis à Buenos Aires, où j'ai passé les vingt premières années de ma vie. Quand j'avais 17 ans, nous avons été invités dans un delta au nord du Rio de la Plata où personne ne se rendait, et c'est en regardant cette nature extraordinaire que je me suis sentie « américaine »,

au sens où on emploie ce mot en espagnol. J'aimais beaucoup les lettres et les arts, je voulais être écrivain, mais je me suis finalement inscrite en ethnologie à l'université de Buenos Aires.

On était en 1960 et, avec une camarade, nous avons voulu nous rendre sur le terrain pour faire de l'éthnographie. J'ai donc donné des leçons de latin et de français pendant un an et je suis partie en Bolivie dans la troisième classe d'un train à vapeur ! De là, nous sommes

passées au Pérou et, près de Cuzco, on nous a parlé d'un endroit, à 5 000 m d'altitude, où avaient encore cours des sacrifices humains. Il s'agissait en fait de paysans qui s'affrontaient en combat, avec frondes et pierres, jusqu'à ce qu'un mort apporte la fertilité à tous en arrosant la terre de son sang. Enthousiasmée par cette expérience de terrain, j'ai alors écrit à Claude Lévi-Strauss, qui m'a répondu : « Venez, on vous attend. » C'est ainsi que je suis arrivée en France et m'y suis installée et mariée.

Je suis venue à l'histoire plus tard, dans les années 1970, en rencontrant Serge Gruzinski. Ce spécialiste de l'Amérique latine, jeune chartiste, m'a donné quelques très bons conseils et nous sommes devenus amis.

Que sait-on aujourd'hui de l'origine des premiers habitants du continent américain ?

Pendant tout le XX^e siècle a prévalu l'idée que le peuplement le plus ancien correspondait à la « culture Clovis » (du nom de cette ville de l'Etat du Nouveau-Mexique), soit environ 13500 av. J.-C. Or, les fouilles réalisées depuis les années 1970 à Monte Verde, au Chili, par l'Américain Tom Dillehay, ont mis fin à ce consensus. On sait désormais que les premiers êtres humains sont venus principalement d'Asie orientale vers 30000 av. J.-C., par vagues successives. Le continent gelé connaissait alors des périodes de léger réchauffement qui ménageaient une steppe au niveau du détroit de Bering. C'est en suivant le gibier sur le pont ainsi formé que ces chasseurs-cueilleurs sont passés sur le continent américain, totalement vide alors de toute présence humaine. Mais ils ont aussi emprunté la voie maritime, en suivant les côtes de la Sibérie et de l'Alaska, qui offrait l'avantage d'un voyage moins rude au plan climatique. Une hypothèse complémentaire concerne la Polynésie. Elle avait été popularisée par l'expédition du *Kon-Tiki* de Thor Heyerdahl en 1947, qui avait démontré que l'on pouvait à bord d'un

© HANNAH ASSOLINE/ESP © LUISA RICCIARINI/BRIDGEMAN IMAGES





radeau en joncs traverser le Pacifique dans le sens est-ouest, comme l'affirment des documents du XVI^e siècle. Aventure ou preuve scientifique ? Plusieurs indices très intéressants semblent révéler en effet l'existence de voyages depuis les îles du Pacifique Sud vers la côte américaine. Ainsi la patate douce, cultivée depuis au moins 10000 av. J.-C. au Pérou, se retrouve-t-elle sous le même nom (*kumara*) à Hawaï ou à Tahiti. Autre exemple : le travail de la pierre sur les statues de l'île de Pâques présente un air de famille tout à fait frappant avec celui de la civilisation de Tiwanaku, autour du lac Titicaca, en Bolivie.

Il faut compter enfin avec l'hypothèse « solutréenne » (du nom de cette culture préhistorique qui s'est développée en France et dans la péninsule Ibérique). Les chercheurs ont en effet mis en évidence l'existence, chez un peuple amérindien des Etats-Unis, les Ojibwés, d'un marqueur génétique répandu en Europe sur toute la côte Atlantique. Des chasseurs-cueilleurs auraient ainsi, peut-être en poursuivant du gibier, franchi l'Atlantique gelé jusqu'en Amérique du Nord, à la hauteur de la Virginie. Même si cette hypothèse est largement contestée pour des raisons

politiques, puisqu'elle revient à admettre un mouvement ancestral de l'Europe vers l'Amérique, elle mérite d'être étudiée. De ces populations premières repoussées jusqu'à la Terre de Feu et à la Patagonie méridionale, il ne reste que des souvenirs, telle cette photographie d'un initié Selknam, un peuple de la Terre de Feu, entièrement tatoué, au visage caché, nu, les pieds dans la neige, photographié par un religieux allemand entre 1918 et 1924. La dernière représentante de ce peuple est décédée en 1966.

Des arrivées qui s'échelonnent sur plusieurs siècles, les contraintes terribles et diverses des éléments naturels pour l'établissement des hommes, des évolutions historiques différentes selon ces groupes... Comment alors dégager ce qui est le travail de base de l'historien : une chronologie ?

Cet enchevêtrement a été l'une des difficultés majeures de l'économie de cet ouvrage. Etablir et harmoniser une

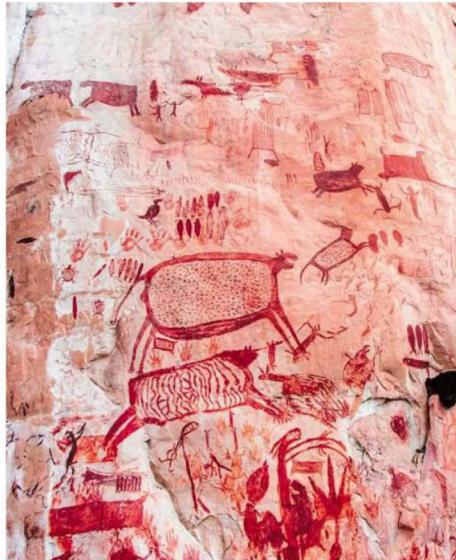
chronologie commune est difficile, même si le schéma évolutif des sociétés peut s'appliquer dans ses grandes lignes à toutes les sociétés de l'Amérique du Sud (chasseurs-cueilleurs, débuts de l'agriculture qui n'implique pas toujours la sédentarisation, cités, voies de circulation...). Dans ces mondes anciens, j'ai distingué globalement trois ensembles géographiques et culturels. Au nord, faisant la liaison entre les deux Amériques, la Mésoamérique et ses deux océans : le



mais y est domestiqué vers 7000 av. J.-C., une forme d'écriture et de calendrier est attestée vers 600 av. J.-C. et s'y succèdent diverses civilisations (olmèque, tolèteque, maya), dont la plus célèbre est celle des Aztèques, entre 900 et 1520. Puis les Andes. Sa cordillère traverse toute l'Amérique du Sud et comprend sept étages climatiques qui demandent chacun pour y vivre des solutions diverses, allant de la construction de canaux d'irrigation, tant le sol est sec, aux terres productrices de maïs, de quinoa, de tubercules (pommes de terre vers 6000 av. J.-C.), de coca, et où la civilisation inca se développe un peu avant l'arrivée des conquistadors en 1532.

Enfin, par un piémont où se trouve Machu Picchu, les Andes s'ouvrent à l'est sur la forêt amazonienne, dont l'histoire a été totalement revue ces dernières années. L'immense Amazonie a en effet été considérée comme un espace marginal jusqu'au début du XX^e siècle. L'archéologie a révélé qu'elle avait été très tôt peuplée par des hommes qui ont laissé des traces de leur présence et de leurs croyances sur les parois des falaises et des grottes, tel cet art rupestre lié à Kuwai, un héros civilisateur, chamane, danseur, dont la figure mythique se retrouve parmi les populations arawaks d'Amazonie et pourrait remonter à environ 9000 avant notre ère. Des plantes ont été domestiquées, une agriculture a favorisé l'émergence de sociétés complexes qui produisent des céramiques, aménagent des champs surélevés dans les terres inondables et développent chemins et sentiers le long des voies fluviales. Cet espace que l'on considérait jadis comme sauvage présente des villages : ainsi, à l'embouchure de l'Amazone, l'île de Marajó a été occupée de 1500 à 850 av. J.-C., abandonnée et repeuplée entre 400 et 1300 de notre ère.

Malgré tout, ce « néolithique » américain présente quelques particularités communes à tous ces peuples. Les espèces animales fondamentales pour le développement de ces sociétés (chevaux, ânes, porcs, ovins, caprins,



ESPRITS DES LIEUX
Page de gauche,
en haut : la forteresse
de Machu Picchu
au Pérou. En bas :
*Un initié au visage
caché et « vêtu »
uniquement de
tatouages, posant
pieds nus sur la neige,*
photographié,
entre 1918 et 1924,
par Martin Gusinde,
un religieux allemand
qui séjournait alors
chez les Selknam
et les Yamanas
de la Terre de Feu.
Ci-contre : peintures
murales des grottes
de Chiribiquete,
en Colombie,
datant de 20 000 ans
avant notre ère.

bovidés) sont absentes ; aucun animal de trait, donc pas de roue, de chars, de charrettes. Cela explique que l'agriculture et les terrasses d'altitude, la construction des monuments, la circulation des hommes et des marchandises aient requis la seule énergie humaine. De plus, le fer, qui existe pourtant à l'état naturel, n'a pas été exploité avant le XVI^e siècle, sauf parfois à l'état brut pour décorer un objet ou une parure. Les seuls artisanats du métal qui se sont développés en Amérique du Sud, surtout dans les Andes, sont ceux de l'or, un métal dont l'éclat plus fort que celui de la nacre le réserve aux puissances surnaturelles, aux grands seigneurs et aux shamans et dont l'attrait suscitera chez les Espagnols les rêves d'un pays inconnu. Le travail du cuivre et de ses dérivés n'est guère utilisé pour créer des outils agricoles, mais pour produire des bijoux, des plaques, des masques, des diadèmes, soit pour marquer un rang social pour les chefs et les prêtres, soit pour constituer des offrandes destinées aux puissances divines.

**A ces puissances divines
qui portent des noms
différents, à ce sentiment
du sacré qui semble**

**répandu partout mais
qui est très singulier,
vous accordez des pages
nombreuses, dispersées
dans les différents
chapitres. Cet ensemble
qui apparaît cohérent sans
uniformité échappe-t-il
à notre perception ?**

Les formes du sacré sont d'une variété extrême. Elles s'incarnent dans des monuments, temples, pyramides (telles celles, au Mexique, de Teotihuacan – une ville de 200 000 habitants entre 400 et 650 –, dont la plus haute atteint 66 m), mais aussi stèles, atlantes, sculptures compactes où figurent des animaux et des dieux parfois imbriqués, tel Quetzalcoatl lové dans les plumes d'un serpent, et qu'il est parfois difficile d'interpréter.

Trois exemples. Les « lignes de Nazca », sur la côte péruvienne, considérées comme la huitième merveille du monde et l'illustration de la culture nazca, dont l'apogée se situe entre 200 et 400 de notre ère. Ce sont des dessins linéaires – plus d'un millier – tracés sur le flanc des montagnes et dans les plaines, qui ne peuvent être vus que depuis le ciel et qui couvrent une superficie dépassant les 1 000 km². La plupart évoquent un



animal, singe, oiseau, insecte, etc. Leur tracé implique une pratique du calcul et de la géométrie, et manifeste la passion géométrique propre à l'esthétique andine, dont c'est ici la plus ancienne représentation. A quoi servaient-elles ? Peut-être indiquaient-elles aux pèlerins la direction du Cerro Blanco, haute dune au sommet enneigé, qui est toujours l'objet de rituels agricoles et se trouve au centre d'un système d'aqueducs.

Deuxième exemple : les *tocapos*. Il s'agit de dessins enfermés dans un cadre quadrangulaire pour réunir des choses éparses. Ce peut être une pierre, une broderie en damier, une tunique. Ils sont censés capter l'essence lumineuse du monde, celle qui émane des astres, des reflets de l'eau, du chromatisme des plumes, de la lumière.

Dernier exemple. J'ai été frappée, je vous l'ai dit, par la rencontre que j'ai faite en 1962 avec ces paysans qui s'apprétaient à renouveler une antique tradition en s'affrontant dans un combat rituel. J'ignorais à l'époque la géographie sacrée péruvienne et connaissais mal ce que l'on entend par *huaca*, c'est-à-dire un lieu sacré d'émergence d'un ancêtre situé en général sur une colline ou sur un sommet, ou au confluent de cours d'eau, ou encore dans un espace sauvage. Tous les ancêtres des villages de la Sierra étaient des *huacas*. Ils reçoivent des offrandes, ont des gardiens et leur « esprit » peut

prendre différentes figures. De la sorte, un lac, un rocher, un pic se colorent d'une ombre de sacré. La musique, flûte de Pan ou autre, a un rôle déterminant. Elle honore, encore de nos jours, les sommets enneigés près du lac Titicaca afin d'animer les forces de la nature qui expriment aussi, de façon encore plus abstraite, les nuances infinies de la lumière et de la vie.

Pour expliquer aux Espagnols leurs origines, les seigneurs, réunis dans les ruines de Tiwanaku (une cité près du lac Titicaca, centre spirituel d'une culture entre 250 av. J.-C. et 1100 apr. J.-C.), avaient mentionné un dieu créateur, Viracocha, qui leur semblait plus accessible aux chrétiens que le concept abstrait de *huaca*. Il trône sur la porte du Soleil de Tiwanaku comme un dieu secondaire par rapport au Soleil. Sous des noms différents, le Soleil se retrouve chez les Incas et chez les Aztèques. Il marque le temps chez les Mayas, qui avaient des observatoires pour en mesurer les mouvements et le moment exact des équinoxes. On connaît trois types de calendrier maya, dont le plus ancien compte l'année en 260 jours. Le Soleil est le dieu des guerriers, désignés comme des aigles, auquel on offre des sacrifices humains pour qu'il puisse vivre car il ne faudrait pas offenser les forces qui gouvernent la vie et qui pourraient s'épuiser. Le sacré est partout.

VOL D'OISEAU Ci-contre : les lignes de Nazca, au sud du Pérou, tracées ici dans la plaine, probablement entre le III^e et le V^e siècle. Elles ne peuvent être vues que du ciel et évoquent souvent un animal, comme ce colibri. En haut : la forteresse de Sacsayhuaman (XIV^e siècle), sur les hauteurs de Cuzco, au Pérou. Page de droite : un paysan péruvien posant devant un *huaca* (lieu sacré), à 5 000 m d'altitude, photo prise par Carmen Bernand en 1962.

Vous mettez l'accent sur Cuzco, capitale historique de l'Empire inca.

S'agissant des Incas, j'ai d'abord cherché à dissiper un malentendu très répandu : le mot « inca » ne désigne pas les habitants de l'empire, mais la dynastie qui se trouvait à sa tête. Pour les sites, plutôt que Machu Picchu, un site évidemment exceptionnel mais devenu ultra-touristique, j'ai effectivement préféré mettre en avant Cuzco, qui conserve des ruines imposantes. C'était une cité vaste et fascinante, composée d'une ville haute et d'une ville basse surplombées par la forteresse de Sacsayhuaman et bâtie au confluent de trois rivières, un emplacement que les Incas, et les Péruviens encore, considèrent comme un endroit sacré. La ville haute abritait trois palais, notamment celui de Caxana, où vécut Huayna Capac, le troisième empereur historique de l'Empire inca, mort vers 1527. Dans la ville basse, on trouvait sanctuaires et temples, parmi lesquels Coricancha (« la maison d'or »), le fameux temple du Soleil, dont on ne voit plus aujourd'hui que les sous-basements. Avec son enceinte de plus d'un kilomètre, sa figure du Soleil en or massif et les momies somptueusement vêtues des empereurs incas défunt, il formait l'épicentre du culte solaire, caractéristique de la dynastie inca.

© GARDEL BERTRAND / HEMIS.FR © PLANCHAUD ERIC / HEMIS.FR © CARMEN BERNAND





Quant à la forteresse de Sacsayhuaman, où Manco Capac, l'un des fils de Huayna Capac, combattit les conquistadors en 1536 et où Juan Pizarro, frère de Francisco, trouva la mort, on peut toujours admirer ses murs formés d'énormes pierres assemblées sans mortier, polies à la meule et au sable. Leur transport par l'homme est extraordinaire, comme en témoigne la légende de la « Pierre fatiguée » : cet énorme bloc, isolé devant la forteresse, se serait mis à pleurer à cause de la rudesse du trajet parcouru jusqu'à Sacsayhuaman et serait resté à cet emplacement sans que ses 2 000 porteurs aient pu la déplacer !

Toutes ces civilisations de l'Amérique précolombienne semblent partager une certaine culture sanglante, entre guerres, sacrifices humains et anthropophagie.

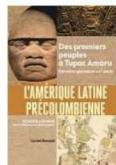
D'une façon générale, ces peuples sont d'abord des combattants, chez qui l'on retrouve partout l'importance des têtes trophées plus ou moins stylisées.

La classe dirigeante est composée des guerriers et des prêtres : les deux fonctions sont associées. Tous les autres forment la classe laborieuse. L'idée des peuples anciens, surtout des Mayas, était que les sacrifices humains permettaient de repousser la fin du monde en rendant de l'énergie au Soleil, source de vie. Mais il y eut aussi, plus tard, des raisons politiques : ces sacrifices étant publics, ils permettaient d'impressionner le peuple et de dissuader les opposants.

Quant à l'anthropophagie, elle est effectivement attestée ici ou là sur tout le continent depuis le nord des Etats-Unis, y compris chez les Aztèques, qui ont cependant un niveau de civilisation avancé. Je cite ainsi l'exemple, au milieu du XVI^e siècle, de l'Allemand Hans Staden, qui, prisonnier des Tupis, sur la côte brésilienne, évita de justesse de leur servir de repas au cours de ses neuf mois de séjour forcé chez eux où il fut obligé de se présenter ainsi : « Moi, votre nourriture, suis arrivé. » Cortés avait été évidemment horrifié par cette pratique. Un dernier point, tous ces mondes ne sont pas des mondes fermés sur eux-

mêmes comme on l'a pensé trop souvent. Ils communiquent les uns avec les autres dès la fin du III^e millénaire av. J.-C., ainsi qu'en témoignent la distribution de jades, d'obsidiennes, de peintures, de pigments et autres produits transportés très tôt par des réseaux marchands. Seuls, peut-être, n'étaient pas concernés par ces échanges les Patagonas de la Terre de Feu aperçus en janvier 1520 par les marins portugais de Magellan, qui en embarquèrent quelques-uns pour les présenter au roi en Espagne. Tous moururent pendant la navigation. ↗

À LIRE



L'Amérique latine précolombienne
Carmen Bernand Belin
« Mondes anciens »
680 pages
49 €



© STEPHANE CORREAU/LE FIGARO.

Par Geoffroy Caillet

LA RUÉE VERS L'OR

La France de Napoléon marqua l'avènement de l'argent. Dans un livre original, Jean Tulard met en lumière le rôle qu'il joua sous l'Empire et les trajectoires étonnantes qu'il permit.

L'argent n'a pas d'odeur, mais il a un éclat. Deux siècles après la mort de Napoléon, celui que jette l'Empire à travers ses arts décoratifs, peuplés de bronzes dorés, de soies brochées, de somptueux meubles d'acajou semés d'étoiles ou de sphinx, reste inégal. Au château de Fontainebleau, la spectaculaire salle du trône, où les abeilles brodées bourdonnent dans le velours pourpre, ressemble à un décor de péplum figurant le camp de César. A Compiègne, dans une chambre tendue de brocart nacarat, deux divinités ailées tiennent entre leurs doigts palpitants les rideaux brodés de lame d'or du lit de l'impératrice Marie-Louise, signé Jacob-Desmalter. A Paris, l'hôtel de Beauharnais est, avec son portique néo-égyptien et ses décors antiquisants, la plus belle demeure privée de style Empire et un conservatoire éblouissant du faste qu'il supposa.

Car la France de Napoléon fut d'abord *L'Empire de l'argent* (Talladier), comme le montre Jean Tulard dans un livre qui allie originalité de l'approche et agrément de la composition. « Comment s'est enrichi Napoléon », « comment s'enrichir en étant ministre », « comment s'enrichir dans la guerre » ou « comment s'enrichir en achetant des biens nationaux » : chaque chapitre semble tiré d'un manuel à l'usage du lecteur contemporain qui entendrait rétrospectivement faire fortune entre 1804 et 1815 ! Au fond, leur recueil constitue une passionnante étude des trajectoires permises, sous l'Empire, par l'avènement de l'argent, moyen par excellence de *parvenir* – ce nouveau mode d'existence né de la disparition, en 1789, du privilège de la naissance.

« Certes, l'argent jouait un rôle essentiel sous l'Ancien Régime », rappelle le plus éminent historien de l'Empereur, comme le prouve la place occupée par la crise financière dans les causes de la Révolution. Mais il était sans commune mesure avec celui dont allait le doter l'avènement du droit de propriété, consacré par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Dans l'immédiat cependant, il fallut ronger son frein et en passer par dix ans d'errance financière totale : de 1789 à 1799, l'Etat tutoya la faillite, la noblesse fut ruinée par l'abolition de ses droits et priviléges, le clergé spolié par la vente de ses biens devenus nationaux, la bourgeoisie aisée dépossédée par la dévaluation en cascade des assignats et par la banqueroute des deux tiers, décidée par le Directoire en 1797 « pour donner à l'Etat les moyens de son avenir », selon la formule policiée du ministre des Finances, Ramel. En clair : pour solder la dette publique.

Cette décennie n'en fit pas moins des gagnants, et c'est à raison que Jean Tulard cite les spéculateurs-nés que furent les fournisseurs aux armées ou le fictif père Grandet, figure bien réelle de l'homme

du peuple enrichi par l'achat de biens nationaux (on pourrait, pour rester dans la veine balzacienne, ajouter le père Goriot, qui profita des disettes de la période pour vendre ses farines à prix d'or). A ceux-là et à bien d'autres encore, le nouvel homme fort de la France, successivement Premier consul (1799) et empereur (1804), allait donner les moyens de consolider des fortunes mal acquises, de les amplifier formidablement de façon légale si ce n'est légitime, avec ordre de les faire sonner et resplendir. Devenu « *le souverain le plus riche de l'Europe* » après une jeunesse impécunieuse, lui devait au contraire se tenir par goût à l'écart de toute manifestation d'opulence, comme en témoigne son éternel habit vert de colonel des chasseurs de la Garde.

Ce sont d'abord les institutions de l'Empire qui prodiguent l'argent à ceux qui leur appartiennent ou les servent. Les proches de Napoléon se trouvent tous dûment dotés, qu'ils soient membres de sa famille (Caroline et Murat achèteront le palais de l'Elysée grâce à leur frère et beau-frère), dignitaires (le grand maréchal du palais, Duroc, touchait 40 000 francs annuels) ou maréchaux (les revenus de Berthier dépassaient les 10 millions de francs). La poule aux œufs d'or, c'est le « Domaine extraordinaire », soit la caisse spéciale, distincte du Trésor public, qu'alimente le butin de guerre : 474 millions prélevés sur la seule Prusse entre 1806 et 1808 ! L'Empereur y puise à sa guise, mais la Révolution est passée par là : égalité devant la loi oblige, les bénéficiaires de ses largesses sont assujettis à l'impôt. Viennent ensuite ministres, sénateurs, députés et fonctionnaires. Les premiers sont fort riches et parfois d'une vénalité légendaire comme Talleyrand ; les derniers compensent un traitement moyen par le fol espoir de l'avancement.

L'autre grande pourvoyeuse d'argent, c'est bien sûr la guerre, qui reprend en 1805 pour ne plus guère cesser. A côté du trésor de guerre de l'Empereur, il faut compter les pillages des maréchaux et généraux – avec leur lot d'incertitudes : l'immense butin amassé en Russie disparaît dans la désastreuse retraite de 1812. Mais la guerre se joue aussi sur mer, avec la course, qui permet aux navires porteurs d'une lettre de marque d'attaquer des navires marchands ennemis. Elle se développe dans les Antilles ou l'océan Indien et fait la fortune de Surcouf, tour à tour corsaire et armateur, à qui profite la hausse spectaculaire des prix des produits coloniaux,



BONNE FORTUNE Ci-dessus : *Sacre de l'empereur Napoléon I^e et couronnement de l'impératrice Joséphine, le 2 décembre 1804* (détail), par Jacques-Louis David, 1806-1807 (Paris, musée du Louvre). Au premier plan, de gauche à droite : l'archichancelier Cambacérès, le maréchal Berthier et le grand chambellan Talleyrand ont abondamment profité des largesses de l'Empereur.

conséquence du blocus continental instauré contre l'Angleterre en 1806. Ce blocus stimule la contrebande, avec la complicité des banques de toute l'Europe, mais aussi la corruption : celle de Bourrienne, ministre de France à Hambourg, qui, moyennant un solide graissement de patte, fermait les yeux sur les marchandises anglaises entrées illicitement, est restée fameuse.

Loin des champs de bataille impériaux, l'argent se répand enfin dans la société française. Du moins parmi ceux qui ont les moyens d'investir. Profitant du retour d'une conjoncture économique favorable appuyée sur la stabilité du franc germinal, les notables de province qui ont investi dans les biens nationaux continuent à tirer profit de la terre, qui offre la sécurité d'un fermage ou d'un métayage avantageux. L'industrie, textile et luxe en tête, se développe, stimulée par les commandes de l'Etat. Négociants et banquiers, surtout, bâtissent des fortunes, qu'ils soient Rothschild ou Rémamier, au rythme de spéculations audacieuses, dont le prix est parfois une faillite retentissante. Quant aux 300 000 rentiers que compte la France, ils spéculent eux aussi, l'œil fixé sur le cours de la rente à 5 %.

A tous ceux-là, l'Empire offre les produits du luxe inimitable qu'on a décrit plus haut et qui devait, par la volonté de Napoléon, faire resplendir l'éclat de son règne dans la moindre sous-préfecture. Reste que, si « *l'amour de l'or [s'était alors] emparé de toutes les classes de la nation* », selon le dramaturge Etienne de Jouy, l'enrichissement des Français resta limité. Exposés à la conjoncture économique, ni les ouvriers, ni la petite paysannerie, ni les journaliers ne vinrent briller d'or que sur la croix de la Légion d'honneur de leur grognard de fils à son retour au foyer. La Révolution avait consacré la souveraineté du peuple, Napoléon celle de la richesse. L'essor des classes moyennes attendrait. ↴

À LIRE



**L'Empire de l'argent.
S'enrichir
sous Napoléon**
Jean Tulard
Tallandier
208 pages
19,90 €

LES RENDEZ-VOUS DE LA FONDATION NAPOLÉON

La Fondation Napoléon est une institution reconnue d'utilité publique de recherche et de diffusion de la connaissance historique, d'aide à la préservation du patrimoine et de services au public. Ses champs d'intervention couvrent les deux Empires français et, plus largement, le XIX^e siècle, qui fut amplement celui des Bonaparte.

1 – Un grand colloque en novembre consacré au *Mémorial de Sainte-Hélène*

EN PARTENARIAT AVEC **LE FIGARO HISTOIRE**,
LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
ET LES ÉDITIONS PERRIN

La Fondation Napoléon organise les 15 et 16 novembre un colloque exceptionnel pour les 200 ans de la publication du *Mémorial de Sainte-Hélène*, de Las Cases. Immense succès de librairie, cette œuvre sera commentée et discutée par les meilleurs spécialistes de la période ou du livre. La postérité de cet ouvrage majeur de la légende napoléonienne ne concerne pas seulement l'histoire mais bien d'autres genres, de la littérature à la politique. Avec notamment la présence de Jean Tulard, Alain Duhamel, Thierry Lentz, Jean-Christophe Buisson, Jacques-Olivier Boudon, Pierre Branda, Eric Anceau, Patrice Gueniffey et Charles-Eloi Vial. Lieu : Grand auditorium de l'Institut, 23, quai Conti, 75006 Paris. Inscription obligatoire : ce@napoleon.org



2 – Sur Napoleonica[®] la chaîne sur YouTube

Nouvelles industries, nouvelles pratiques financières, évolution de la société... Retrouvez la plupart des interventions du colloque « Napoléon III et l'économie », organisé en 2022, à la Cité de l'économie, par la Banque de France, la Fondation Napoléon et Sorbonne Université. Playlist sur :

www.youtube.com/@napoleonicafoundationnapoleon

- Pour suivre nos actualités, abonnez-vous à notre lettre d'information hebdomadaire sur notre site www.napoleon.org



Par Marie Peltier



Le siècle de Simone Bertiére

En regroupant textes, essais, articles et conférences inédits, un recueil stimulant offre au lecteur le testament intellectuel de l'immense Simone Bertiére.

Quand on a terminé, on se demande si l'on a fait ce que l'on voulait faire. » Professeur de littérature, Simone Bertiére est devenue historienne en préparant l'édition de référence (celle des classiques Garnier) des Mémoires du cardinal de Retz. C'était entrer par la grande porte dans le Grand Siècle, avec le plus trépidant des romans de cape et d'épée. Excédée par le pédantisme de la production universitaire, elle allait s'illustrer dès lors dans une discipline qui n'était pas la sienne en multipliant les biographies : de Retz et de Condé, puis des reines de France, des Valois à Marie-Antoinette. A 96 ans, elle publie ici un recueil d'articles, d'essais, de conférences consacrés à ses sujets d'études, et dont beaucoup étaient restés inédits, comme une fenêtre ouverte sur une œuvre désormais foisonnante.

Personnages et événements lui sont à ce point familiers qu'elle parvient à leur donner une chair fascinante, dans un style vigoureux et limpide, et toujours parfaitement rigoureux. Les reines, évidemment, auxquelles elle a consacré l'essentiel de son travail de recherche et que l'historiographie n'a pas épargnées (Catherine et Marie de Médicis, Marie-Antoinette...), prennent sous son regard sagace et bienveillant une épaisseur subtile. Les rois et les « grands » du royaume (Retz, le Grand Condé, Mazarin), vagues souvenirs ou mythes tenaces dans l'esprit du lecteur néophyte, deviennent des hommes d'Etat, corps, cœur et âme tout ensemble, dont les décisions trouvent toujours une explication logique, rationnelle ou affective, dont il serait absurde de faire fi pour les juger, voire les condamner.

Les événements, enfin (La Fronde, la journée – ou plutôt les journées – des Dupes, régences, mariages, couronnements et enterrements), fleurissent comme des faits cohérents dans le contexte où ils ont surgi, et non comme des hasards, des erreurs voire des fautes.



De ce kaléidoscope, présenté avec un sens aigu de la transition, à tel point qu'on pourrait ignorer que son contenu procède de productions disparates et éparses dans le temps, perce une implacable évidence, présentée en préambule par l'auteur elle-même : la monarchie « qu'on dit absolue » ne l'était guère.

En conservant le perpétuel souci de mettre les sources au service de la vérité historique, la démonstration qu'en propose Simone Bertiére claque alors comme une humble et brillante évidence. Il serait facile, mais trompeur, d'y déceler une sorte de « militantisme anti-woke » : seule la rigueur d'un travail scientifique précis et charpenté, qui explore l'effet produit par les personnages et les événements chez ceux-là mêmes qui les ont vécus, et abondamment commentés, permet de refuser de plaquer sur une époque que les poncifs et exigences d'une autre. Là se trouve la salutaire subtilité de l'ouvrage.

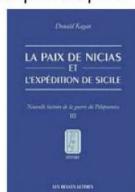
Le second avertissement, rédigé sous forme de « *remarques sur le genre biographique* », compose un éblouissant manifeste pour le métier d'historien dont cet ouvrage (et toute l'œuvre de Simone Bertiére) constitue l'éclatante démonstration : l'analyse des jeux de pouvoir, des rivalités politiques, des ambitions personnelles révèle des individus dont le sens du service et la conception de la grandeur de l'Etat racontent d'abord et avant tout une époque, révolue certes, mais dans laquelle on ne saurait entrer sans précaution pour y plaquer des clichés préconçus. Ainsi, le propos consacré à Marie-Antoinette, « *femme d'aujourd'hui ?* », balance avec une remarquable adresse entre l'analogie pédagogique et le refus de projeter des considérations contemporaines inappropriées et anachroniques. Rigueur scientifique et érudition, servies par un regard acéré et une plume alerte, donnent ici au lecteur une ultime et magistrale leçon d'histoire. ✓

Chroniques de l'Ancien Régime, de Simone Bertiére, Perrin, 432 pages, 22,50 €.

Par Michel De Jaeghere, Jean-Louis Voisin, Frédéric Valloire, Philippe Maxence, Marie Peltier, Charles-Edouard Couturier, Luc-Antoine Lenoir et Eric Mension-Rigau

La Paix de Nicias et l'expédition de Sicile. Donald Kagan

Professeur d'histoire et de lettres classiques à Cornell University et à Yale, mort en 2021, Donald Kagan avait consacré à l'histoire de la guerre du Péloponnèse une tétralogie qui représente la somme la plus à jour en même temps que l'analyse la plus aiguë de la grande conflagration qui décida du sort du monde grec. Les éditions des Belles Lettres ont eu la bonne idée de traduire cette œuvre monumentale, dont voici le troisième volume. Consacrée à la paix de Nicias et à l'expédition de Sicile, il raconte les huit années qui suivirent la conclusion, entre les belligérants, d'une paix imparfaite, après la première phase de la guerre, celle qui avait été marquée par les incursions spartiates en Attique (la guerre d'Archidamos), la grande peste d'Athènes, le siège de Potidée et l'événement inouï de la reddition des hoplites spartiates assiégés sur l'île de Sphactérie. Émerge ici la figure haute en couleur d'Alcibiade, artisan contre Sparte d'une coalition d'Athènes avec Argos et les démocraties du Péloponnèse, avant d'être celui de la grande expédition de Sicile, puis son fossoyeur. Kagan démontre ici ses qualités habituelles, un sens du récit qui se conjugue avec une connaissance intime des sources, une capacité à interroger leurs contradictions pour faire émerger avec une virtuosité sans pareille les explications qui étaient souvent cachées entre les lignes. Il réussit surtout le prodige de contester les conclusions de Thucydide, d'en démasquer les a priori tout en faisant de son livre un hommage à l'immenrité de sa contribution à l'élaboration de la méthode historique. **MDej**
Les Belles Lettres, 442 pages, 35 €.



Discours. Démosthène

Démosthène peut n'avoir été, toute sa vie, qu'un orateur : ses discours apparaissent, par leurs genres littéraires, d'une incroyable diversité. Plaidoyers judiciaires y côtoient harangues politiques, lettres ouvertes, discours de cérémonie. Les invectives contre son rival Eschine y voisinent avec les avertissements prophétiques contre les ambitions de Philippe de Macédoine, les accusations de trahison, avec les contestations successoriales, les imputations de faux témoignage ou les affaires de concussion, pour brosser, en creux, le plus savoureux des tableaux de la vie quotidienne à Athènes aussi bien que des débats politiques et des relations internationales dans la Grèce du IV^e siècle av.J.-C. L'ensemble ne représente pas moins de onze volumes dans la « Collection des universités de France » (la « Collection Budé »). Voilà leurs traductions réunies et présentées de manière chronologique dans un seul fort volume et précédées d'une substantielle et passionnante introduction (80 pages) de Pierre Chiron et Vincent Azoulay. Chacun des discours est remplacé dans son contexte et savamment analysé pour éclairer l'amateur cultivé. Démosthène s'est suicidé en même temps que mourait la démocratie athénienne et qu'Athènes perdait, pour toujours, son influence politique. Ce beau livre donne à ce grand perdant de l'histoire l'occasion de nous faire apprécier à quel point son œuvre lui a permis de prendre, par la littérature, une revanche posthume sur son échec politique. **MDej**

Les Belles Lettres, « *Edito minor* », 1 246 pages, 49,90 €.

DÉMOSTHÈNE
Discours



Clodia ou le scandale de la Bonne Déesse

Sophie Malick-Prunier

Qui était Lesbie la magnifique, dont le poète latin Catulle tomba amoureux vers 61 av.J.-C.? Une image intellectuelle ou une femme réelle? En romancière, l'auteur a tranché: Clodia Metelli. Ce choix hérité d'une tradition antique offre à la romancière d'éblouissantes possibilités avec des personnages historiques de premier plan (César, Cicéron, Clodius, Pomée, etc.) et un scandale politique et religieux qui donna naissance à un adage: « *La femme de César ne doit pas être soupçonnée.* » En faire un roman, ne pas y déverser des fiches, rendre les couleurs de la vie romaine dans ses détails demande talent et connaissances, qualités que Sophie Malick-Prunier possède de toute évidence. Elles lui permettent d'oublier le ton universitaire, de rencontrer un Cicéron très éloigné des souvenirs de version latine et de tracer un portrait attachant et inquiétant de Clodia. Une réussite savoureuse où il ne manque pas un seul pli à la toge. **J-LV**

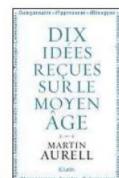
Robert Laffont, 336 pages, 21 €.

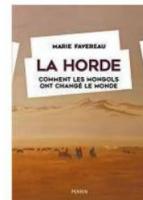
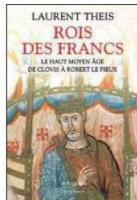
25
HISTOIRE

Dix idées reçues sur le Moyen Âge. Martin Aurell

L'exercice n'est pas nouveau, mais il est toujours d'actualité tant les idées reçues sont d'autant plus difficiles à éradiquer qu'elles se nourrissent de séries télévisées et s'enrichissent de thèmes à la mode véhiculés par le mouvement « woke ». Pourtant, les ouvrages de qualité qui tentent de les extirper de l'opinion publique ne manquent pas. Peine perdue, le Moyen Âge demeure dans l'esprit public la pire des périodes vécues en Europe. Il reste une époque inculte, violente, où règnent ténèbres, fanatisme religieux, croisades, mépris de l'autre (lépreux, juifs, musulmans). Pire, il rabaisse la femme et l'opprime. A chaque fois, Martin Aurell rectifie, répond, avance des arguments simples et clairs en harmonie avec les études actuelles, montre les confusions qui pullulent. Sa conclusion? Le Moyen Âge « *n'est ni noir ni rose, mais tout en nuances chromatiques* ». Comme toutes les périodes de l'histoire ! **FV**

JC Lattès, 216 pages, 19,90 €.





Rois des Francs. Le haut Moyen Age de Clovis à Robert le Pieux

Laurent Theis

Trois d'entre eux demeurent dans notre mémoire collective : Clovis, Dagobert, Charlemagne. Les autres rois, plus d'une vingtaine, de Clovis, roi des Francs saliens, en 481 à Robert le Pieux, mort en 1031, ont sombré dans l'obscurité. Même Hugues Capet, acclamé roi des Francs en juin 987, sacré en juillet suivant, existe à peine, « une personnalité évanescante », assure l'auteur. Et son avènement, poursuit-il, « n'a pas intéressé grand monde ». L'événement ne prit sens que rétrospectivement. Pourtant, la royauté franque a une immense importance, le roi des Francs incarnant un principe d'autorité très supérieur à ses attributs réels. Laurent Theis ne se paye pas de mots. Normalien, éditeur, critique, ce solide historien a égrené ses écrits historiques depuis dix-sept ans. Les voici brillamment rassemblés, complétés, rajeunis. **FV**

Bouquin, 800 pages, 32 €.

Vivre la misère au Moyen Age. Jean-Louis Roch

L'évolution des mots et de leur signification peut-elle révéler celle de la société ? C'est la question à laquelle répond finalement Jean-Louis Roch à travers cette enquête essentiellement sémantique (mais pas exclusivement) sur la misère du XII^e au XVI^e siècle et sur la place des mendians dans un monde dont la façon de considérer la pauvreté change en permanence. L'auteur explore notamment le théâtre populaire, les farces et les mystères, bien conscient des limites de son enquête, la pauvreté se conjuguant forcément avec l'impossibilité d'écrire et de se décrire. A travers les mots, ce n'est pas seulement un état social qui se révèle mais aussi les sentiments et les passions à son égard. Un ouvrage très éclairant ! **PM**

Les Belles Lettres, 260 pages, 25,50 €.



Marguerite et Éléonore de Provence. Sophie Brouquet

Sophie Brouquet poursuit l'étude des femmes médiévales de pouvoir en livrant ici l'audacieuse biographie conjointe des demoiselles de Provence, reines de France et d'Angleterre : les sœurs Marguerite et Éléonore, respectivement épouses de Saint Louis et d'Henri III. Objets de convoitise matrimoniale au service des alliances tactiques entre les monarchies, elles acquièrent par leur finesse et leur travail un statut, une place et un rôle prépondérant dans l'économie politique des royaumes. Leur sens aiguisé du devoir, du bien commun et de la diplomatie fit d'elles des femmes brillantes et puissantes.

Ayant survécu toutes deux à leurs royaux époux, elles assureront la transition dynastique et manifestèrent que le métier de mère de Dauphin demeurait une véritable charge.

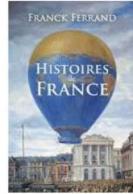
Il était temps qu'elles sortent, et avec brio, de l'anonymat. **MP**

Perrin, 464 pages, 24 €.

Histoires de France. Franck Ferrand

Conteur hors pair, Franck Ferrand vient une nouvelle fois nous raconter des histoires qui ont fait l'Histoire. Trente-six articles, parfois inédits, retracent brièvement quelques-uns des grands événements ou des faits divers qui ont ponctué l'histoire de la France : la révolte d'Etienne Marcel en 1357, le régicide involontaire de Montgomery, l'assassinat de Concini, la mort mystérieuse de Louis XVII, la fuite éperdue de l'impératrice Eugénie, l'histoire du plus célèbre commerce arménien de Paris ou la sordide affaire de Bruay-en-Artois en 1972... Un recueil plaisant et vivant qui fait accéder par la petite porte au cœur de l'histoire. **C-EC**

Perrin, 336 pages, 20 €. A paraître le 15 juin.



La Horde. Comment les Mongols ont changé le monde

Marie Favereau

Bousculer les clichés qui collent à l'Empire mongol était nécessaire. A la mort de Gengis Khan (1227), que devient son gigantesque empire, la « Horde », qui s'étend de la Corée au Danube ? L'auteur s'attache pour l'essentiel au fils ainé, Jochi, à son territoire, son peuple et sa descendance, les Jochides. Chez eux, le nomadisme fluvial et terrestre, qui peut toucher 100 000 personnes, avec troupeaux, yurtes, chariots, marchés et secrétariat mobiles, renforce l'Etat et son administration. Aucune capitale centrale ; les Mongols règnent à cheval. Un régime équestre donc, mobile, flexible qui s'adapte aux pays vaincus et à ceux qui l'entourent. Seuls points fixes au début de l'empire, les lieux de sépulture, secrets, interdits aux étrangers. Quant à la fameuse *pax mongolica*, elle oscille entre acceptation de la domination mongole par les peuples assujettis et conflits entre les conquérants. La conversion à l'islam à partir de 1260 le rapproche de l'Egypte mamelouke, mais ne bride pas la pluralité des cultes. Dans cette société multietnique, les dirigeants dépendent de clans mongols. La Horde changeait-elle le monde ? L'auteur le pense et convainc partiellement pour la grande peste du XIV^e siècle et les échanges commerciaux que le pouvoir favorise et qui englobent l'Asie orientale, le monde islamique, le monde slave et l'Europe. Pour qui se réfère à l'empire de Rome, ce livre érudit et accessible étonne et déstabilise. **FV**

Perrin, 432 pages, 25 €.



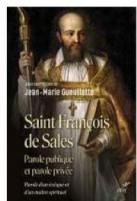
Le Temps des Italiens. XII^e-XIX^e siècle

Jean Boutier, Sandro Landi et Jean-Claude Waquet (dir.)

Un titre provocateur. Avec raison. Une Italie ou des Italiens ? Laquelle a été la plus influente, divisée ou unitaire ? De plus, avec Rome, capitale de la chrétienté, elle peut prétendre à une touche d'universel ! Des questions que pose implicitement ce livre qui arrête l'histoire de la péninsule avant sa récente unification, lorsque cette issue n'était ni identifiable ni attendue ou souhaitée par l'immense majorité de la population. Car si l'Italie existe sur les cartes, cela dès le XIV^e siècle, avant d'avoir acquis une entité politique, elle est communale, espagnole, maritime, ducale, papale, vénitienne, etc. Eclatante de savoir et d'intelligence, illustrée par des doubles pages commentées avec précision, cette histoire à nulle autre comparable envisage aussi bien l'art, musique comprise, les tentatives de contrôle politique, l'espace économique que les confrontations guerrières. Une histoire enchevêtrée où les dynamiques régionales alternent, et où les autres puissances européennes essaient de s'immiscer.

Un seul oubli, léger, la variété gastronomique et viticole ! FV

Passés/Composés/Ecole française de Rome, 756 pages, 29 €.



Saint François de Sales. Parole publique et parole privée

Jean-Marie Guellette (dir.)

Célèbre (presque) autant pour la qualité de sa langue que pour sa sainteté, François de Sales suscite encore l'intérêt des chercheurs de toutes disciplines. On s'en rend compte une nouvelle fois avec ce recueil des interventions du colloque de Lyon pour le 4^e centenaire de la mort du saint, qui avait réuni des historiens, des littéraires et des théologiens pour situer la parole de l'évêque de Genève et saisir sa portée autant littéraire que spirituelle.

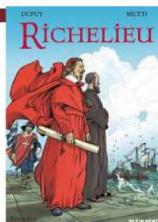
De fait, François de Sales fut non seulement l'auteur de traités, dont le plus célèbre, *l'Introduction à la vie dévote*, reste un best-seller du genre, mais il se signala aussi par des tracts à teneur théologique. A leur manière, les différents travaux réunis dans ce volume reflètent cette pastorale de la parole. PM

Les Editions du Cerf, 352 pages, 24 €.

Richelieu. Coline Dupuy (scénario) et Andrea Mutti (illustrations)

Homme d'Eglise, homme d'Etat, première figure de l'histoire politique moderne : était-il possible de faire tenir la vie de Richelieu dans un seul tome de bande dessinée ? Sans manque majeur, sans lourdeur, les auteurs signent un ouvrage réussi. Conquête du pouvoir, relations avec la famille royale, guerres : les grands épisodes d'une carrière sans équivalent sont tous contés avec une précision rare pour ce genre littéraire. La foi de Richelieu et son articulation avec la raison d'Etat ne sont pas minorées. Il en sourd une lumière souvent ignorée sur l'homme qui, en politique intérieure comme dans l'affrontement avec les puissances européennes, réussit autant qu'il le put à rendre « possible ce qui était nécessaire » pour le bien de la France. L-AL

Plein Vent/Puy du Fou, 48 pages, 15,90 €.



Les Princesses Mazarines.

La gloire du cardinal. Evelyne Lever

La scandaleuse insolence des nièces de Mazarin sidérala l'Europe entière. Des sept jeunes filles de la noblesse romaine, charmantes et cultivées, trois suivirent le chemin de la vertu, quatre lui préférèrent la cavalcade effrénée d'une vie dissipée. La plus célèbre demeure Marie Mancini, dont le jeune Louis XIV tomba fou amoureux. Entre sombres intrigues, amours contrariées et libertinage, les petites Mazarines au destin tout tracé par le cardinal n'ont pas hésité à vivre fougueusement de folies et de scandales. Evelyne Lever signe la biographie vivante et impertinente de ces princesses qui ont balayé d'un souffle la morale, la religion et les mœurs de leur temps. C-EC

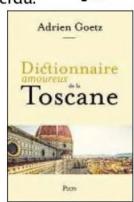
Tallandier, 352 pages, 23,50 €.

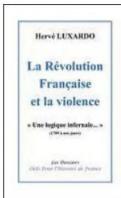
Dictionnaire amoureux de la Toscane. Adrien Goetz

Comment Michel-Ange avait-il pu, dans la cave de San Lorenzo, où il se cachait des Médicis, dessiner de mémoire la tête du *Laocoon* ? De quels réfectoires monastiques Pérugin s'était-il inspiré pour en faire le décor de sa *Cène* ? Qu'ont pensé les Goncourt de la peinture de Fra Angelico ? Où habitait Dostoïevski lorsqu'il s'était installé à Florence pour y écrire *L'idiot* ? On trouvera dans ce *Dictionnaire amoureux* les réponses à bien des questions qu'on n'aurait pas pensé, sans lui, à se poser, peut-être. Au fil de cette promenade en Toscane, Adrien Goetz ne se contente pas de nous faire profiter de sa connaissance parfaite de l'histoire de l'art, il nous fait partager les détours de sa flânerie enchantée dans des rues et des paysages qui prennent sous sa plume la saveur d'un paradis perdu.

On regrettera seulement que, victime de la propagande des Lumières, il ignore qu'en 1741, deux siècles et demi avant Jean-Paul II, le pape Benoît XIV avait donné son *imprimatur* à l'édition complète des œuvres de Galilée. MDEj

Pion, 656 pages, 26,50 €.



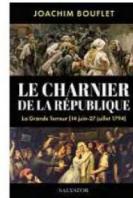


La Révolution française et la violence. Hervé Luxardo

Plus de deux cents ans après son avènement, la Révolution française conserve une partie de son énigme, surtout pour expliquer cette explosion de violence chez un peuple habituellement pacifique. Partant de l'épisode de la prise de la Bastille et déroulant les événements jusqu'à la Terreur en passant par les persécutions religieuses, la Vendée ou encore l'étouffement de la liberté théâtrale, Hervé Luxardo tente de saisir le moteur de la Révolution. Loin des clichés et des images d'Epinal, il montre que la violence est inscrite dans l'ADN révolutionnaire dès juillet 1789 et que, loin d'être un épisode à part, la Terreur n'en est que l'aboutissement logique, même si elle est tour à tour exaltée ou répudiée par ses héritiers, hommes et institutions. **PM**
Clefs pour l'histoire de France, 234 pages, 16 €.

Charette. Anne Bernet

Le 29 mars 1796, à l'angle de la rue Félibien, à Nantes, François-Athanase Charette de La Contrie, général des armées vendéennes, donne l'ordre de tir de sa propre exécution. Il a 33 ans. Ce soir-là, à la table d'une auberge, un soldat bleu dirait : « Je l'ai vu mourir, moi, le Grand Brigand (...) C'était le plus brave des Français. » Ainsi s'achève la remarquable biographie d'une des figures les plus emblématiques de la Contre-Révolution. Ecrite en 2005 par Anne Bernet, c'est l'histoire héroïque et tragique de ce jeune officier, arrogant et pêtri de défauts, qui se dresse face à l'horreur déversée sur la Vendée insurgée de 1793. Un récit aux allures de roman de cape et d'épée, où le panache et le dévouement tranchent effroyablement avec les affres de la Révolution. Edition revue et augmentée. **C-EC**
Perrin, 576 pages, 24 €.



Le Charnier de la République. Joachim Bouflet

Historien et spécialiste des phénomènes mystiques, Joachim Bouflet revient ici sur un épisode de la Grande Terreur (14 juin-27 juillet 1794), qui vit l'exécution de plus de 1 300 personnes en six semaines. Parmi les victimes, les carmélites de Compiègne, qui inspireront à Bernanos son célèbre *Dialogue des carmélites*. Joachim Bouflet ne se contente pas de décrire la véritable passion vécue par les condamnés, religieux ou laïcs : il montre l'iniquité des jugements, entièrement fondés sur l'arbitraire et l'idéologie. Il explique notamment le pouvoir absolu de Fouquier-Tinville, mais aussi, de manière émouvante, la façon dont le charnier fut retrouvé grâce à la sœur d'une des victimes et comment naquit à leur mémoire le cimetière de Picpus. **PM**
Salvator, 236 pages, 20,90 €.



Le Plaisir de vivre ou les libertés de la marquise de Jaucourt. Mathieu Da Vinha

Voici une femme étonnante, qui a laissé une trace chez les mémorialistes non pas pour avoir fait mais pour avoir seulement été. Elle fut d'abord la fille de son père, Bontemps, premier valet de chambre du roi, dernier représentant d'une dynastie de domestiques royaux, à qui Mathieu Da Vinha a consacré un livre. Elle assista aux dernières splendeurs de la cour de Louis XVI. Elle fut ensuite l'épouse, puis l'épouse divorcée de M. de La Châtre, comte de Nançay, qui devint duc mais seulement après leur séparation, ce qui l'empêcha d'être duchesse. Enfin, elle fut la maîtresse durant de nombreuses années, puis la femme du marquis de Jaucourt, député à l'Assemblée législative, partisan d'une monarchie constitutionnelle, emprisonné, émigré, président du Tribunal, sénateur puis ministre de la Marine sous la Restauration. Talleyrand, l'un de ses nombreux amants, prétend qu'elle « connaissait des détails curieux et inconnus sur les hommes et les événements ». Sur eux, elle resta pourtant muette. **EM-R**
Tallandier, 352 pages, 24,50 €.

Les Guerres lointaines de la paix.

Civilisation et barbarie depuis le XIX^e siècle. Sylvain Venayre

Le conflit russe-ukrainien a envoyé aux oubliettes la notion de guerre lointaine. À l'origine du livre, un constat qu'établit cet universitaire : le XIX^e siècle connaît moins de guerres sur le sol européen que les époques antérieures et des guerres moins meurtrières. Si on les compare à celles de la Révolution et de l'Empire, qui ensanglantèrent le continent, elles paraissent modestes. D'où le songe partagé par les contemporains, tel Jules Verne, qu'en Europe, la fin des guerres et l'avènement de la démocratie s'approchaient. Sauf qu'il s'agissait d'une illusion. Car presque tous les Européens se sont battus avec acharnement sur tous les continents, ont tué et ont été tués dans des guerres lointaines qualifiées d'autres noms, insurrections, rébellions, « des guerres sauvages de la paix », disait Kipling. Entre 1815 et 1914, 362 guerres ont été dénombrées, la plupart hors d'Europe. « Comment imaginer qu'elles furent sans conséquences sur les Européens ? » note l'auteur, qui classe et analyse en historien ces conflits. Un essai impitoyable et remarquable. **FV**
Gallimard, « NRF Essais », 368 pages, 22,50 €.





La Collaboration Staline-Hitler. **Jean-Jacques Marie**

Le 22 août 1939, Staline répond à l'offre de Hitler d'un pacte de non-agression par une proposition de « collaboration ». Un terme fort, bien plus positif que la simple promesse de ne pas intervenir dans le conflit imminent. Staline joue-t-il un jeu de dupes ? C'est toute la question qu'étudie de près l'auteur, historien et russophone, qui met en évidence la volonté stalinienne de créer une véritable entente avec l'Allemagne, laquelle envisagera même l'intégration de l'URSS au pacte tripartite, une sorte d'alliance « rouge-brun ». L'ouvrage met ainsi en cause la vulgate d'un Staline se servant du pacte de non-aggression pour préparer la guerre à venir entre l'Allemagne et l'URSS. A ce titre, il devrait susciter un débat passionnant entre historiens. **PM**
Tallandier, 352 pages, 22,90 €.

La Finlande dans la Seconde Guerre mondiale

Louis Clerc. Préface de Jean Lopez

Regardez les cartes de la Finlande avant d'aborder cet ouvrage que seul ce professeur à l'université de Turku pouvait écrire avec autant de clarté. À peine sortie d'une guerre civile née de sa création en décembre 1917, la Finlande se stabilise autour de deux principes : neutralité et coopération scandinave. Elle craint son immense voisin l'URSS, qui soupçonne à partir de 1933 l'influence du III^e Reich et qui, le 30 novembre 1939, attaque les 3,7 millions de Finlandais. « En trois jours, nous serons à Helsinki », clame Molotov. Trois mois plus tard, la guerre s'achève. Si la paix est dure pour les Finlandais, ils préservent leur indépendance, et leur vaillance rallie l'Europe à leur cause. Paix fragile, alliance avec le Reich, dont des soldats resteront cantonnés en Laponie alors qu'un armistice avec Moscou est signé en septembre 1944... Une situation délicate qui réglemente les armes. L'après-guerre chaotique est dictée par ce conflit et par la nouvelle carte de l'Europe. Un pan d'histoire se dévoile. **FV**
Perrin, 384 pages, 23,50 €.



Le Pont de la victoire. L'Iran dans la Seconde Guerre mondiale. **Christian et Pierre Pahlavi**

Un pont sur un fleuve ? Non, *« the Persian Corridor »*, dira Churchill. Il va du golfe Persique à la côte orientale de la Caspienne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il voit passer 5 millions de tonnes de matériel militaire et d'approvisionnement vers l'URSS, soit la moitié du total de l'aide anglo-américaine à l'Union soviétique ! Bref, une route stratégique concrétisée par une voie ferrée, le Transiranien. Son histoire, surprenante, reflète celle de l'Iran dans cette période. Construit par les Allemands entre 1927 et 1939 avec l'accord de l'empereur Reza Chah, il symbolise la proximité entre les deux pays. Au début de l'été 1941, il inquiète Britanniques et Soviétiques qui, le 25 août, envahissent l'Iran et internent Reza Chah. Peu après les Allemands rêvent d'un gouvernement iranien en exil à Berlin, d'un soulèvement des populations tribales et parachutent des commandos dans la région de Chiraz. Occupé par les Alliés, l'Iran entre en guerre contre le Reich et devient un outil à leur service, comme en témoigne la conférence de Téhéran de 1943. **FV**
Perrin, 496 pages, 25 €.



Seul contre Hitler. **Francesco Comina**

Révélé auprès du grand public par le film *Une vie cachée* de Terrence Malick, Franz Jägerstätter reste encore à découvrir. Cette biographie répond à ce dessein en dressant le portrait de cet agriculteur autrichien qui refuse de servir par les armes le régime hitlérien et connaît la prison et la condamnation à mort. Catholique, Jägerstätter refuse d'abdiquer les devoirs de la morale, quelles qu'en soient les conséquences. Sa fidélité radicale à la vérité et son refus tout aussi radical du mensonge trouvent leur source dans sa foi catholique et non dans l'objection de conscience telle qu'elle est souvent entendue aujourd'hui. C'est peut-être ce que ne met pas assez en relief ce livre d'un militant des droits de l'homme. **PM**
Salvator, 216 pages, 18,80 €.

Jusqu'à la chute. Mémoires du majordome d'Hitler. **Heinz Linge**

Présentés et annotés par Thierry Lentz

Attendus depuis leur parution en Allemagne en 1980, ces *Mémoires* du commandant SS Heinz Linge (1913-1980), qui se targue d'être avec Eva Braun et le Dr Theodor Morell celui qui connaît le mieux Hitler, apportent-ils des éléments neufs aux multiples biographies ? Le plus important : les dernières pages. Linge y décrit la dégradation physique du Führer, amorcée dès 1942, la vie dans le bunker, où tout reste en ordre, les recommandations de son chef pour brûler à leur mort son corps et celui de sa femme, ce qui valut à Linge, prisonnier des Russes, d'écrire un rapport à ce sujet pour Staline. Libéré en 1955, il raconte sa vie quotidienne avec Hitler, dresse des portraits (Göring, Goebbels, Ribbentrop), témoigne de son intérêt pour le hockey sur glace, de sa répulsion pour les cigarettes et la viande, de sa façon de s'habiller « au chronomètre », d'écrire et de dicter ses discours, d'aviver les rivalités entre ses proches. **FV**
Perrin, 336 pages, 22 €.





La Guerre froide de la France. Georges-Henri Soutou

A cours du demi-siècle que dura la guerre froide, la France tint toujours parmi ses alliés une place singulière. Parce qu'elle était méfante vis-à-vis d'une résurrection de la puissance militaire de l'Allemagne dans l'immédiat après-guerre ; parce qu'elle était réticente à se faire le relais docile de l'hégémonie américaine ensuite. De cette différence, qui la tint à l'écart d'un atlantisme militant, les causes sont multiples : certaines remontent à la guerre et aux débats qui animaient les autorités de Londres et celles de Vichy ; d'autres tiennent au statut de puissance coloniale de la France et aux crises de la décolonisation ; d'autres encore, aux illusions qu'entretenaient certains de nos dirigeants (dont De Gaulle) sur la nature du système soviétique, voire sur la convergence à attendre du capitalisme et du communisme. Georges-Henri Soutou mobilise ici avec bonheur sa science parfaite des archives et son sens du récit pour mettre en avant les évolutions, les ruptures mais aussi la volonté continue, de Mendès France à Mitterrand en passant par De Gaulle, de « dépasser la guerre froide » et de renouer avec les procédés de la diplomatie classique pour intégrer une Russie progressivement débarrassée du communisme à un nouveau concert des nations. Rien ne s'est passé comme prévu et c'est finalement la stratégie américaine qui provoqua, bel et bien, l'effondrement du communisme, avant d'engager à partir de 1990 les Etats-Unis dans l'aventure à haut risque de la mise en place d'une hégémonie sans limite et sans contenu. **MDej**

Tallandier, « Texto », 704 pages. 13,50 €.



François. La conquête du pouvoir. Jean-Pierre Moreau

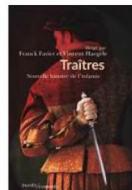
Les bonnes âmes croient parfois que la foi de l'Eglise tient que l'élection du pape relève du miracle : que les cardinaux y seraient guidés par l'inspiration de l'Esprit saint. Ils ne sont en bonne doctrine qu'assistés par la grâce, dont nous savons, contre Jansénius, qu'il est possible de lui résister. Comment expliquer sans quoi l'élection du simoniaque Alexandre VI ? L'élection du pape François n'a pas échappé à la règle. Elle a eu ceci de particulier qu'elle a été longuement préparée par un groupe de cardinaux décidés à tourner la page de la restauration entreprise par Jean-Paul II et Benoît XVI, pour retrouver « l'esprit de Vatican II ». Ancien grand reporter au Figaro Magazine, Jean-Pierre Moreau a longuement enquêté sur l'itinéraire intellectuel du pape, en même temps que sur le programme de ceux qui l'ont accompagné et poussé sur le devant de la scène. Spécialiste de la théologie de la libération, il y a retrouvé l'essentiel des caractères du christianisme révolutionnaire, qui s'est développé en Amérique latine depuis une quarantaine d'années, revisités par les principes du péronisme et l'héritage spirituel du père Arrupe, l'ancien général des Jésuites. Il en a tiré un livre touffu, dérangeant, aussi impressionnant par la qualité de sa documentation que par la radicalité de ses conclusions. **MDej**

Contretemps, 388 pages, 25 €.

Traîtres. Nouvelle histoire de l'infamie. Franck Favier et Vincent Haeghele (dir.)

Des traîtres ! Le mot est lâche et c'est à son aune qu'un collectif d'auteurs, placé sous la direction de Franck Favier et de Vincent Haeghele, a décidé de scruter le passé. L'entreprise est passionnante, et même si les figures évoquées n'entraînent pas forcément le même intérêt, force est de constater que cette porte d'entrée dans l'histoire méritait d'être ouverte. Mais ces traîtres, qui sont-ils exactement ? Compris entre le XV^e et le XX^e siècle, ils ont pour nom par exemple Bazaine, Wang Jingwei, Vidkun Quisling ou l'étonnant général Sarrazin, traître à Napoléon mais condamné pour bigamie. Ils sont généraux de la Révolution, émigrés ou académiciens. D'une manière ou d'une autre, ils sont partout... **PM**

Passés/Composés, 272 pages, 22 €.



Le Tournoi des ombres

Jean-Pierre Perrin

Afin, dit-elle, de préparer un livre sur Alexandre le Grand et la princesse Roxane, Judith, une romancière parisienne pleine de charme, convainc un ex-commando rangé des mitrailleuses de retourner en Afghanistan. Là-bas, elle dévoile bientôt d'autres desseins et une soif de vengeance contre un mystérieux terroriste caché au pays des Cavaliers, dans le sillage du drame de l'affaire Merah et des attentats de 2012 à Toulouse et Montauban.

D'une plume vive, débarrassée de tout faux-semblant, Jean-Pierre Perrin nous guide dans un monde inconnu et signe une fiction haletante dans un cadre bien réel, où la poésie côtoie la guerre permanente, où l'absurde étouffe toute quête de sens. Une remarquable fresque humaine, culturelle et politique. **L-AL**

Rivages, « Noir », 352 pages, 22 €.

L'Assiette du chat

Frédéric Vitoux

Frédéric Vitoux aime les chats mais surtout excelle à guetter, recueillir, fixer et interpréter les signaux qu'émet tout individu, avant que le temps ne les efface. Dans une île Saint-Louis où les digicodes étaient encore inconnus et les portes cochères ouvertes, la chatte du Dr Vitoux, dénommée Fagonet, en hommage à Fagon, le premier médecin de Louis XIV, sert de fil conducteur à « ce ballet des ombres » qui habitèrent l'appartement du quai d'Anjou où demeure toujours l'académicien : le grand-père médecin qu'exaltaient les découvertes scientifiques, le père qui fit fausse route dans ses engagements et Frédéric Vitoux qui « a pris en haine toutes les formes de totalitarisme » et « a compris que la politique est une affaire de prudence ». « Peut-on faire d'un silence le sujet réel d'un livre ? » se demande-t-il. Le pari est gagné. Avec son écriture souple, ponctuée d'humour, il traque tout ce qui a été tu dans la mémoire familiale, avec en toile de fond les turbulences de nos deux dernières Républiques. **EM-R**

Grasset, 176 pages, 18 €.





© HANNAH ASSOULINE/OPALE.

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

De la guerre juste à la possibilité de la science, Jean-François Chemain passe en revue les principaux apports du christianisme dont nous bénéficiions aujourd’hui. Lumineux et passionnant.

L une des questions sur lesquelles on nous a demandé de nous pencher était ce qui expliquait le succès, en fait

la prééminence de l’Occident dans le monde entier. Nous avons étudié tout ce que nous pouvions des points de vue historique, politique, économique et culturel (...), nous nous sommes rendu compte que le cœur de votre culture, c'est votre religion : le christianisme. C'est pour cette raison que l’Occident est aussi puissant. » : ainsi témoignait un membre de l’Académie chinoise des sciences (cité par David Aikman dans *Jesus in Beijing*). C'est une évidence, reconnue par le monde entier, que seul l’Occident s’eutverte à nier : celle d’une marque chrétienne qui a donné forme, âme, force et durée à notre civilisation.

C'est cette empreinte chrétienne que Jean-François Chemain, professeur d’histoire dans des établissements supérieurs catholiques, entreprend de démêler dans son livre, *Ces idées chrétiennes qui ont bouleversé le monde*. Des sermons de saint Augustin à ceux de Bossuet, des harangues de Savonarole aux sonnets de Louise de La Vallière, cette synthèse érudite expose de façon lumineuse et vivante les grandes idées qui charpentent la cathédrale européenne depuis la bataille du pont Milvius (312), date de la conversion de Constantin, jusqu'à nos jours.

Jean-François Chemain bouscule les poncifs véhiculés par la légende noire qu’ont fabriquée les ennemis de l’Eglise : non, celle-ci n'a pas justifié l'esclavage, elle n'a pas asservi les femmes, elle n'a pas entravé la science, bien au contraire ! C'est dans les pays de marque chrétienne qu'a été abolie la servitude, rendue possible l'émancipation féminine et sont nées les plus grandes révolutions scientifiques qui ont donné lieu au monde moderne...

Bien sûr, il y a toujours eu des écarts entre l'idéal et la pratique. Les Européens ont fait la guerre, commis des massacres, asservi leur prochain. « Que des chrétiens aient commis des horreurs, c'est incontestable. Qu'ils les aient commises en tant que chrétiens, et au nom du christianisme, c'est à nuancer fortement », écrit l'auteur. Car toujours l'Eglise, malgré ses contradictions, tenait le flambeau d'une morale circonvenant le pouvoir politique à des obligations supérieures. D'Ambroise de Milan tançant Théodose à la pénitence de Canossa, les exemples sont nombreux d'un pouvoir spirituel imposant sa limite à l'hubris des puissants.

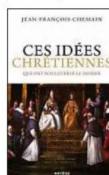
Jean-François Chemain insiste sur cette séparation entre le pouvoir politique et l'autorité religieuse, qu'il prend soin de ne pas appeler « laïcité », le terme aujourd'hui galvaudé n'ayant rien à voir avec la distinction établie par saint Augustin entre les deux cités, forgeant

l'architecture spirituelle de l'Europe. L'auteur fait un détour intéressant par la Russie, sorte de contre-exemple où des siècles de céso-papisme, où autorité spirituelle et politique n'ont jamais été séparées, ont forgé un tout autre modèle civilisationnel.

La simonie est un danger, mais le spirituel détaché de tout enracement n'en est-il pas un autre ? « *L'Evangelie sans l'Eglise est un poison* », écrivait Joseph de Maistre. Sans aller jusque-là, on ne peut que souscrire au constat de Chesterton sur ces « *vertus chrétiennes deve-nantes folles* » qui emplissent la modernité. Jean-François Chemain n'éclaire pas le sujet et aborde dans les derniers chapitres de son livre la « mauvaise conscience et le sentiment de culpabilité » qui habite-tout notre continent, trace évidente d'une mentalité chrétienne qu'aucune autre civilisation ne partage (ni les pays musulmans, ni les pays asiatiques ne se repentent jamais pour la litanie de massacres qui émaillent leur histoire). De même pour l'ouverture migratoire inconditionnelle, propre de notre civilisation.

L'application du christianisme conduit-elle à son effacement ? C'était la thèse formulée par Marcel Gauchet dans *Le Déenchante-ment du monde*. C'est un défi permanent que lance le christianisme à la chrétienté, nous rappelle Jean-François Chemain : « *Etre en cohérence avec son origine (...) au péril même de sa survie en tant que civilisation chrétienne et donc terre de liberté.* » La question n'a pas fini de hanter l'Europe : « *Celui qui veut sauver sa vie la perdra* », ce commandement vaut-il pour une civilisation ? Ce livre nous plonge dans ce vertigineux dilemme. ↗

À LIRE



Ces idées chrétiennes qui ont bouleversé le monde
Jean-François Chemain
Artège
280 pages
19,90 €

S P E C T A C L E

Par Marie-Amélie Brocard

Les baladins de Notre-Dame

Porté par l'enthousiasme de plus de deux cents bénévoles, le spectacle *La Dame de pierre* s'apprête, à partir du 30 juin, à faire revivre, sur la scène du Palais des congrès, huit cents ans d'histoire de la cathédrale de Paris dans une fresque musicale grandiose.

| ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

32

Il y a aujourd'hui trois cent quarante-huit ans, six mois et dix-neuf jours que les Parisiens s'éveillèrent au bruit de toutes les cloches sonnant à grande volée dans la triple enceinte de la Cité, de l'Université et de la Ville. » C'est sur cet étonnant incipit que Victor Hugo fait entrer son lecteur dans l'un de ses romans les plus connus, *Notre-Dame de Paris*. Le 30 juin, cela fera quatre ans, deux mois et quinze jours que les Parisiens, ne pouvant se résoudre à rentrer se coucher alors que les cloches ne sonnaient plus, remplacées par les sirènes des pompiers, assistaient effondrés à la lutte que menait leur cathédrale contre les flammes. Plus de quatre ans que l'on a crié la perdrre. Plus de quatre ans que l'on veille à son chevet dans l'attente qu'elle reprenne vie grâce aux soins acharnés des nouveaux bâtsiseurs.

Un mois auparavant, un étudiant de l'Institut catholique de Vendée (ICES), Corentin Stemler, avait porté sur la scène, au terme d'un an de travail, un spectacle musical ambitieux, *Symphonia, l'épopée musicale*, rassemblant une centaine de jeunes amateurs et retracant cinq siècles d'histoire de la musique. Fort de leur succès en Vendée, le jeune créateur prépare la venue de son épopée en région parisienne quand survient l'incendie qui frappe Paris



PHOTOS: © LA DAME DE PIERRE.

au cœur. Comme beaucoup, il est bouleversé. Mais il s'aperçoit que si nombreux de gens sont touchés par le drame, peu en réalité connaissent vraiment la cathédrale. C'est alors que germe l'envie de créer un spectacle qui revienne sur ce qu'est réellement l'auguste « Dame de pierre ».

Son ambition, c'est offrir à voir Notre-Dame dans toutes ses dimensions : de symbole du patrimoine français et de catalyseur

de l'histoire de France, mais aussi de chef-d'œuvre de l'art. Ainsi s'est-il proposé de faire revivre les premiers bâtsiseurs et ceux qui ont participé à son embellissement et à son rayonnement, sans oublier évidemment la dimension spirituelle d'un bâtiment dont la vocation est d'être dédié au culte et à la Vierge. « N'importe quel spectateur est sensible à au moins l'une de ces dimensions. Notre but est de s'en servir pour

l'amener à être touché par les autres. Nous voulons vraiment atteindre les spectateurs dans leurs âmes et, par l'émotion, faire passer un message et des valeurs », souligne-t-il.

Pour mettre en place un tel projet, il a fallu quatre ans de travail. Corentin Stemler orchestre l'écriture du scénario, la mise en scène, la scénographie. Bénévole au Puy du Fou depuis l'âge de 10 ans et formé à l'Académie junior du Puy du Fou en théâtre et techniques du spectacle, il profite désormais de l'expérience acquise dans la mise en place des quatre spectacles créés avec l'association Symphonia Productions, née avec *Symphonia, l'épopée musicale*. La troupe est recrutée il y a plus d'un an, avec le souci de mobiliser au maximum des volontaires de la région pour en garantir l'enracinement. « Si les Parisiens ne sont pas fiers de leur cathédrale, qui le sera ? » Dès le mois d'août 2022, les répétitions commencent, chaque pôle travaillant de son côté et, au fur et à mesure de l'année, des week-ends de réunion sont organisés afin de mettre en commun les expériences et d'ajuster la réalisation.

Plus de deux cents bénévoles, d'une moyenne d'âge de 21 ans, ont ainsi investi dans l'aventure leur énergie, leur enthousiasme et une force de travail impressionnante en mettant leurs talents propres au profit du projet. Une cinquantaine de musiciens interprètent les vingt-quatre morceaux originaux composés par Richard Liégeois, également formé à l'Académie junior du Puy du Fou, qui constituent la bande sonore sur laquelle près de cent comédiens et danseurs évoluent à l'ombre d'un décor monumental – 18 m de long sur 9 m de haut –, érigé toujours par des bénévoles et qui représente le bas de la façade de la cathédrale. Sa confection a été précédée d'importantes recherches architecturales et historiques, de même que celle de près de cinq cents costumes et huit cents accessoires. Amateurs, pro ou semi-pro, « nous acceptons tout le monde, mais nous mettons chacun à sa juste place ».

Il s'agit en effet d'être à la mesure, ou plutôt à la démesure, d'un tel sujet. Dans un tourbillon où se mêlent théâtre, danses et musiques, mais aussi des scènes plus intimes, huit siècles de l'histoire de la cathédrale défilent sur la scène dans un



TOUS EN SCÈNE Ci-dessus : parmi les deux cents bénévoles qui ont participé à la mise en œuvre de *La Dame de pierre*, le nouveau spectacle de Corentin Stemler et de Symphonia Productions, pas moins d'une centaine endosseront un rôle sur scène pour raconter huit cents ans de l'histoire de Notre-Dame de Paris.

débordement de vie, depuis le lancement de sa construction par l'évêque Maurice de Sully. Sont passés dès lors en revue tous les grands événements dont ses murs majestueux ont été les témoins : l'arrivée de la couronne d'épines à Paris, les pèlerinages, les foires, les mystères médiévaux, le vœu de Louis XIII, mais aussi les pages plus sombres comme la Révolution, qui voit Notre-Dame outragée, vandalisée. Vient ensuite le sacre de Napoléon, la réhabilitation inattendue par Victor Hugo qui conduit aux grands travaux de rénovation de Viollet-le-Duc, la conversion de Clauzel. Jusqu'au douloureux soir d'avril 2019 où le ciel parisien rougeoie à la lueur des flammes, tandis que disparaît dans un fracas de fumée la flèche de Viollet-le-Duc. Mais l'incendie n'est pas une conclusion. C'est une page douloureuse,

certes, mais ce n'est pas une fin. Il conduit à une prise de conscience et voit se lever une nouvelle génération de bâtisseurs. Et d'artistes pour la chanter.

Après les trois représentations annoncées au Palais des congrès de Paris, une tournée se met en place dans le reste de la France, tant il est vrai que Notre-Dame est une présence vivante dans le cœur de tout Français. Trois ans de spectacle sont prévus avec un retour à Paris chaque année et l'espérance de toucher 150 000 spectateurs. ↗

- ***La Dame de pierre*, de Corentin Stemler,**
1 h 30, Palais des congrès, à Paris. Vendredi 30 juin, samedi 1^{er} juillet et dimanche 2 juillet ; aux Arènes de Metz, samedi 14 octobre ; au Millésium de Reims, dimanche 12 novembre 2023. Plus de dates à venir. Informations et billetterie sur : ladamedepierre.fr



PHOTOS : © STEPHANIE BRANCHU/WNY NOT PRODUCTIONS.

CINÉMA

Par Geoffroy Caillet

La dernière favorite

Maïwenn signe et interprète avec *Jeanne du Barry* un biopic aux accents de conte qui est aussi une peinture de la cour de Versailles à la fin du règne de Louis XV.



I y avait eu, en 1954, *Madame du Barry* de Christian-Jaque, avec la blonde Martine Carol. Il y a désormais *Jeanne du Barry* de, et avec, la brune Maïwenn. La substitution du prénom au titre n'est pas anodine : l'individualisation de la société et la révolution féministe sont passées par là. C'est ce qui, dans le film, vaut à la dame d'être annoncée à Versailles par un improbable : « *La comtesse Jeanne du Barry*. » Le fait reste marginal, car Maïwenn a su retracer le destin de la dernière favorite de Louis XV en évitant à la fois le énième film frivole sur le XVIII^e siècle français et le film à thèse sur la libération de la femme. Sa *Jeanne du Barry* n'est rien d'autre que l'histoire d'une aberration, rendue possible par la faveur royale : la rencontre de la Cour et d'une fille du peuple dans les dernières décennies de la monarchie.

Intelligente et avide d'apprendre, Jeanne Bécu, fille d'un moine et d'une couturière, franchit rapidement les étapes qui séparent la prostitution de luxe, où elle fait ses premières armes, des ors de Versailles – filmés in situ dans un magnifique 35 mm. Des jalons existent d'ailleurs entre les deux, tel le duc de Richelieu (savoureux Pierre Richard), vieux libertin qui tâte de la belle avant Louis XV, inattendu et majestueux Johnny Depp, aussi impénétrable en public que badin dans l'intimité, aussi ironique vis-à-vis de l'étiquette qu'à cheval sur son observation. Désormais familière de la couche royale, Jeanne est instruite

par le flegmatique valet La Borde (Benjamin Lavernhe, toujours excellent) pour être présentée à la Cour, après un mariage de pure forme avec le comte du Barry (Melvil Poupaud). Mais lorsque Louis XV l'installe à demeure à Versailles en 1768, la ronde des coteries, des intrigues et des vexations se déchaîne contre elle, dans l'attente de sa disgrâce.

Si le film ne fait qu'effleurer cet aspect du personnage, il faut se souvenir que la Du Barry fut comme Mme de Pompadour une femme de goût, qui fit appel aux meilleurs artistes, tel le sculpteur Falconet, et se montra une collectionneuse passionnée de bijoux et de meubles auprès des manufactures de la Savonnerie, des Gobelins et de Sèvres. A la différence de la marquise

en revanche, elle n'était pas une tête politique, et Maiwenn se garde bien de l'installer dans un rôle qui ne fut jamais le sien. Bien sûr, la personnalité ardente de l'actrice et réalisatrice déborde largement celle que les contemporains attribuent à la favorite, mais le résultat s'impose : sa Du Barry est merveilleusement vivante, aussi attachante par l'amour sincère qu'elle porte à Louis XV que par sa quête de liberté et par sa vulnérabilité extrême, suspendue qu'elle est à chaque instant, contre la Cour, à la faveur du souverain.

C'est sans doute dans cette peinture de la Cour, de ses us et de ses mœurs, que *Jeanne du Barry* réussit le mieux, au prix de quelques caricatures, d'ailleurs jouissives (les filles du roi ressemblent comme deux gouttes d'eau aux méchantes sœurs du *Cendrillon* de Walt Disney), et approximations assumées (on imagine mal le roi embrasser sa favorite à pleine bouche en public, ni celle-ci se promener en cheveux à Versailles). Une façon d'accentuer la métaphore du conte de fées, tout en disant quelques vérités bien senties. Or le conte finit mal, comme le fait pressentir



l'agonie de Louis XV, sommet dramatique du film. Cette scène, où le souverain très chrétien se débat avec le pécheur, est peut-être la mort royale la plus inspirée qu'on ait vue au cinéma. Elle vient dénouer, comme dans une tragédie, le destin de l'héroïne bien plus sûrement que ne le fera, vingt ans plus tard, le couperet de la guillotine. Louis XV mort, la Du Barry disparaît. Comme on le voit, il y a des sujets plus féministes.

Jeanne du Barry, de et avec Maiwenn, 1 h 56.

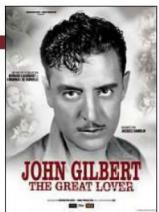
EN SUSPENSION Passée de la prostitution de luxe au lit de Louis XV (Johnny Depp), Jeanne du Barry (Maiwenn) resta suspendue à la faveur royale pendant les six ans de leur liaison. Chassée de Versailles à la mort du souverain, elle sera guillotinée en 1793.

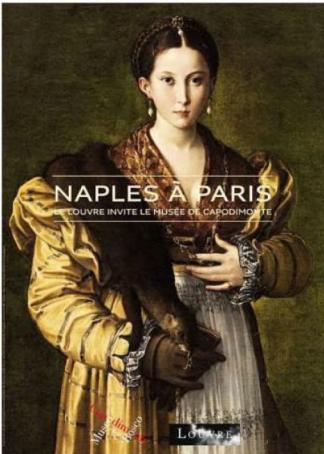


THE GREAT LOVER

Avant Clark Gable, il y eut John Gilbert. Cette star américaine du muet inspira le personnage interprété par Jean Dujardin dans le multi-oscarisé *The Artist* (2011) et tout récemment celui de Brad Pitt dans *Babylon*. On le retrouve dans ce documentaire passionnant, où la voix de Jacques Gamblin retrace, en s'appuyant sur des extraits de ses films et sur des témoignages, sa carrière trépidante. John Gilbert fut, pour la Fox, Edmond Dantès dans *Monte Cristo* (1922), mais c'est avec la Metro-Goldwyn-Mayer qu'il explosa, notamment dans *La Grande Parade* de King Vidor (1925), où il interprète un soldat américain pendant la Grande Guerre. Sacré « *Great Lover* » au sommet de sa popularité, il devint le partenaire et l'amant de Greta Garbo, mais vit sa carrière décliner après 1927 et l'apparition du cinéma parlant. Non pas, contrairement à une légende perfidement entretenue par Louis Mayer, parce qu'il avait une voix de fausset, mais parce que Hollywood avait trouvé d'autres protagonistes pour entretenir sa machine à rêves. Alcoolique, déprimé, John Gilbert mourut d'une crise cardiaque en 1936, à la veille de ses 40 ans. Sa figure attachante revit ici à travers le témoignage de sa fille, de son petit-fils et de deux historiens du cinéma. Et avec elle les coulisses immuables mais toujours fascinantes de ce monstre hybride appelé cinéma, qui unit jusqu'à la déraison art et industrie.

John Gilbert. The Great Lover, de Bernard Lougant et Emmanuel de Dainville, 52 min.
A voir sur myCanal/OCS.





EXPOSITIONS
Par Luc-Antoine Lenoir

Voir Naples et mourir

Le Louvre accueille les chefs-d'œuvre du musée napolitain de Capodimonte, parmi lesquels des tableaux de l'exceptionnelle collection Farnèse.



Seul Capodimonte est digne du Louvre, seul le Louvre est digne de Capodimonte, se dit-on devant une telle promesse. Laquelle ? Une soixantaine de tableaux et d'objets d'orfèvrerie parmi les plus précieux au monde, essentiellement de la Renaissance, ont fait le déplacement de Naples à Paris pour plus de six mois. A ce prêt exceptionnel, le musée français accorde des honneurs particuliers : au lieu d'une simple exposition, c'est au cœur de la collection permanente que ces chefs-d'œuvre prennent place pour créer un véritable musée provisoire, une alliance naturelle que seules France et Italie peuvent rendre possible.

Car le Musée national de Capodimonte n'a pas à rougir de la comparaison avec son frère transalpin : il abrite l'une des plus impressionnantes pinacothèques du monde, qui regroupe à elle seule toutes les écoles italiennes classiques. Devenu roi de Naples en 1734, Charles de Bourbon, duc de Parme et de Plaisance, fit construire ce palais destiné à mettre en valeur les collections héritées de sa mère, Elisabeth Farnèse, reine d'Espagne. Elle-même avait reçu ce trésor patiemment amassé depuis la Renaissance par sa famille, qui comptait en son sein le « Gran Cardinale » Alexandre, le pape Paul III, des erudits, des riches marchands, soit autant de mécènes. Si on admire désormais au Musée archéologique de Naples la collection des sculptures, parmi lesquelles le fameux Hercule et le Taureau Farnèse, les toiles font toujours l'orgueil de Capodimonte.

D'autant que les successeurs de Charles, despote éclairé d'une ville parmi les plus brillantes du XVIII^e siècle, et les régimes successifs – Joachim Murat, puis la maison de Savoie – ont enrichi encore les collections.

C'est donc un voyage somptueux à travers la France, l'Italie et le temps auquel les deux palais royaux convient aujourd'hui le visiteur. Dans la salle de la Chapelle, les commissaires rendent hommage aux Farnèse et aux Bourbons, en soulignant la diversité de leurs goûts : Titien (avec un portrait du pape

Paul III Farnèse), Greco, mais aussi des curiosités comme la *Cassette Farnèse*, un éblouissant coffre d'apparat, fruit de dix-huit ans de travail. Dans la salle de l'Horloge, on découvre quatre précieux exemplaires de la collection de dessins de Capodimonte, études d'œuvres destinées au Vatican : un *Groupe de soldats* par Michel-Ange, étude préparatoire pour le *Crucifiement de saint Pierre* de la chapelle Pauline, un très pur *Moïse devant le buisson ardent* de Raphaël, et deux autres croquis de leurs élèves. Enfin, la Grande



Galerie a été repensée pour l'occasion – et quelle occasion : Titien toujours, Caravage, Masaccio répondent aux grands noms du Louvre, Corrège, Vinci et tant d'autres.

Une toile pleine de mystère, hypnotique, semble les éclipser toutes : *Antea* ou le *Portrait de jeune femme* par Parmigianino (elle figure sur l'affiche de l'exposition), pionnier du maniérisme. Aux lourds attributs de l'opulence, robe d'or et fourrure de zibeline, celle qui fut peut-être une courtisane romaine oppose sa délicatesse et sa douceur. Autres contrastes : une de ses mains est gantée comme une armure, l'autre est nue ; l'un de ses bras s'avance, fier, l'autre se replie sur son cœur. Les deux facettes de la forte et fragile Antea se fondent dans son regard, vivante énigme de cinq siècles. Et dont les visiteurs, français et italiens, se souviendront encore autant de temps. ✓

• « Naples à Paris. Le Louvre invite le musée de Capodimonte », jusqu'au 8 janvier 2024. Musée du Louvre, 75001 Paris. Tarif : 17 €. Rens. : louvre.fr

GÉNIES Page de gauche, au centre : *Danaé*, par Titien, 1544-1545. Page de droite, en haut : *La Flagellation du Christ*, par Caravage, 1607. Ci-contre : costumes de *La Reine Margot* (1994) de Patrice Chéreau, dont la robe blanche portée par Isabelle Adjani (Paris, Cinémathèque française). A droite : *Dîner aux Ambassadeurs*, par Jean Béraud, vers 1880 (Paris, musée Carnavalet).

TABLES PARISIENNES

A près l'amour et la guerre, les hommes ont souvent privilégié une troisième occupation : manger. Rarement dépourvue d'une dimension politique et sociale, celle-ci s'est exercée selon un art qui s'est essentiellement raffiné à Paris, comme le rappelle cette exposition de la Conciergerie. Après le Moyen Age et les premiers banquets diplomatiques, la ville fut en effet le théâtre continu de la découverte de nouveaux plats et de l'invention de nouvelles pratiques. Comme pour la tolérance, il y a des lieux pour la gastronomie : pendant des siècles, aux religieux, leurs réfectoires, au peuple, ses tavernes. Mais au XVIII^e siècle, Paris voit l'apparition du restaurant, qui naît comme un salon plus ou moins intime. Au cours des siècles suivants, la gastronomie explose, en se raffinant avec les premiers grands chefs (Escoffier), mais surtout en se démocratisant dans les bouillons, bistrots, brasseries, avec leurs patrons bougnats. De l'histoire fascinante d'une ville nourricière, l'exposition de la Conciergerie n'omet pas l'un des chapitres les plus extraordinaires : les Halles, vente de Paris depuis Zola jusqu'à leur destruction au début des années 1970. Le visiteur en redemande.

• « Paris, capitale de la gastronomie, du Moyen Age à nos jours », jusqu'au 16 juillet 2023.

La Conciergerie, 2, boulevard du Palais, 75001 Paris. Tous les jours, de 9 h 30 à 18 h, le samedi jusqu'à 20 h. Tarif : 11,50 €.

Rens. : paris-concierge.fr



37
HISTOIRE

DUMAS, MOUSQUETAIRE DU SEPTIÈME ART



Adéfaut de recenser les quelque 250 films inspirés par l'auteur des *Trois Mousquetaires*, la Fondation Seydoux a choisi de se concentrer sur les plus fameux ou étonnans d'entre eux. En mettant l'accent sur le travail d'adaptation et en éclairant des savoir-faire méconnus de l'industrie cinématographique, comme en témoignent les costumes ou encore de superbes aquarelles utilisées pour des scènes de *La Reine Margot* de Patrice Chéreau (1994). La dimension universelle de l'œuvre d'Alexandre Dumas saute aux yeux : elle inspire les premiers films de cape et d'épée, eux-mêmes ancêtres des films d'action. Dumas n'a-t-il pas créé Hollywood à lui seul ? En sortant de cette exposition, on se le demande.

• « Alexandre Dumas à l'écran », jusqu'au 15 juillet 2023. Fondation Jérôme-Seydoux-Pathé, 73, avenue des Gobelins, 75013 Paris. Rens. : fondation-jeromeseydoux-pathé.com



UNE ÉTOILE EST NÉE

Victor Hugo l'admirait quand elle n'était encore que la jeune maîtresse du duc de Morny ; Jean Cocteau la qualifia de « monstre sacré » au soir d'une vie où elle avait fait preuve d'une force de caractère hors du commun. Depuis lors, le sens inné de l'image de Sarah Bernhardt ne cesse de passionner et d'intriguer. Il suffisait d'y ajouter la rigueur du Petit Palais pour s'assurer d'une exposition au succès prévisible. En plus de superbes tableaux de Louise Abbéma, les photographies qui y sont présentées montrent une actrice au regard aussi déterminé que changeant, signe du talent avec lequel elle endossa les personnages d'hommes et de femmes qu'elle interpréta par dizaines.

Ses relations, le décor original de son hôtel particulier, sa passion du morbide et des animaux ne sont pas oubliés. Le tout forme une fresque du monde artistique français du Second Empire aux Années folles. Si Sarah Bernhardt est la première star, c'est que l'industrie du spectacle, qu'on n'appelait pas encore « show-business », naît avec elle. N'est-elle pas capable de jouer Jeanne d'Arc le soir et de se faire représenter le lendemain dans une réclame pour des sardines ? Au-delà de ses excès, reste ce charme mi-canaille mi-rêveur, ainsi qu'une passion absolue pour

© PARIS MUSÉES PETIT PALAIS.



les arts. Parfaitement à l'image de sa devise : « Quand même ».

• « Sarah Bernhardt. Et la femme crée la star », jusqu'au 27 août 2023. Petit Palais-Musée des Beaux-Arts de la ville de Paris, avenue Winston-Churchill, 75008 Paris. Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 18 h. Tarifs : 15 €/13 €.

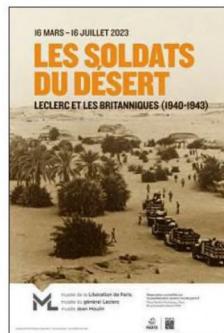
Rens. : petitpalais.paris.fr

DIVA Portrait de Sarah Bernhardt, par Georges Clairin, 1876. A 32 ans, l'actrice a connu ses premiers triomphes au théâtre, et pose nonchalamment pour le peintre dans son nouvel hôtel particulier, près du parc Monceau.

L'ARMÉE DES SABLES

Connaît-on aussi bien la première partie, africaine, de l'épopée de Leclerc que ses succès sur le sol européen et jusqu'au Berghof de Hitler ? C'est l'histoire de ces débuts, avec quelques dizaines, puis quelques centaines d'hommes, que retrace ici avec bonheur le musée de la Libération. Arrivé au Nigeria britannique en août 1940, le colonel Leclerc trouva des soutiens et s'appuya sur des alliés audacieux comme Ralph Bagnold, précurseur des unités adaptées au milieu désertique. Dans des camions, au cours d'immenses trajets de reconnaissance, les hommes de Leclerc apprirent à vaincre ce premier ennemi : le Sahara. Plus tard, ce serait l'Afrikakorps, qui s'efforçait, lui aussi, de s'acclimater, et les forces italiennes, avec à la clé une première victoire des Français à Koufra en février 1941. Un serment plus tard, la colonne Leclerc enchaînait sur le Fezzan puis la Tunisie, avant de se muer en division blindée. Une exposition qui redonne corps à une légende militaire souvent trop machinalement célébrée.

• « Les Soldats du désert. Leclerc et les Britanniques (1940-1943) », jusqu'au 16 juillet 2023. Musée de la Libération de Paris, 4, avenue du Colonel-Rol-Tanguy, place Denfert-Rochereau, 75014 Paris. Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 18 h. Tarifs : 9 €/7 €. Rens. : museeliberation-leclerc-moulin.paris.fr



Par Jean-Robert Pitte, de l'*Institut*



© H.K.

EN FRANCE, ON NE MONTRE PAS LES DENTS

L'art de dresser la table, en France, relève d'un protocole logique qui veut que les dents de la fourchette soient tournées vers le bas.

© CCO PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET-HISTOIRE DE PARIS. © STOCKFOOD/DUKLAS, M. & K.

Aujourd'hui, en France, dans la plupart des restaurants, les fourchettes sont désormais disposées à table les dents vers le haut, alors que la règle est de les placer vers le bas. Cela ne relève en aucune manière du libre arbitre de chacun, à la différence de la position de la barbe du capitaine Haddock, au-dessus ou au-dessous du drap, mais d'un protocole logique, ancré dans la tradition française.

La fourchette remonte à l'Antiquité. Pendant des siècles, elle comporta deux longues dents très pointues et son profil longitudinal resta plat, ce qui était encore le cas pour certains modèles au XVIII^e siècle en Angleterre ou au début du XX^e siècle en Russie. Cet ustensile de table raffiné est connu à Rome, puis dans l'Empire byzantin et dans la Perse sassanide. En France, l'usage des fourchettes est attesté dès le XIV^e siècle, mais il faut attendre quatre siècles pour qu'il se généralise. On les utilise à la cour des Valois, ce qui fait sourire certains, comme en témoigne *L'île des Hermaphrodites*, un pamphlet de Thomas Artus destiné à se moquer d'Henri III : «on apporta quelques artichauts, asperges, pois et fèves écossées, et lors ce fut un plaisir de les voir manger ceci avec leurs fourchettes : car ceux qui n'étaient pas du tout si adroits que les autres en laissaient bien autant tomber dans le plat, sur leurs assiettes et par le chemin, qu'ils en mettaient dans leurs bouches».

Louis XIV mange encore principalement avec ses doigts ; la fourchette se répand sous la Régence et sous le règne de Louis XV. On est alors passé des deux dents du Moyen Âge et de la Renaissance, à trois dents, puis à quatre, de manière à permettre à la fourchette de piquer,



mais aussi de ramasser la nourriture avant de la porter à la bouche, un peu comme on le fait avec la cuillère. Les dents sont légèrement émoussées, ce qui les rend inoffensives pour les lèvres ou le palais. Le profil du couvert se cambre, facilitant ainsi la collecte de la bouchée d'aliments. Lorsqu'on pique avec les dents, on maintient celles-ci tournées vers le bas. Il est donc logique d'anticiper ce geste au moment de mettre la table et d'armorier les fourchettes sur le dos de la spatule.

L'Angleterre a appris l'usage des fourchettes de la France, comme en témoigne le mot *fork*, du latin *furca*, introduit du français par les Normands. Elle semble avoir conservé un peu plus longtemps que la France les fourchettes à deux dents très pointues. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle ou au XIX^e siècle que le pays adopte les modèles galbés à quatre dents. Pourquoi y prend-on l'habitude de placer les dents vers le haut ? Avançons une hypothèse : il est possible que le galbe ait été adopté en Angleterre alors que les dents demeuraient très pointues. Les placer dents contre la table était par conséquent plus risqué pour des nappes fines. Mais la disposition à la française est infinitiment plus bienveillante pour les hôtes plutôt que de placer une herse menaçante sous leurs yeux. ✓

UN FESTIN DE ROI Ci-dessus : *Le Superbe Repas présenté au royaux et aux princes de sa cour en l'hôtel de ville de Paris, le 7 septembre [1729] (...) en réjouissance de l'auguste naissance de monseigneur le Dauphin*, almanach pour l'année 1730 (Paris, musée Carnavalet).



LA RECETTE

PETITS POIS ET FÈVES DE L'ÎLE DES HERMAPRODITES

Ecosser des petits pois très fins et de jeunes fèves que l'on épingle soigneusement, ce qui les partage en deux. Les faire étuver en cocotte pendant 15 à 20 minutes avec un bon morceau de beurre, des dés de jeunes carottes tendres, des petits oignons grelots, quelques pluches de persil et de cerfeuil, une brindille de thym frais, sel, poivre et un peu d'eau. Recouvrir le tout de feuilles vertes de laitue. Servir *al dente*, en entrée ou en garniture d'un rôti, ce plat printanier que James de Coquet appelait caviar vert. Le consommer à la fourchette est élégant, mais acrobatique. Une cuiller est infiniment plus pratique.

ENCOUNTERURE

42

LA SOURCE ET L'HÉRITAGE

LA CIVILISATION OCCIDENTALE EST NÉE DE SA RÉAPPROPRIATION DU LEGS ANTIQUE. UN EFFORT RENOUVELÉ, PAR LEQUEL L'EUROPE N'A CESSÉ DE REVENIR AUX SOURCES GRECQUES ET ROMAINES.

54

CE QUE NOUS DEVONS À L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

DES LANGUES À LA LITTÉRATURE,
DES SCIENCES AUX ARTS

PLASTIQUES, DE LA PHILOSOPHIE
AU CHRISTIANISME, L'HÉRITAGE
CLASSIQUE DE L'EUROPE S'APPARENTÉ
À UN TRÉSOR INÉPUISABLE.

© AKG-IMAGES/ELECTA, © A. DAGLI ORTI/NPL/DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES. © FABIEN CLAIRFOND POUR LE FIGARO HISTOIRE.



70

L'ÉTERNEL RETOUR

SI UNE GRANDE PARTIE DU SAVOIR ANTIQUE DISPARUT AVEC LE MONDE GRÉCO-ROMAIN, LE MOYEN ÂGE ET LA RENAISSANCE NE CESSÈRENT DE SUSCITER L'INSPIRATION ET L'ÉMULATION AVEC LES ŒUVRES SAUVEGARDÉES ET TRANSMISES.



AUX SOURCES DE LA **CIVILISATION** OCCIDENTALE

ET AUSSI

DANTE ENTRE DEUX MONDES

- LE LABORATOIRE
DE LA RÉVOLUTION
- LES AVENTURIERS
DE L'ARCHE PERDUE
- LA GALERIE DES ILLUSTRES
- LETTRES CLASSIQUES



LA MACHINE À REMONTER LE TEMPS Page de gauche, en haut : l'ancienne centrale thermique Montemartini à Rome a été transformée en musée archéologique en 1997. Elle abrite aujourd'hui une collection d'environ quatre cents sculptures romaines provenant des musées du Capitole.



ROME, VILLE OUVERTE

Aménagé à partir de la fin du VII^e siècle av. J.-C., le Forum romain a été le centre de la vie publique de la Rome antique jusqu'à la chute de l'empire à la fin du V^e siècle apr. J.-C.

Ce n'est qu'aux XIX^e et XX^e siècles que ses édifices politiques, économiques et religieux furent découverts et valorisés.

© GUNTER GRAFENHAIN/SIME/PHOTONONSTOP

La Source et l'Héritage

Par Rémi Brague

Rien n'est-il plus faux que l'idée des racines gréco-latines de l'Europe, comme le proclamaient récemment deux éminents historiens sur France Inter ? Si l'Occident n'a certes pas le monopole de l'héritage antique, sa civilisation est née de sa réappropriation.



Une expression vient de faire fureur, non sans éveiller celle de plusieurs : « Rien n'est plus faux que d'admettre l'expression des racines gréco-latines de l'Europe. » Elle aurait été prononcée par l'éminente latiniste Florence Dupont au cours d'une émission de France Inter, le dimanche 15 janvier. J'en ai écouté l'enregistrement. Voici le verbatim du passage sensible. Je n'ai fait qu'ajouter entre crochets les mots que le style oral et la hâte qui le caractérise ont fait omettre.

C'est donc Patrick Boucheron, professeur au Collège de France et meneuse de jeu de l'émission, qui dit à son invitée : « rien ne vous énerve plus que l'expression « les racines gréco-latines de l'Europe » (8:18). Après en avoir signalé l'utilisation politique par des gens qu'elle n'aime guère, la latiniste répond que c'est « intellectuellement faux » (8:30). Il en est ainsi, intervient Patrick Boucheron, parce que « l'Europe occidentale n'a pas le monopole de l'Antiquité » (8:34). Florence Dupont acquiesce et reprend : « L'Empire romain s'est étendu absolument sur toute la Méditerranée et (...) les Romains ont servi effectivement de transmetteurs ; ils ont apporté toute la tradition à la fois des lettres latines, mais [aussi] des lettres grecques ; et ces lettres latines et ces lettres grecques ont été jusqu'à aujourd'hui utilisées, réinterprétées, mais pas nécessairement de la façon dont nous, en Occident, nous les utilisons. Et effectivement, aussi bien les Iraniens, la philosophie islamique, ont des lectures de ces textes anciens extrêmement différentes » (8:36-9:14).

On voit que, si l'expression incriminée ne reproduit pas exactement ce qui a été dit, elle ne trahit pas non plus la pensée des interlocuteurs. On peut laisser le « rien n'est plus faux »

à la rhétorique de l'amplification pour entrer dans l'examen des arguments, et pour passer de l'affectif (« énerver ») à la recherche d'un peu de vérité.

Commençons par reconnaître qu'il y a beaucoup d'intéressant, et déjà, de vrai, dans ce qui a été dit. Ainsi, par exemple, la reprise de la thèse, connue en France depuis au moins Jacques Perret (le latiniste), sur l'*Enéide* de Virgile : elle n'est pas un livre d'histoire, mais un essai de rattacher la famille de César à l'épopée homérique en inventant à Enée un fils nommé Iule, et Rome à la légende troyenne. Les considérations sur la romanité comme acquise plutôt qu'héritée.

Je ne suis moi-même pas trop ami de l'image des « racines ». J'ai même écrit quelque part, non sans poser quelque peu à l'affreux Jojo, que parler de racines, c'est se planter. Je préfère parler de sources. En effet, si l'on a des racines, il suffit de laisser la sève monter dans la branche que l'on croit être. Si l'on a des sources, en revanche, il faut aller y puiser. Ce qui requiert un travail d'appropriation. Or, c'est bien là, me semble-t-il, qu'il faut faire porter l'examen. Que les Romains aient étendu leur domination au sud du bassin méditerranéen, et, à l'est, jusqu'aux frontières de l'Empire parthe, c'est un fait que personne ne songerait à nier. Que les Romains aient transmis la culture grecque, et pas seulement leur propre système militaire et juridique, est également indéniable.

En revanche, je serais plus nuancé quant à la façon dont l'héritage de l'Antiquité a été « utilisé ». Ce mot, celui de Florence Dupont, a l'avantage d'être neutre, ce pour quoi je l'accepte volontiers. Comment faut-il comprendre « l'Europe occidentale »



© AKG-IMAGES/ANDREA IEMOLI. © FREDERIC SOREAU/PHOTONONSTOP. © BRIDGEMAN IMAGES.

LES COLONNES DU TEMPS Page de gauche : la basilique Sainte-Marie-des-Anges, à Rome, édifiée à partir de 1561 d'après les plans de Michel-Ange. Elle occupe l'ancienne salle centrale des thermes de Dioclétien des III^e-IV^e siècles. Ci-dessus : la Grande Mosquée des Omeyyades à Damas, construite au VIII^e siècle, sur le modèle du palais impérial de Constantinople. Ci-dessous : Virgile entouré des Muses Clio et Melpomène, mosaïque du III^e siècle provenant de la maison de Virgile à Sousse, en Tunisie (Tunis, musée national du Bardo).

n'a pas le monopole de l'Antiquité » ? Cela peut vouloir dire que les cultures de l'Antiquité ont influencé en profondeur des régions qui ne font pas partie de l'espace géographique que l'on appelle traditionnellement – depuis quand ? ça dépend... – « européen ».

Là encore, rien à redire. En témoigne l'art du Gandhara, dans la vallée de l'Indus, le Pakistan actuel, que l'on nomme non sans raison « gréco-bouddhique » depuis 1905. Ou encore les influences gréco-romaines sur l'architecture de l'islam omeyyade, en Arolie même. Notre connaissance de cette influence a même beaucoup progressé. Pour le philosophe que je suis, la découverte d'un papyrus d'Aristote en Afghanistan peut servir d'emblème à ces avancées.

Mais, si la présence d'éléments d'origine grecque en « Orient » est claire, celle d'éléments romains l'est moins. Je laisse de côté l'Empire romain d'Orient, ce que nous appelons bien injustement « Byzance », car tout y est romain : le nom, les titres, etc. Plus que grec, d'ailleurs, paradoxalement. Certes, la langue est grecque (malgré son nom de « roméique »), les gens sont grecs, le pays est la Grèce, etc. Mais les gens de Constantinople n'aiment pas qu'on les traite de « Grecs », c'est-à-dire de



« sales païens » ! Ils n'acceptèrent ce nom que tardivement. Y a-t-il du romain plus à l'est ? Sur les Iraniens, que Florence Dupont mentionne rapidement, je m'abstiendrai d'affirmer quoi que ce soit de façon péremptoire, faute de connaître les langues de la Perse. Je sais vaguement, parce que tout le monde le sait, et que certains le savent précisément, que la dynastie sassanide appréciait le savoir grec. C'est ainsi que, par exemple, les philosophes de l'école d'Athènes, privés de leurs revenus par Justinien en 529, commencèrent par se réfugier à la cour de Chosroës – avant, d'ailleurs, de revenir, déçus, en territoire romain.

Sous la première dynastie arabe, celle des Omeyyades, bien des éléments de civilisation matérielle et juridique sont romains, de la Deuxième Rome sur le Bosphore : la monnaie est le denier (dinar) et la drachme (dirham), la poste a le nom gaulois, passé par le latin, puis le grec, de son véhicule, le *veredus* (d'où l'arabe *barid*), l'administration est restée romaine. Mais quant à la haute culture, ce qui a été transmis est grec. Florence Dupont mentionne la philosophie islamique, que j'appellerais plus volontiers arabe, afin d'en glober, parmi les penseurs de toutes origines qui écrivaient en arabe, des libres-penseurs

comme Razi (Rhazès), des juifs comme Maïmonide ou Jéhuda Halevi, des chrétiens comme Yahya ibn 'Adi. Son ancrage dans la philosophie grecque, aristotélicienne avec une bonne dose de néoplatonisme, et des traces de stoïcisme, est évident. Est évident aussi que les savants arabes ont profité des travaux des mathématiciens, botanistes, médecins, etc., grecs. Ce qui ne veut pas dire qu'ils se seraient contentés de répéter car, bien au contraire, ils en ont prolongé les acquisitions et, à un certain moment, les ont critiqués.

Mais tout ceci ne concerne que le savoir grec. Et nullement, ou presque pas du tout, l'héritage littéraire. Le monde arabe n'a connu d'Homère que quelques maximes. Des romans grecs, quelques thèmes. Il n'a pas connu les historiens, les poètes épiques, lyriques et dramatiques, les dialogues de Platon, etc. De ceux-ci, il n'a connu que des résumés qui en avaient été faits par le médecin philosophe Galien de Pergame. Des textes originaux de Platon, nous avons tout au plus en arabe quelques fragments, conservés, par exemple, par al-Biruni.

Parmi les conséquences de cette absence, l'héritage grec qui, aux XII^e-XIII^e siècles, est passé à l'Europe latine par l'intermédiaire arabe ne comportait que ce qui relevait du savoir. Ce que nous appelons la « littérature » (Florence Dupont a raison de rappeler que ce terme n'a guère de sens avant le XIX^e siècle), disons les « belles-lettres », est passé directement de Constantinople à l'Italie, et pas avant le milieu du XV^e siècle. L'Europe dut attendre Marsile Ficin pour que Platon fasse son entrée en force dans la culture européenne.

Cependant, l'essentiel n'est peut-être pas encore là, à savoir dans la nature du contenu, mais ailleurs, plus profond, dans l'attitude même qui a présidé à la réception. J'en ai parlé plus haut de façon allusive, et j'y reviens donc plus à fond.

L'appropriation de l'Antiquité par les mondes extra-européens s'est déroulée en une seule fois. Quant au monde arabe, ce fut l'œuvre des traducteurs chrétiens, souvent de l'Eglise nestorienne, qui firent passer pendant quelques décennies du IX^e siècle la totalité de ce qui du savoir grec se trouvait disponible, dans les couvents syriaques ou à Constantinople même. Là-dessus, je ne puis que recommander la belle synthèse de Dimitri Gutas. Mais une fois achevé le travail de traduction, le monde arabe ne retourna pas aux originaux. L'héritage grec fut approprié une fois pour toutes. Et après avoir été prolongé, approfondi, enrichi, et même dépassé, il céda la place à des biens culturels proprement islamiques.

Le cas de la philosophie est ici particulièrement éclairant. Jusqu'à Avicenne (mort en 1037), être philosophe en terre d'Islam voulait dire, en gros, « commenter Aristote ». Avicenne n'a commenté que de petits morceaux du corpus aristotélicien (y compris l'apocryphe *Théologie d'Aristote*), mais il a réécrit, dans son encyclopédie philosophique, la totalité de la pensée du philosophe, en la rangeant

dans un ordre systématique bien à lui. Après lui, être philosophe en terre d'Islam signifia, là aussi en gros, « commenter Avicenne », devenu un auteur classique.

En Europe, l'héritage de l'Antiquité n'a en un sens jamais cessé d'être approprié toujours à nouveau. Nos savants continuent à traduire, et à retraduire les auteurs classiques. Le travail d'une traductrice comme Florence Dupont elle-même se replace dans une tradition millénaire. Ce qui fut rendu possible par un fait tout bête : les Européens ont conservé les textes originaux, manuscrits, sur lesquels ils travaillaient. Une fois imprimés, ces textes faisaient l'objet d'un travail critique d'édition et de commentaire.

C'est pourquoi on peut résumer, bien sûr en simplifiant, l'histoire intellectuelle de l'Europe, en tout cas jusqu'à cette ligne de partage des eaux que représente symboliquement la fameuse querelle des Anciens et des Modernes à la fin du XVII^e siècle, voire jusqu'aux années 1960, comme une suite quasiment ininterrompue de « renaissances ». D'autres civilisations, et même toutes, à vrai dire, ont connu des périodes de floraison culturelle, de reprise des études après des intermèdes de vaches maigres. Seule l'Europe a su aller d'une appropriation à une autre, la suivante reprenant et critiquant à chaque fois celle qui la précédait.

Cet héritage était approprié parce qu'il devait l'être. Et justement parce qu'il n'était pas la possession d'héritiers. Mais, pour reprendre la distinction lancée par Maurras et reprise par Bourdieu, parce qu'ils étaient des boursiers. Constantinople était une civilisation d'héritiers. L'Europe était une civilisation de boursiers, de tâcherons, de gens qui se sentaient encore barbares et cherchaient à se frotter avec des savonnettes grecques. Ils se plaçaient ainsi dans le sillage des élites romaines du siècle des Scipions, si bien étudié par Pierre Grimal. Alors que les armées grecques venaient d'être écrasées par les légions, celles-ci avaient eu le courage de se mettre au grec – même le vieux Caton – dont les Romains sentaient qu'il était le véhicule d'une culture face à laquelle ils ne faisaient pas le poids.

Bien sûr, l'Europe n'a pas eu le monopole de l'Antiquité. Il est juste et salutaire de le rappeler. Mais ne pas posséder en exclusivité ne veut pas dire ne pas posséder du tout. Prouver que quelqu'un ne possède pas une chose parce qu'il n'est pas le seul à la posséder est un raisonnement un peu faible. Ce qui singularise, pour citer à nouveau Florence Dupont, c'est « la façon » dont on possède.

Le boursier est, selon une géniale analyse de détail du premier Bourdieu et Passeron, un « *fort en théme* ». Il excelle dans cet exercice purement scolaire auquel rien ne prépare dans son milieu social, alors que l'exercice symétrique, la version, mesure surtout la maîtrise de la langue maternelle, une compétence, donc, que l'on apprend pas à l'école. Apprendre une langue qui n'est pas la sienne, s'approprier une culture qui n'est pas la sienne, voilà justement ce qui est propre à l'Europe.





DES SCIENCES ET DES LOIS
 Ci-contre : *Hermès Trismégiste*, pavement en marqueterie de marbre, 1488 (cathédrale de Sienne). Identifié au dieu scribe égyptien Thot, l'Hermès Trismégiste des Grecs est l'un des grands sages mythiques de l'Antiquité, qui aurait transmis aux Egyptiens les lois de la science. Au XV^e siècle, il était encore considéré comme un personnage ayant réellement existé, associé à Moïse, le législateur divin, dont on pensait qu'il avait été contemporain. Page de gauche : *Bodhisattva Maitreya*, II^e-III^e siècles (Inde, Chandigarh Museums). Exemple de l'art du Gandhara (actuel Pakistan), appelé « gréco-bouddhique » depuis 1905, à la suite des travaux de l'archéologue et historien de l'art Alfred Foucher.

Les jeunes européens, depuis les étudiants de Manuel Chrysoloras dans la Florence de l'extrême fin du XIV^e siècle jusqu'à nos jours, ou presque, ont appris du grec. Ils en ont même fait, en Angleterre comme aux Pays-Bas et en Allemagne, le critère de sélection d'une élite. A peu près personne, en dehors de l'Europe, n'a appris le grec à l'école. Les califes qui le savaient avaient eu pour mère une esclave grecque. Et personne, en terre d'islam, n'a appris une langue parlée par des infidèles ; ici, comme sur bien d'autres points, al-Biruni est une radieuse exception, qui profita des razzias de Mahmud de Ghazna vers le Pendjab pour apprendre ce qu'il fallait de sanskrit pour traduire de cette langue à l'arabe, et vice versa.

Un grand historien tunisien, le regretté Hichem Djait (mort en 2021), parlait à propos du rapport du monde islamique à la source grecque d'un « pseudo-hellénisme », car « à ce niveau profond où affleure la conscience d'une culture, celui de la reconnaissance de ce qui est sien et de ce qui lui est étranger, la conscience arabo-islamique "classique" ne reconnaît pas l'hellénisme comme partie intégrante de son patrimoine ni destinée à jamais le devenir. (...) l'influence grecque n'a pu pénétrer le niveau créateur et profond de l'âme orientale. » (*L'Europe et l'Islam*, Seuil, 1978).

D'autres civilisations ont traduit à partir de l'Antiquité. Seuls les Européens se sont, pour ainsi dire, traduits eux-mêmes vers l'Antiquité. Et pendant qu'ils y étaient, ils se sont intéressés à d'autres antiquités que celle que nous avons pris l'habitude de nommer « classique », à savoir la gréco-latine. Le monde hellénisé n'a pas le monopole de l'Antiquité. Quitte à apprendre le grec, pourquoi ne pas creuser plus profond, vers le sanskrit ? Et l'hébreu, qui est lui aussi une langue de l'Antiquité, mais que l'on passe trop souvent sous silence ? Eh bien, une fois qu'on le sait, continuons donc vers la langue cœur qu'est l'arabe. Et, avec Champollion, que nous venons de fêter, révélons à l'Egypte trois millénaires d'un passé qu'elle avait oublié.

Ainsi, ce qui fait que l'Europe a un rapport avec l'Antiquité, ce n'est pas la réception passive d'héritiers qui se sont donné la

peine de naître. C'est bien plutôt l'effort constamment repris pour s'approprier ce dont on savait très bien qu'on n'était pas le possesseur légitime, automatique. J'ai risqué ailleurs la notion d'*« adoption inverse »*, celle par laquelle on se choisit des ancêtres, évidemment plus avouables que ses ancêtres réels. C'est ainsi que l'élite intellectuelle européenne, au fil des siècles, s'est choisi l'Antiquité comme aïeule. Elle a choisi de descendre de qui pouvait l'élever. Les Européens continueront-ils de chercher à s'élever ainsi ? A eux de choisir. ✓

Agrégé de philosophie, professeur émérite de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où il a dirigé le centre de recherche Tradition de la pensée classique, Rémi Brague est spécialiste de la philosophie antique et de la philosophie médiévale arabe et juive. Il est membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

À LIRE de Rémi Brague



Europe, la voie romaine,
 Folio, « Folio Essais », 272 pages, 9,70 €.
Du temps chez Platon et Aristote,
 PUF, « Quadrige », 192 pages, 10,14 €.
Aristote et la question du monde,
 Cerf, « Passages », 560 pages, 46,20 €.

Dante entre deux Mondes

C'est la compagnie de Virgile que choisit Dante pour traverser l'Enfer et le Purgatoire de *La Divine Comédie*. Admirateur des grands poètes grecs et latins, il s'inscrit naturellement dans la tradition gréco-romaine.

On trouve, au chant IV de *L'Enfer*, une scène qui représente graphiquement la manière dont Dante se situe lui-même vis-à-vis de l'Antiquité. Dante et Virgile s'approchent d'un feu qui illumine les ténèbres des limbes, cette section particulière de l'enfer où sont reléguées les âmes de tous ceux qui, sans avoir commis de faute, n'ont jamais reçu le baptême. Quatre grandes ombres s'avancent alors vers eux : ce sont celles d'Homère, « poète souverain », d'Horace, d'Ovide et de Lucain. Virgile fait lui aussi partie de cette « belle école ». Les poètes antiques saluent le nouveau venu, puis l'é�sent « sixième d'entre ces sages ». Dante est devenu l'un d'eux, il s'inscrit dans la grande tradition gréco-romaine. Le fait est parfaitement exceptionnel, comme l'est du reste la liste de tous les esprits qui séjournent dans les limbes : héros et héroïnes antiques ; les philosophes grecs depuis Héraclite jusqu'au « maître de ceux qui savent », Aristote ; Socrate et Platon ; les Latins, de Cicéron à Sénèque ; et même les Arabes Avicenne et Averroès. C'est le panthéon de la sagesse païenne, dont Dante fournira d'autres détails plus tard dans *Le Purgatoire*.

De ce panthéon, Dante connaît seulement les textes traduits en langue latine, sa connaissance du grec étant nulle. Ainsi, pour s'en tenir aux œuvres de philosophie, le *Timée* – le seul dialogue de Platon à avoir



alors survécu dans une traduction latine de Chalcidius – ; la majorité du corpus aristotélicien, traduit de l'arabe en latin pendant le XIII^e siècle ; des livres alors attribués à Aristotle comme les très importants *De caelo* et *Liber de causis*. Il connaît bien sûr les textes latins : les philosophes romains tels que Cicéron, Sénèque et Boèce ; les poètes du chant IV de *L'Enfer*, surtout Virgile et Ovide, dont on a le sentiment qu'il les a mémorisés aussi bien que la Bible. Pour le reste, comme tous les intellectuels du Moyen Age, Dante rassemble informations et citations chez tous les auteurs qu'il peut saisir – Macrobe,

Martianus Capella, Fulgence, Lactance –, dans les encyclopédies comme les *Etymologiae* d'Isidore, l'*Imago mundi* d'Honorius Augustodunensis, les *Specula* de Vincent de Beauvais, ou dans les « centons », c'est-à-dire des anthologies de plusieurs textes différents, en prose et en vers.

Comment en était-on arrivé là ? Ce Florentin avait passé un tiers de sa vie en exil, à Vérone et à Ravenne, après avoir bien connu Bologne et d'autres lieux du nord de l'Italie mais presque rien au-delà des Alpes : il est ainsi difficile de croire qu'il se soit vraiment rendu à Paris, comme l'imagine

Balzac dans *Les Proscrits*, même s'il connaît assez bien les écoles parisiennes et situe rue du Fouarre le philosophe Siger de Brabant. Comment donc un Florentin né en 1265 et mort à Ravenne en 1321, un Florentin qui aspirait à être italien alors que l'Italie n'existaient pas encore, avait-il pu imaginer une telle scène ? Examinons cela.

Dante est un homme du XIII^e siècle, qui se nourrit de récits arthuriens et peut-être, s'il est réellement l'auteur du recueil de sonnets *Il Fiore* qu'on lui attribue, du *Roman de la rose*, mais surtout de la poésie des troubadours provençaux et des poètes italiens qui s'en inspirent. Il a participé activement à la vie politique de Florence, jusqu'à être pourvu, en 1300, de la charge la plus haute, celle de prieur des arts. Il a combattu à la bataille de Campaldino en 1289 entre les guelfes, principalement florentins, et les gibelins, qui venaient surtout d'Arezzo, dans une Toscane et une Italie tout entière divisées entre partisans du pape (les guelfes – les noirs, les plus extrémistes ; les blancs, les plus modérés, dont lui-même) et partisans de l'empereur (les gibelins).

Dante a cependant élaboré une théorie politique personnelle, qu'il a exposée dans *La Monarchie* et qu'il reprendra dans *La Divine Comédie*. Selon lui, Dieu a établi deux autorités pour le salut des humains : le pape pour le salut dans l'au-delà ; l'empereur pour le salut sur terre. Elles ont pour lui une égale dignité, et le poète n'hésite pas à souhaiter la venue de l'empereur depuis l'Allemagne en Italie quand il le juge nécessaire, ou à condamner un pape pour simonie. En revanche, il ne semble pas accorder une attention particulière aux Etats nationaux comme la France et l'Angleterre, qui comptent pourtant de plus en plus dans la réalité du XIV^e siècle. Enfin, l'Italie est pour lui le

© GOVERNORATO OF THE VATICAN CITY STATE - DIRECTORATE OF THE VATICAN MUSEUMS. © ARTOFIK/LA COLLECTION



LE CERCLE DES POÈTES DISPARUS

Page de gauche : *Le Parnasse*, par Raphaël, vers 1509-1511 (Rome, Vatican, Stanza della Segnatura). Sur la gauche de la fresque, le poète Homère, vêtu d'une toge bleue et levant les yeux au ciel, est entouré par Dante (en rouge) et Virgile. A droite : *Portrait de Dante*, par Sandro Botticelli, 1495 (collection particulière).



«jardin de l'empire», mais aussi un «*bordel*» et surtout une entité linguistique et culturelle. Pour cette indépendance de jugement constante, Dante paie un prix très élevé : lorsque les guelfes noirs prennent le pouvoir à Florence (Dante est alors en ambassade à Rome auprès du pape), il est condamné à mort par contumace et contraint à l'exil.

C'est donc un politicien dont la carrière s'arrête brutalement. Mais ce n'est pas n'importe qui, car il demeure l'un des principaux intellectuels de Florence. Dès son plus jeune âge, il a composé des chansons, des ballades et des sonnets, les *Rimes*, qui ont connu une diffusion considérable. Il a également conçu un livre, unique à l'époque, dans lequel il raconte, en alternant prose, vers et commentaire de ces vers, son amour foudroyant, à l'âge de 9 ans, pour une fillette du même âge, appelée Béatrice. Le livre a pour titre *Vie nouvelle* et contient quelques-uns des plus beaux poèmes lyriques de la littérature italienne. Le premier d'entre eux, «*A ciascun'alma presa e gentil core*», a attiré l'attention du plus grand poète florentin, Guido Cavalcanti, et les

deux hommes sont devenus des amis longtemps inséparables. Béatrice meurt au cours du récit de *Vie nouvelle*, mais Dante jure fidélité éternelle à sa mémoire jusqu'au moment où il pourra dire d'elle « ce qu'on n'a jamais dit daucune ».

Le poète médiateur

L'« école » qu'a rejointe Dante sous l'impulsion de Guido est appelée (d'après un vers de Dante lui-même) le *dolce stil novo* et s'inspire du poète bolonais Guido Guinizzelli, mais elle n'est que l'un des courants poétiques alors professés en Italie. Dante, qui associe comme toujours une dimension théorique à la pratique, a alors décidé d'aborder le problème de la langue et de la littérature vernaculaires du point de vue historique : il compose *De l'éloquence en langue vulgaire*. Dans ce traité – et c'est une nouveauté non négligeable –, après avoir passé en revue la formation des langues romanes et évoqué les récits en français « d'oïl » des gestes des Troyens et des Romains, de la Bible et d'Arthur (« les longues et belles aventures du roi Arthur », comme il les appelle, en faisant clairement

référence aux romans en prose comme *Lancelot*), il offre un panorama complet de la poésie provençale (« d'oc ») et italienne des deux derniers siècles. Aux côtés de Guido Guinizzelli et Guido Cavalcanti, on trouve ainsi Cino da Pistoia et Guido delle Colonne, mais aussi Bertran de Born (poète des armes), Arnaut Daniel (poète de l'amour), Giraut de Bornel (poète de la « droiture ») et bien d'autres. Il distingue les rimeurs vernaculaires de ceux qu'il appelle les « poètes réglés », c'est-à-dire Virgile, Ovide, Stace, Lucain, ainsi que les écrivains de « proses souveraines » tels que Tite-Live et Pline, avec lesquels nous revenons au panorama des limbes. Désormais, il se considère comme le médiateur entre les poètes anciens et les poètes modernes.

L'attraction que Dante éprouve pour le classicisme est évidemment très forte. Le traité qu'il a entrepris immédiatement après *Vie nouvelle* s'intitule *Le Banquet*, comme celui de Platon, et il commence en répétant la phrase sur laquelle s'ouvre la *Méta physique* d'Aristote : « *Tous les hommes désirent naturellement savoir.* » L'histoire qu'il raconte, celle d'une conversion de la poésie



UN VOYAGE VERS DIEU

Page de gauche : Dante et Virgile dans le neuvième cercle de l'Enfer, par Gustave Doré, 1861 (Bourg-en-Bresse, Monastère royal de Brou). Ci-dessus : Dante et Béatrice dans la sphère de Jupiter, par Giovanni di Paolo, La Divine Comédie, Le Paradis, chant XIX, vers 1438-1444 (Londres, The British Library). A gauche : « Là, Minos siège, terrible et grondant », par Gustave Doré, La Divine Comédie, L'Enfer, chant V, verset 4, 1861 (Paris, Bibliothèque nationale de France).

lyrique amoureuse à la poésie philosophique, s'inspire de la lecture de deux classiques, la *Consolation de Philosophie* de Boèce et le *Lælius de amicitia* de Cicéron. Mais le banquet qu'il dresse pour les lecteurs est encore une fois d'une originalité étonnante car, bien qu'inachevé, ce traité comporte trois grands chants, une exposition littérale aussi bien qu'allégorique, élaborée par lui-même, de chacun de ces chants (exposition bien plus vaste que celle de la *Vie nouvelle* et plutôt comparable à un commentaire médiéval sur la Bible ou sur Aristote, ce qui, à nouveau, constituait un fait inoui), la défense de la langue vernaculaire italienne, l'analyse des passions, l'exaltation de la « *gentilezza* » (la noblesse d'âme). Il réunit aussi un mélange unique de livres sapientiaux de la Bible, d'Aristote, d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin, mais également un nombre infini d'autres philosophes, et de personnages de l'histoire et de la mythologie classique – d'Achille à Alexandre le Grand, d'Apollon à Orphée, de Caton à Prométhée.

Si *Le Banquet* est resté incomplet, c'est que Dante a traversé une nouvelle conversion, cette fois de la poésie philosophique

à celle qui concerne le salut, donc principalement éthique et théologique. C'est le moment où le Florentin désormais exilé imagine cette *Comédie* qui, au XVI^e siècle, recevra le surnom de *Divine* : un voyage vers Dieu à travers l'abîme infernal (*L'Enfer*), la montagne du purgatoire (*Le Purgatoire*) et les neuf ciels du paradis (*Le Paradis*), au cours duquel il rencontrera les damnés, pénitents et heureux qui vont d'Adam aux protagonistes de la chronique du XIII^e siècle, en passant par les personnages de la tradition gréco-romaine. Le succès auprès du public est immense.

Le voyage commence par la rencontre entre Dante et Virgile, et pendant les deux tiers il se déroule sous la conduite de Virgile lui-même. Dante exprime le « *grand amour* » qui l'a amené à étudier l'œuvre du poète et se déclare son élève : parce que Virgile est, dit-il, son « *maitre* » et son « *modèle* », le « *seul* » à qui il a pris « *le beau style* » qui lui a fait honneur. La rencontre marque vraiment, comme le disait Ernst Robert Curtius, le pont qui unit l'Antiquité au Moyen Age, l'étoile qui unit la poésie des deux « *grands Latins* ».

Comme toujours cependant, Dante distingue : Virgile est l'éminent poète de l'*Enéide*, certes, qui naquit « sous Jules César » (sic) et vécu au temps du « bon Auguste », mais « *au temps des dieux faux et menteurs* ». La double qualification n'est pas fortuite. Elle introduit au contraire une discrimination subtile mais décisive : l'empereur, Auguste, est « *bon* » en lui-même et pour avoir inauguré, après César, un empire sous lequel l'Incarnation eut lieu par la volonté divine. Bien que maintes fois cités dans le poème, les dieux païens sont en revanche appelés à être supplantes par le Dieu chrétien : ils ne sont rien de plus, par conséquent, que des idoles. Dante applique une distinction similaire à Virgile lui-même : le poète est condamné à retourner dans les limbes après avoir conduit le pèlerin à la rencontre de Béatrice, tandis que Stace, qui se déclare son fils en poésie, monte au ciel parce qu'il s'est converti justement à partir d'un vers de Virgile !

Si la rencontre entre Dante, Stace et Virgile, aux chants XXI-XXII du *Purgatoire*, est l'une des plus émouvantes que Dante ait su mettre en scène (la plus grande étant, au chant XXX, celle avec Béatrice), la loi qui régit son monde d'outre-tombe reste inébranlable ou, du moins, seuls ceux qui l'administrent peuvent y déroger : Riphée, un guerrier troyen mentionné dans un seul verset de l'*Enéide* comme « *le plus juste* », se trouve au paradis. Le cas le plus évident est celui de Caton d'Utique : païen, républicain à outrance (et donc opposé à César, que Dante voit comme un agent de la Providence divine car il est pour lui, avant Auguste, le fondateur de l'empire voulu par Dieu), et enfin suicidaire, il est arraché aux limbes par le Christ lui-même lors de la descente aux Enfers, libéré avec les Patriarches de l'Ancien Testament et établi comme gardien du purgatoire pour monter, après le Jugement dernier, au paradis. Tout cela parce qu'il a aimé la liberté qui, pour Dante, est la valeur suprême.

Il est typique de Dante de présenter deux visions de l'Antiquité qui peuvent être considérées à la fois comme complémentaires et opposées. On trouve d'une part l'exaltation de l'aigle impérial romain, célébré par Justinien au chant VI du *Paradis*. ↗



L'ABIME INFERNAL

A gauche : *Dante et Virgile devant le fleuve de sang gardé par les Centaures, où sont plongés les tyrans tels Alexandre et Denys de Syracuse*, par Gustave Doré, *La Divine Comédie, L'Enfer*, chant XII, versets 61-62, 1861 (Paris, BnF).

En bas : *Dans la huitième bolge du huitième cercle de l'Enfer sont punis les conseillers perfides, dont Ulysse et Diomède*, par Amos Nattini, 1923. Page de droite : *Dante et Virgile dit aussi La Barque de Dante*, par Eugène Delacroix, 1822 (Paris, musée du Louvre).

D'autre part, on doit affronter avec lui, aux chants XX-XXI du même *Paradis*, le problème du salut des païens. Justinien accomplit un incroyable survol de soixante vers, dans lequel il parcourt l'histoire de Rome (celle « sous l'ombre [des] plumes sacrées » de l'aigle), depuis Enée jusqu'aux Horaces et aux Curiares, de l'enlèvement des Sabines à la « douleur de Lucrèce », aux sept rois et aux guerres contre « les peuples voisins ». Sans reprendre son souffle, il enchaîne avec la défaite contre Brennus, qui conduit les Gaulois à occuper Rome, à la victoire de Camille sur ceux-ci, puis à la victoire des Romains contre les Grecs de Pyrrhus. Il exalte Torquatus et Cincinnatus, les Decii et les Fabii – héros des conflits contre les Gaulois, les Eques, les Etrusques et les Samnites. Il loue la victoire sur Hannibal et les triomphes de Scipion et de Pompée. Il s'arrête ensuite bien dix-huit vers sur les campagnes éclair de Jules César et en consacre neuf autres à Auguste. A Titus revient le mérite d'avoir vengé, par la destruction de Jérusalem, la condamnation infligée à Jésus par les Juifs. Puis, comme s'il n'y avait pas eu de décadence, d'invasions barbares, de fin de l'empire d'Occident, voici Charlemagne battant les Lombards pour secourir l'Eglise.

Rome céleste

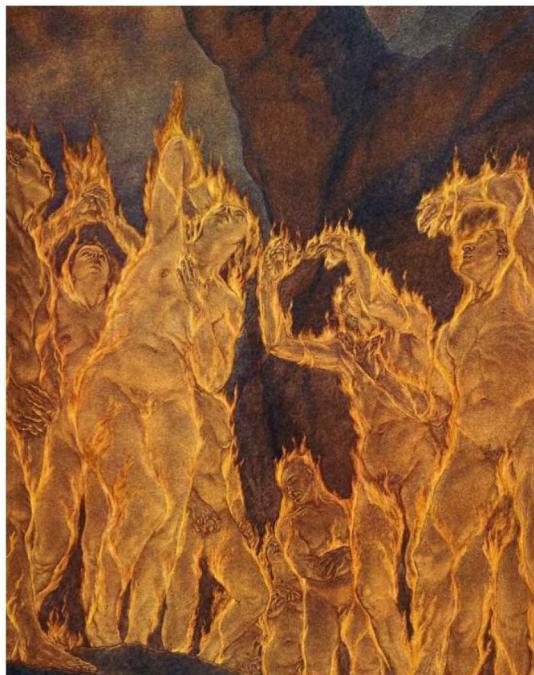
Cette Rome, c'est celle qui domine l'histoire de l'Europe depuis près d'un millénaire et demi et qui, dans l'imaginaire du Moyen Age, de la Renaissance, des Révolutions française et américaine, est considérée, pour reprendre les termes de Goethe, comme la *Hauptstadt der Welt*, la capitale du monde. Pour Dante, c'est aussi la Rome céleste, « où le Christ est romain », soit le paradis même. Cette vision idéale, qu'il serait inutile de déconstruire à la lumière de l'impérialisme (une catégorie qui n'est

pas seulement moderne, puisque Tacite notait déjà au sujet des Romains : « enlever, massacer, piller, voilà sous de faux noms ce qu'ils appellent l'empire, et où ils ont fait un désert, ils disent qu'ils ont fait la paix »,) est le signe le plus fort de la continuité à laquelle croit Dante : d'Enée à Justinien en finissant par Charlemagne.

Le problème du salut des païens agit comme contrepartie. Au chant XIX du *Paradis*, les esprits des justes s'unissent dans le sixième ciel de Jupiter pour former un aigle gigantesque, lequel annonce : « Un homme naît sur la rive de l'Indus, et là il n'est personne qui parle du Christ, ni l'enseigne, ni

n'écrit sur lui ». Cet homme vit néanmoins selon les lois de la nature et de la raison. Pourtant, lorsqu'il meurt, il est condamné à l'enfer car il n'est pas baptisé. Où est alors la justice de Dieu ? La réponse est triple. Oui, celui qui n'a pas reçu le baptême ne peut jamais être sauvé. Mais d'abord, qui es-tu pour juger du mystère de la justice divine ? Enfin, au moment du Jugement dernier, des Ethiopiens et des Perses se trouveront bien plus près du Christ que certains chrétiens qui se frappent continuellement la poitrine en invoquant son nom. Beau paradoxe, et beau mystère.

Ceux qui, bien entendu, ne pourront jamais aspirer à enjouer seront les Romains Cassius et Brutus, les traitres suprêmes, qui constituent avec Judas « le féroce repas » de Lucifer, et surtout de nombreux Grecs, au sujet desquels Dante semble généralement croire les mots de Laocoon dans l'*Enéide* : « Je crains les Grecs, même lorsqu'ils apportent des présents. » Tandis que les divinités païennes, aussi fausses et trompeuses qu'elles soient, deviennent des planètes du





ciel ptolémaïco-aristotélicien (Vénus fait ainsi « rire tout l'Orient » et Trivia, la Lune, « rit parmi les nymphes éternelles » – les étoiles) ou, opportunément dotées d'une signification chrétienne, deviennent, sous les noms d'Apollon et de Minerve, de Calliope et d'Uranie, les Muses inspiratrices de la poésie sublime, tandis que Dieu lui-même est appelé « Jupiter supérieur », tous les héros les plus importants de l'histoire et du mythe grecs, que Dante connaît exclusivement d'après des sources latines, connaissent en revanche un destin infernal. Pour ne donner que quelques exemples, Achille se retrouve parmi les lubriques, Jason parmi les séducteurs, Capanée (*l'un des Sept contre Thèbes*) parmi les blasphémateurs. Même Alexandre le Grand et Denys de Syracuse sont condamnés parmi les violents et les tyrans.

Dernier et éternel point crucial : le cas d'Ulysse, présenté dans les mêmes termes que l'amour de Dante pour Béatrice (« flamme ancienne » pour l'un; « ancienne flamme » pour l'autre), ce qui est en soi d'une portée immense. Condamné à l'enfer, après sa mort, pour tromperie (le cheval de bois, l'enlèvement du Palladium – la statue sacrée d'Athéna). Ulysse

raconte son dernier voyage. Dante connaît l'histoire de l'*Odyssée* par les résumés latins du poème homérique et sait bien qu'Ulysse est retourné à Ithaque. Mais, attentif à la prophétie du devin Tirésias, au chant XI du poème, selon laquelle le héros quittera à nouveau son île, il invente délibérément un « dernier voyage » qui, des rivages de l'île de Circé, emmène Ulysse, lancé en pleine mer, au-delà des Colonnes d'Hercule, pendant cinq mois vers « l'autre pôle », jusqu'à une très haute montagne. De la « terre nouvelle » surgit alors un tourbillon qui frappe le navire, le fait tournoyer dans les eaux et, « comme il plaît à un autre », le coule « jusqu'à ce que la mer se soit refermée sur [eux] ».

Cet étonnant récit marin, notait T. S. Eliot, a toujours posé et pose encore des problèmes infinis. Ainsi, dans *Si c'est un homme*, Primo Levi, méditant à Auschwitz sur cet « autre » qui fait périr Ulysse, qualifie ce passage de Dante d'« anachronisme si humain ». Selon toute logique, le Dieu chrétien ne devrait avoir en effet aucun rapport avec un héros grec. Et puis, pourquoi parler d'« un autre », le Dieu chrétien non nommé, et non de Poséidon ou de

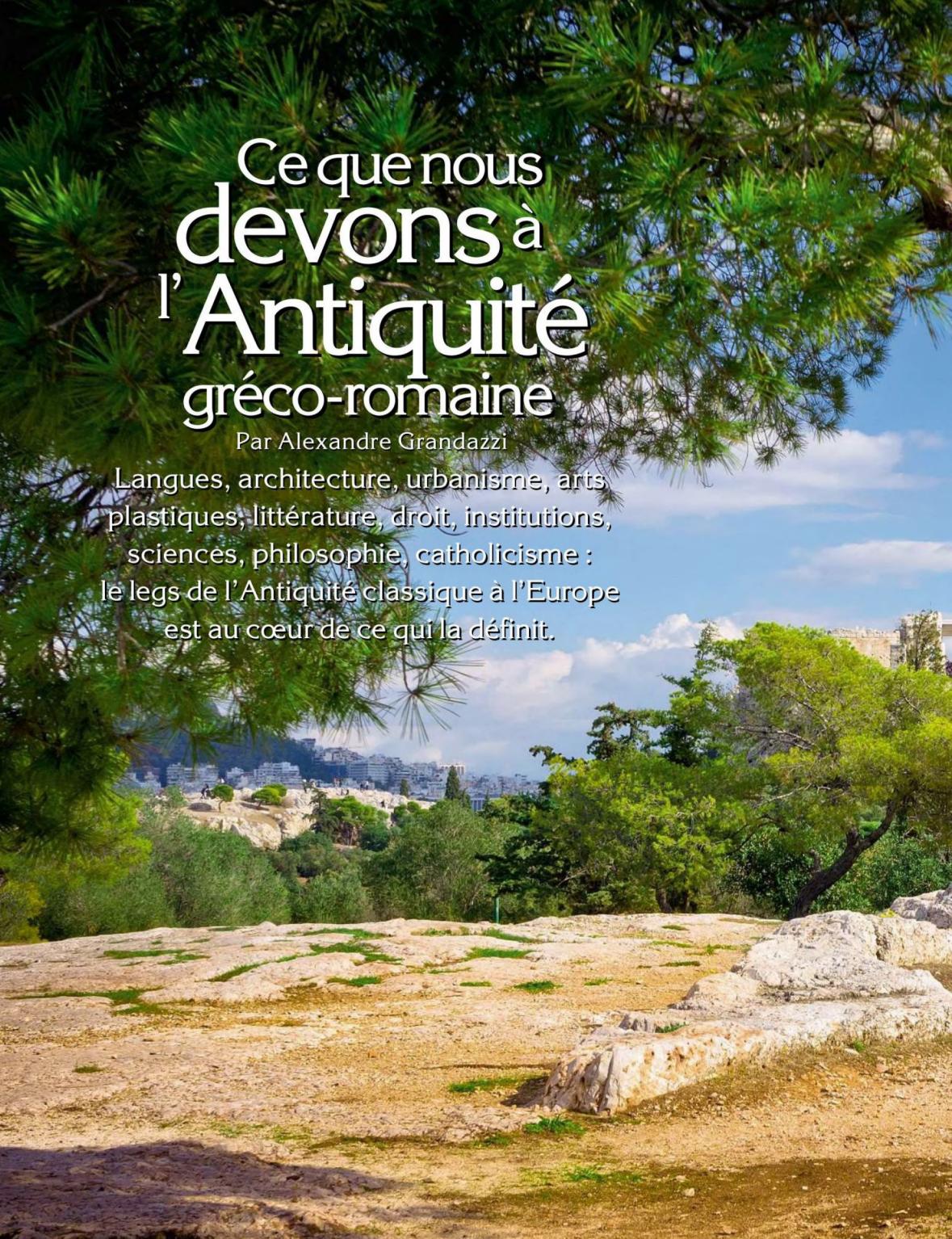
Neptune ? Pourquoi aussi tuer un homme qui voulait simplement explorer le monde inconnu, même au prix de sa vie, au nom, comme il le dit, du destin ultime de l'être humain : non pas vivre comme « des bêtes », mais « suivre la vertu et la connaissance » ? Pourquoi enfin nous frapper à travers lui, nous qui sommes ses descendants directs ? Les navigateurs du Nouveau Monde comme Amerigo Vespucci s'identifient en effet à Ulysse, le Tasse le vit comme un précurseur de Christophe Colomb. Sans l'Ulysse de Dante, qu'on le veuille ou non, l'Occident ne serait pas le même.

Il est cependant typique du génie de Dante de terminer *La Divine Comédie* par le nom de la divinité qui aurait dû être l'irréductible adversaire d'Ulysse : Neptune. Mais en réalité, ce Neptune du dernier chant du poème qui, depuis l'abîme, contemple avec émerveillement l'ombre du navire Argo sillonnant la mer au-dessus de lui, c'est Dieu qui voit le navire du poète Dante traverser son océan. *✓*

Ce que nous devons à l'Antiquité gréco-romaine

Par Alexandre Grandazzi

Langues, architecture, urbanisme, arts plastiques, littérature, droit, institutions, sciences, philosophie, catholicisme : le legs de l'Antiquité classique à l'Europe est au cœur de ce qui la définit.





LES LUMIÈRES D'ATHÈNES

Perchés sur une colline de calcaire, les monuments de l'Acropole furent érigés à la demande de Périclès dans la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C. pour célébrer la toute-puissance d'Athènes. Ils incarnaient alors le foisonnement prodigieux des arts et de la pensée dans la Grèce classique.

Les langues romanes

L'évidence est parfois ce qui se voit le moins : parce qu'elle est là, qu'elle ne se cache pas, on n'en prend pas conscience et on cherche ailleurs ce qui se trouve devant nous. Ainsi en va-t-il de l'origine latine du français. Pourtant, du point de vue de cette science extrêmement technique et affinée, sûre de ses méthodes et de ses résultats, qu'est la linguistique historique, la cause est entendue, et depuis longtemps : le français n'est pas autre chose que du latin, du latin continué, transformé, certes, métamorphosé même par des siècles et des siècles de vie autonome, mais, pour l'essentiel, descendant tout de même en ligne directe du latin, sa langue-mère dont il est la langue-fille, petite-fille plutôt si on prend en compte l'étape intermédiaire des langues romanes. Quels efforts, cependant, ne font pas certains bons esprits qui voudraient nous faire oublier cette réalité linguistique et historique incontestable ! On les voit insister alors sur l'importance de cette étape romane, comme si elle constituait un point de départ absolument ; ou sur la présence de mots d'origine étrangère dans le français d'aujourd'hui, soulignant tantôt, selon leurs arrière-pensées du moment, l'origine germanique de ces mots venus d'ailleurs, tantôt leur origine anglaise, tantôt encore leur provenance de l'arabe. La langue française est vue alors comme un agrégat d'apports divers, le résultat sans cesse modifié et modifiable d'un processus d'emprunt et de mélange sans limites. L'idée même et l'exigence d'une correction de la langue, qui était au fondement de la littérature classique, s'en trouve remise en question. Mais jamais on ne verra ces bons esprits rappeler de simples estimations chiffrées, pourtant facilement accessibles, et qui permettent de mieux saisir la dimension de ces emprunts : car, parmi les mots d'origine étrangère dans le vocabulaire français, dont on estime le nombre à environ 4 200, la proportion de ceux qui sont d'origine germanique, soit environ un demi-millier, est d'environ 13 % ; elle monte à 25 % pour les mots d'origine anglaise, qui dépassent de peu le millier, ce qui représenterait une proportion de moins de 2 % du total du vocabulaire courant dans notre langue, si on l'estime à quelque 60 000 mots ; il est vrai que d'autres spécialistes évaluent cette proportion au double, soit 4 ou 5 %, ce qui ne fait toujours pas beaucoup, avouons-le. Quant aux mots venus de l'arabe, s'ils paraissent désormais plus nombreux que ceux hérités des langues celtes – disons du gaulois pour faire court –, leur nombre est évalué, selon les spécialistes, entre 400 et 800, et, la plupart du temps, à un total de 500 ou 600 selon, par exemple, les calculs d'Henriette Walter dans son livre *L'Aventure des mots français venus*



d'ailleurs (1997) : ce qui représenterait environ 12 % des mots français d'origine étrangère, mais seulement 5 % si on se limite à ceux d'usage courant. Quelle est maintenant, au regard de ces estimations, qui, sans être d'une fiabilité mathématique, fournissent au moins des ordres de grandeur, la proportion en français des mots d'origine latine ? Dans tous les cas de figure, on ne descend pas au-dessous de 85 % de l'ensemble du vocabulaire français – et non plus des seuls mots d'origine étrangère. Ce qui veut dire que les mots qui, en français, viennent du latin représentent l'écrasante majorité du vocabulaire de notre langue. Bien sûr, il n'est pas question de nier l'importance de l'apport lexical, et aussi conceptuel et esthétique, constitué par les mots étrangers acclimatés dans notre langue, mais il s'agit simplement de retrouver le sens des proportions que des considérations souvent polémiques voudraient faire oublier. Et encore ne parlent-on pas là de la syntaxe, qui est comme l'architecture même de la langue, et qui, elle aussi, est, en ce qui concerne le français, très marquée par celle de la langue latine.

Pareil état de choses n'est évidemment pas le fait du hasard : qui pourrait oublier que les Romains, dont la langue était le latin, ont conquis, puis occupé durant de longs siècles la

Gaule, dont ils ont définitivement changé la langue, la civilisation et l'histoire ? Cependant, entre le latin et le français moderne, il y a ces langues qu'on qualifie de « romanes », pour marquer à la fois leur filiation d'avec la langue des Romains et en même temps les différences qui les en séparent. De fait, le français descend plus du parler roman que du latin, puisque quand les langues romanes se sont affirmées le latin était en train de disparaître de l'usage courant. Gare au sophisme cependant ! S'il est vrai que, sans l'étape romane, le français moderne n'existerait pas, il n'en reste pas moins que, sans le latin, il n'y aurait pas eu de langues romanes. Bref, si la langue française n'est pas la fille du latin, elle en est bien la petite-fille, et une petite-fille qui ressemble à sa grand-mère ! On sait aujourd'hui, grâce aux recherches du latiniste Michel Banniard, que le passage du latin au roman s'est fait relativement rapidement, en deux ou trois générations au maximum, et beaucoup plus tard que ce qu'on avait longtemps pensé, puisqu'on date désormais aux VII^e et VIII^e siècles cette étape décisive. Il semble d'ailleurs que la décadence de l'école dans ces époques troublées du haut Moyen Âge ait joué un rôle non négligeable dans cette disparition du latin comme langue d'usage et dans son remplacement par des parlers romans nombreux et divers : comme on peut le lire dans les génériques de films, toute ressemblance avec une situation actuelle serait purement fortuite... Puis, avec le temps, deux grandes zones se formèrent, l'une, au sud de la France actuelle, où, pour marquer l'approbation et dire « ceci » en latin, ce qui s'écrivit *hoc*, on prononçait « *oc* », et l'autre, au nord de la Loire, où, par ajout de *ille*, l'on prononçait « *oil* » : les dialectes du nord allaient aboutir à l'ancien français, ceux du sud donnant le provençal. Mais le rôle du latin dans la formation du français actuel n'allait pas s'arrêter là : en effet, comme la langue latine resta très longtemps, du haut Moyen Âge jusqu'à l'époque classique, utilisée par les clercs et les savants, ceux-ci ne cessèrent de lui emprunter les mots dont ils enrichissaient le français pour désigner des concepts ou des réalités qu'il n'exprimait pas encore. Processus qui s'accentua à partir de la Renaissance, avec aussi l'importation en français de beaucoup de mots grecs passés par le latin.

Ainsi, à chaque fois que nous parlons français – et c'est vrai aussi pour qui parle espagnol, italien, roumain, anglais, toutes langues descendant, à des degrés divers, du latin –, nous dépendons de l'héritage antique. Bref, si les Romains n'avaient pas parlé latin, nous ne parlerions pas français aujourd'hui.

PARLEZ-VOUS LATIN ? Page de gauche, à gauche : *Aule Metele ou l'Arringatore* (l'orateur), statue étrusque en bronze, I^{er} siècle av. J.-C. (Florence, Museo Archeologico Nazionale). Page de gauche, à droite : *Jacques Bénigne Bossuet*, évêque de Meaux (1627-1704), par Hyacinthe Rigaud, 1701-1705 (Paris, musée du Louvre).

Architecture : du roman au néoclassique

Il y a peu de domaines où l'importance de l'héritage antique gréco-romain soit plus visible que dans celui de l'architecture. Il suffit de se promener dans n'importe quelle ville européenne pour voir, à chaque pas, des bâtiments décorés de colonnes, des rues pourvues de portiques, et, puisque la plupart de ces villes se sont développées le long d'un cours d'eau, des ponts de pierre. Or tout cela, et bien d'autres choses encore, est d'origine gréco-romaine. La Grèce a inventé les ordres architecturaux, qui, jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, seront comme la syntaxe de base du langage architectural : selon les cas, les architectes recourront à la noblesse de l'ordre dorique, à l'élégance de l'ordre ionique ou à la profusion de l'ordre corinthien ; souvent aussi, ils pourront les employer ensemble, selon l'exemple donné dès l'Antiquité par le Colisée. Le temple grec sera, lui aussi, adopté par les Romains, si bien que sa colonnade d'entrée couronnée d'un fronton inspirera la façade de tous les édifices de représentation dont se dotera plus tard l'Europe moderne. Parfois, même, en seront édifiées des copies intégrales, comme l'église de la Madeleine à Paris, ci-devant temple de la Grande Armée. Bien des siècles auparavant, lorsque, après les siècles obscurs consécutifs à la chute de l'Empire romain d'Occident, il avait été de nouveau possible d'utiliser, à la place du bois, la pierre taillée, l'art roman surgit de l'art romain pour exprimer, dans d'innombrables églises, la spiritualité d'une ère nouvelle. Ce n'est pas un hasard si cet art naquit dans les territoires qui avaient été jadis les plus romanisés, dans la partie méridionale de l'Empire romain : les artisans des Asturies et de Lombardie furent les premiers propagateurs d'un art qui trouva en Provence, en Languedoc et en Bourgogne ses lieux d'élection. Inspirées du plan type des basiliques romaines, des cathédrales comme celles d'Arles



© LUIGI VACCARELLA/SIME/PHOTONONSTOP © LEAH BIGNELL/DESIGN PIC/PHOTONONSTOP



Quant à la coupole, destinée à un si grand avenir dans l'architecture européenne, c'est dans l'Empire romain qu'elle trouva d'abord ses plus belles attestations : le Panthéon de Rome inspira directement nombre d'édifices, des villas édifiées par Palladio en Vénétie, jusqu'à la cathédrale Saint-Paul à Londres ou à l'église Sainte-Geneviève à Paris, qui lui prit même son nom dès la fin du XVIII^e siècle et qui allait à son tour servir de modèle au dôme du Capitole de Washington.

Mais c'est peut-être dans l'emploi des matériaux eux-mêmes que l'héritage antique et, en l'occurrence, romain est le plus présent, qu'il s'agisse de la pierre taillée, de la brique, ou même du ciment : car, oui, le ciment, *opus caementicium*, est une invention des architectes romains, qui découvrirent, à partir de la fin de l'époque républicaine, les possibilités presque infinies offertes par le mélange de pierrière pilée, de pouzzolane et de chaux. Par contre, avouons-le, l'architecture en verre, si prisée depuis le siècle dernier, est restée inconnue des Grecs et des Romains : ce qui, lorsqu'on songe à son coût énergétique et à sa fragilité, n'est peut-être pas à regretter...

et d'Autun reprennent le langage décoratif des édifices antiques dont les ruines s'élevaient dans leur voisinage. Parallèlement, les cloîtres des monastères contemporains, avec leurs galeries construites autour d'un jardin et bordées de colonnades ajourées, reprenaient le schéma du péristyle-promenoir des villas romaines, qui deviendrait plus tard celui des bâtiments académiques de l'Europe savante. Si étranger qu'il paraisse à la tradition de l'art antique, l'art gothique en héritait, pour sa part, la valeur accordée au calcul mathématique des proportions

des monuments, ainsi que le visage et le drapé de ses statues. Et rien de tout cela n'aurait été possible sans la maîtrise conquise par Rome dans la construction des voûtes, qu'elles soient en plein cintre ou en arêtes. En est doté aussi ce type de monument spécifiquement romain que fut l'arc de triomphe et dont la persistance, une fois évanouie la gloire des légions, n'allait pas de soi : c'est pourtant lui qu'on retrouve à Paris, place de l'Étoile, bien sûr, mais aussi au centre de la grandiose perspective de la Défense, dont les lignes de fuite aboutissent à la Grande Arche.

LA COUPOLE DES ANGES

A gauche : l'intérieur du Panthéon de Rome, construit sous le règne d'Hadrien au début du II^e siècle. Avec ses 43 m de diamètre, cette coupole, véritable prouesse architecturale en son temps, a été la plus grande jamais construite dans l'Antiquité. Elle inspirera de nombreux autres dômes à travers les siècles, notamment celui de l'hôtel des Invalides à Paris (*en haut*), conçu sous Louis XIV par les architectes Libéral Bruant et Jules Hardouin-Mansart.

La statuaire antique et l'art occidental

Parce que les hommes de l'Antiquité gréco-romaine concevaient les dieux à leur image, ils les ont représentés par des statues anthropomorphes, selon un type de sculpture mimétique destiné à une très longue postérité. Née au VII^e siècle av. J.-C., au croisement d'influences multiples venues du Moyen-Orient, mais aussi d'Egypte et de Crète, la grande sculpture grecque n'a, jusqu'au XIX^e siècle, été connue que par des copies romaines. Ce fut très longtemps par le biais de celles-ci et de ce qu'en disaient les textes antiques que les sculpteurs modernes cherchèrent à retrouver la noblesse des créations d'un Phidias, la sérénité songeuse propre à Praxitèle, ou l'héroïsme exalté par un Lysippe.

A ce répertoire, les Romains donnèrent une très grande diffusion, mais en y apportant aussi l'expressionnisme hérité de l'époque hellénistique et de leur pratique du masque funéraire. Dans les villes qui avaient été romaines, se trouveront en masse les vestiges de statues honoraires de magistrats, des bustes-portraits, mais aussi des monuments – arcs de triomphe, colonnades – combinant les séductions de la sculpture à celles de l'architecture. C'est ainsi que les frises sculptées de motifs végétaux chères à l'art roman reprennent un modèle très présent dans l'art romain du I^{er} siècle de notre ère, tandis que les tympans historiés des grandes églises s'inspirent des panneaux sculptés décorant des monuments romains comme les arcs de triomphe. Plus tard, la statuaire gothique se souviendra du drapé et du visage des statues antiques.

A partir du retour de la papauté à Rome (1420), les trouvailles de statues antiques vont s'y multiplier, exerçant une influence directe sur les artistes du temps – sculpteurs comme Donatello, peintres comme Mantegna. La statue de Marc Aurèle, épargnée par les chrétiens qui l'avaient prise pour celle de Constantin, sera à l'origine du type de la statue équestre, très prisé dans toute l'Europe jusqu'à la fin du XIX^e siècle, et popularisé aussi par les monnaies romaines retrouvées en grand nombre un peu partout. Emergée en 1506 du sol de l'Esquilin, le groupe sculpté du *Laocoon* sera une source d'inspiration durable pour l'art européen, de Michel-Ange à Max Ernst en passant par Lessing et Goethe.

Le XVII^e siècle voit le cardinal Mazarin constituer une collection

d'antiques qui, enrichie sur ordre de Louis XIV, fera de Versailles et de son parc aux nombreuses statues une nouvelle Rome. Au XVIII^e siècle, les grands collectionneurs que furent le cardinal Alessandro Albani (1692-1779) en Italie, le comte de Caylus (1692-1765) en France, favoriseront tous deux les travaux de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), qui donna à l'Europe, avec son *Histoire de l'art de l'Antiquité* (1764),

comme la charte de ce qui allait devenir le néoclassicisme, illustré notamment par les sculptures d'Antonio Canova ou la peinture de David et de leurs nombreux épigones. Encore à notre époque, à chaque fois qu'une grande figure de la politique ou de la science est honorée par une statue la représentant, la sculpture de l'Antiquité redevient un art actuel.



L'ÉTREINTE DU SERPENT Ci-dessous :

le groupe du *Laocoon*, copie romaine en marbre d'une statue grecque en bronze, vers 40-30 av. J.-C.

(Rome, Musei Vaticani). La découverte de la sculpture dans une vigne romaine en 1506 eut un retentissement considérable. Dès lors, elle ne cessa de fasciner durablement les artistes, au premier

rang desquels Michel-Ange (à gauche, Esclave mourant, 1513-1515, Paris, musée du Louvre), qui la tenait pour une œuvre d'art exceptionnelle.



L'imprégnation antique dans la littérature européenne, de Dante à Corneille et à Goethe

La littérature des pays de l'Europe médiévale et moderne s'est développée dans un constant rapport d'admiration et d'émulation avec ses aînées grecque et romaine, dont la transmission s'est faite, non sans d'immenses pertes, par la copie sans cesse recommandée de ces supports fragiles qu'étaient les manuscrits. Le haut Moyen Âge connaît déjà certains grands textes : l'amitié entre Olivier et Roland dans *la Chanson de Roland* est l'écho de celle entre Achille et Patrocle, tandis que, au IX^e siècle, la biographie de Charlemagne entreprise par Egihard se fait sur les traces de celles des empereurs romains écrits par Suétone. Au XII^e siècle, c'est la figure d'Alexandre le Grand qui inspire le *Roman d'Alexandre*, écrit en vers de douze pieds et qui donnera son nom à l'alexandrin. Par ailleurs, l'influence d'Ovide sur la littérature de ce siècle fut si forte qu'on a pu parler d'âge ovidien, *ætas ovidiana* ; ce qui n'empêche pas Jean de Salisbury (*vers* 1115-1180) de représenter avec brio la tradition cicéronienne. Au siècle suivant, Virgile devient pour Dante une source d'inspiration majeure, un « très doux père ». Si nombreuses et diverses soient les origines de cette œuvre qui semble si éloignée de l'Antiquité classique et que les modernes appellent le *Roman de Renart* – en réalité un texte foisonnant, à auteurs multiples – il est certain que les fables d'Esop et de Phèdre doivent être comptées comme l'une de ses sources premières. Quant à la Renaissance, elle sera d'abord celle des littératures grecque et romaine, commencée dès le XIV^e siècle avec la découverte, par Pétrarque, de la *Correspondance de Cicéron* et des poèmes de Properce : la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 augmente l'arrivée en Italie des érudits byzantins apportant des manuscrits d'œuvres antiques jusque-là

inconnues, d'autres manuscrits étant découverts, souvent en un seul exemplaire, dans les monastères européens par les humanistes. Des productions majeures reviennent ainsi au jour, comme le grand poème de Lucrèce (*De la nature des choses*), le traité de Vitruve, les poèmes de Catulle et de Tibulle, les œuvres de Polybe et de Tacite, une bonne partie de l'*Histoire* de Tite-Live, et encore Epictète et Marc Aurèle... Tandis que Du Bellay médite sur les *Antiquités de Rome* (1558), Ronsard apprend le grec et se veut, dans ses *Odes*, l'héritier de Pindare mais aussi d'Horace, ce qui ne l'empêche pas de rivaliser avec Anacréon ou Callimaque dans sa poésie amoureuse. Après les temps de la redécouverte enthousiaste de l'héritage antique, vient, avec Montaigne, celui de la réflexion : mais comment imaginer les *Essais* sans le déclencheur et le miroir des *Lettres à Lucilius* de Sénèque ? Venu de l'Antiquité lui aussi, un genre théâtral qu'on peut dire nouveau parce qu'oublié jusqu'à va faire son apparition à cette époque : la tragédie. Dans l'Angleterre du XVI^e siècle, l'*Octavie* qu'on attribue alors à Sénèque et qui est le seul exemple conservé de drame historique pour la littérature latine, sera, avec les tragiques grecs, à la source de la tragédie élisabéthaine, de Norton et Sackville jusqu'à Marlowe (1564-1593) et Shakespeare.

Au siècle suivant, c'est en France que le genre s'épanouit avec le duo Corneille et Racine, qui, comme on le sait, écriront l'un, *d'Horace à Nicomède*, l'autre, *d'Alexandre le Grand à Phèdre*, respectivement six et huit pièces directement inspirées par l'Antiquité : influence qui se prolongera jusqu'au XIX^e siècle avec *l'Iphigénie*



et le *Prométhée* de Goethe puis, en plein XIX^e siècle, avec les pièces que Giraudoux, Sartre ou encore Anouilh consacreront au thème de la guerre de Troie ou à la mythologie grecque. Parallèlement, Molière s'affirme à la fois comme un nouveau Térence et un nouveau Plaute, tandis que Boileau qui, dans sa propre production, a suivi l'exemple d'Horace (écrivant successivement des *Satires*, des *Épitres*, et un *Art poétique*) proclame son admiration pour les anciens. De fait, que seraït la littérature du Grand Siècle sans l'exemple et l'incitation que lui donnait l'Antiquité ? La Fontaine a certes surpassé par ses *Fables* Esop et Phèdre, mais ils lui ont servi de point de départ, tout comme Théophraste et ses *Caractères* pour La Bruyère.

Le XVIII^e siècle se voudra plus moderne et indépendant vis-à-vis de l'héritage antique : ce qui n'en rend que plus frappante sa présence chez plusieurs de ses plus grands écrivains. La dette de Montesquieu est évidente : ce n'est pas seulement Hérodote qui fournit à l'auteur de *l'Esprit des lois* sa fameuse théorie



des climats, mais l'ouvrage tout entier repose, au-delà de la réfutation de Hobbes, sur une méditation de la *Politique* d'Aristote et de *La République* de Platon. Quant à celui qui est sans aucun doute le penseur le plus influent des Lumières, à la fois philosophe et magicien du verbe, Jean-Jacques Rousseau, sans l'exemple donné par saint Augustin, aurait-il écrit des *Confessions*? Evoquant la majesté du pont du Gard, il s'y exclame : « *Que ne suis-je né Romain !* » Il raconte aussi, combien il fut, dès l'enfance, un lecteur passionné de Plutarque. Au siècle suivant, un auteur qui se veut aussi novateur que Chateaubriand sera profondément influencé par Virgile, dont Hugo, un peu plus tard, se montrera un admirateur fervent, allant jusqu'à reprendre des héminstiques virgiliens comme titres de certains de ses poèmes. On sait le goût de Baudelaire, admirateur de Leconte de Lisle, l'auteur des *Poèmes antiques* et traducteur d'Homère, pour la poésie de la latinité tardive. Ce sont aussi les années où Renan, visitant Athènes (1865), songe à sa *Prière sur l'Acropole* (qui sera éditée en 1883) et Flaubert publie sa *Salammbô* (1862). A la fin du siècle, c'est encore dans une Antiquité rêvée que l'apôtre de la modernité littéraire, Mallarmé, trouvera, avec les figures d'un Faune ou d'Hérodiade, les sources de son inspiration. Autre œuvre phare de l'avant-gardisme littéraire, l'*Ulysse* de Joyce, quelques décennies plus tard, affiche dès son titre une filiation revendiquée avec le plus ancien des anciens, tandis qu'avec Freud, une nouvelle théorie appelée psychanalyse emprunte ses figures de référence – Narcisse, Cédipe – au mythe grec.

DIVINE TRAGÉDIE
En haut :
représentation
d'*Antigone*
de Sophocle
donnée par
Philippe Brunet
et la troupe
Démodocos
sur la colline
de la Pnyx,
à Athènes,
en 2022,
à l'occasion
des Journées
athénienes
organisées
pour le dixième
anniversaire
du *Figaro
Histoire*.
En dessous :
Andromaque
de Jean Racine,
dans une
mise en scène
de Muriel
Mayette-Holtz,
au programme
de la Comédie-
Française
en 2010.

Postérité du droit romain

Rome fut par excellence – est-il besoin de le rappeler ? – une civilisation du droit. Car si toutes les civilisations ont connu le développement de normes juridiques pour réguler leur vie politique, sociale et économique, c'est assurément dans le monde romain que le droit prit la plus grande importance. De nombreux lieux – tribunaux, basiliques, salles d'audience – lui étaient dédiés, nombreux étaient ses praticiens – juges, magistrats, avocats, spécialistes divers – et plus nombreux encore les amateurs qui, dans chaque cité, formaient un public avide d'aller écouter sur le Forum les réquisitoires ou les plaidoiries des uns et des autres.

L'activité juridique intense ainsi déployée pendant une durée de plusieurs siècles, des temps de la république à ceux de l'empire, donna naissance à une énorme production écrite, qu'il s'agisse de traités, de réponses rédigées sur tel ou tel cas particulier, ou de discours. Si la plus grande partie de cette littérature a disparu, des vestiges conséquents en ont été conservés grâce aux compilations élaborées, lors de la disparition de l'Empire romain d'Occident, sur l'ordre de certains empereurs d'Orient qui entendaient affirmer ainsi leur légitimité romaine. Ces codes n'étaient pas les premiers, puisque, après tout, le plus ancien est ce qu'on appelle la loi des Douze Tables, qui date de 450 av. J.-C., et dont on connaît à peu près le contenu grâce aux échos nombreux qu'elle a laissés chez les écrivains latins ; bien plus tard, au III^e siècle de notre ère, deux codes généraux furent publiés, mais ils sont perdus. Les deux piliers principaux sur lesquels reposera la connaissance du droit romain à la fin de l'Antiquité et après sont donc : le Code théodosien, recueil de décisions impériales prises depuis Constantin et composé de 16 livres, qui fut promulgué en février 438 sur ordre de Théodoce II ; l'encyclopédie, dite Corpus de droit civil, *Corpus juris civilis*, publiée sur ordre de Justinien (482-565, au pouvoir depuis 527). Ce second ensemble comprend quatre composantes principales : le *Codex* ou Code de Justinien, qui est un recueil de décisions (dites « constitutions ») impériales de diverses époques, publié en 529 et remanié en 534 ; les *Novelles*, qui rassemblent les décisions prises par Justinien après la publication de son Code ; les *Institutes* publiées en 533, sont un manuel, aux visées plus théoriques que pratiques, et consacré à des classifications et notions générales ; enfin, et surtout, le *Digeste*, appelé aussi *Pandectes*, énorme compilation de jurisprudence, datant de 533, pour laquelle près de 1 625 livres furent dépouillés, et rassemblant, en 50 livres, des extraits de plus de 40 auteurs. A ces deux grands ensembles, vint, suite à sa découverte à Vérone en 1816, s'ajouter le recueil des *Institutes*, composé vers 150 apr. J.-C. par le juriste Gaius, et qui est la seule œuvre juridique antique qui nous soit parvenue intégralement. Telles allaient être les sources de la connaissance du droit romain.

Cependant, après la chute de Rome, sa redécouverte n'allait pas se faire au même rythme dans les différentes parties de

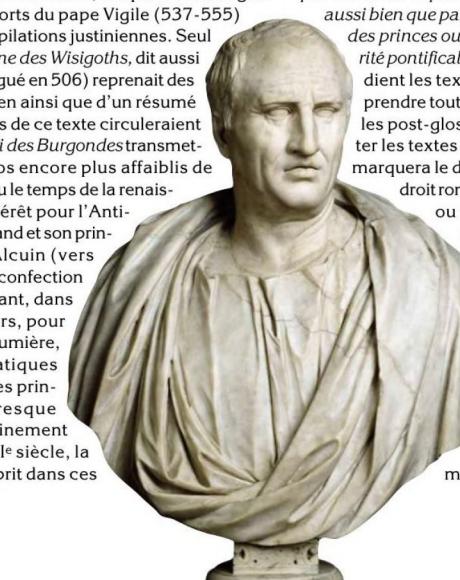


© MANUEL COHEN / AURIMAGES. © ARALDO DE LUCA.

l'ancien empire : en Orient, elle serait plus rapide, grâce, notamment, aux recueils, dits *Nomocanons*, confectionnés par les clercs byzantins, et grâce aux adaptations qu'en ferait faire l'empereur Léon dit le Sage (886-911) sous le titre de *Basiliques*, recueils qui seraient à leur tour résumés aux X^e et XI^e siècles. En Occident, au contraire, un quasi-oubli régna longtemps, malgré les efforts du pape Vigile (537-555) pour faire diffuser les compilations justiniennes. Seul le recueil appelé *Loi romaine des Wisigoths*, dit aussi *Bréviaire d'Alaric* (promulgué en 506) reprenait des extraits du Code théodosien ainsi que d'un résumé de Gaius : puis des abrégés de ce texte circuleraient encore au VIII^e siècle ; la *Loi des Burgondes* transmettrait quant à elle des échos encore plus affaiblis de l'ancien droit. Une fois venu le temps de la renaissance carolingienne, l'intérêt pour l'Antiquité romaine se fit plus grand et son principal artisan, le savant Alcuin (vers 735-804), encouragea la confection de compilations. Cependant, dans les faits, le droit resta alors, pour l'essentiel, de nature coutumière, l'infinie diversité des pratiques locales l'emportant sur des principes généraux alors presque oubliés. Survenue soudainement à Bologne vers la fin du XI^e siècle, la redécouverte du *Digeste* prit dans ces

conditions l'allure d'une véritable révélation. Immédiatement, elle donna naissance sur place à une école juridique, qui, d'université en université, se répandit rapidement dans toute l'Europe. « D'une technique très supérieure aux droits coutumiers, écrit Jean Gaudemet, (...) [le droit romain] est utilisé par les notaires pour perfectionner les actes du droit privé,

aussi bien que par les légistes pour affirmer la souveraineté des princes ou par les canonistes pour renforcer l'autorité pontificale. » Des spécialistes, les glossateurs, étudient les textes des recueils antiques pour en comprendre toutes les significations ; ils seront suivis par les post-glossateurs, qui chercheront plutôt à adapter les textes aux nouvelles réalités. La Renaissance marquera le début d'une véritable étude historique du droit romain, avec de grands noms comme Cujas ou Godefroy. Puis, au XVII^e siècle, le droit romain inspirera à Pufendorf et à Domat leurs essais de définition d'un droit naturel et universel, alors qu'au XIX^e siècle, l'école dite pandectiste, en Allemagne, visera au contraire à le restituer dans son contexte strictement historique. De nos jours, alors même qu'il a perdu sa prééminence d'autrefois dans la formation des juristes, le droit romain reste la source de nombre de nos normes contemporaines.



Aménagement du territoire : urbanisme et réseau routier

Dans l'Antiquité, c'est dans les cités (*civitates*) que s'épanouit la vie des citoyens (*cives*) dans ses formes politiques et culturelles les plus élevées. Notre mot de « civilisation », qui vient de ces termes latins, reflète bien à cet égard l'importance qu'eut le phénomène urbain dès l'Antiquité. Or une ville antique était tout autre chose qu'une agglomération informe d'habitats : elle était dotée d'un centre politique pourvu d'édifices publics et son plan répondait la plupart du temps à un minimum d'exigences d'urbanisme, mot dans lequel on reconnaît la désignation latine de la ville, *urbs*. Le plan en damier fit son apparition dans le monde grec dès l'époque archaïque et Hippodamos de Milet (sur la côte sud-ouest de la Turquie) en fut le théoricien plus que l'inventeur. Diffusé dans le monde romain, il y sera à l'origine du plan de nombre de nos villes actuelles, avec, cependant, bien des variations dues aux particularités de chaque site. Si, contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, la Gaule indépendante comportait déjà des cités, celles-ci n'avaient, sauf exception, pas de plan régulier et leurs bâtiments étaient faits de matériaux périssables. Devenues romaines, les villes de la Gaule se dotent chacune d'une place publique, le forum, et d'au moins un temple, mais aussi de thermes, dont l'eau peut être apportée par un aqueduc, d'une structure – amphithéâtre ou théâtre – pour les spectacles, ainsi que d'une enceinte, destinée à solenniser leur identité urbaine plus qu'à assurer une

défense, longtemps inutile dans un empire en paix. C'est donc la conquête romaine qui permit vraiment le développement de la civilisation urbaine, selon un processus qui, contrairement à ce qu'on croyait naguère, ne fut pas imposé par Rome mais adopté par les élites locales désireuses de marquer leur loyauté et d'accélérer ainsi leur intégration dans l'empire. En moins d'un siècle surgissent alors des cités dont, souvent, le plan se retrouvera au moins partiellement dans les nôtres, qu'il s'agisse de Lyon, alors la capitale des Gaules, mais aussi de Nîmes, d'Arles ou de Marseille, et de tant d'autres encore.

Pour relier ces cités entre elles, un réseau de grandes routes va être décidé par Agrippa lors de ses deux longs séjours en Gaule à la fin du I^e siècle av. J.-C. : il s'agira d'abord de confirmer le rôle de capitale donné à Lyon dans cette nouvelle Gaule romaine, et d'autre part d'établir des liaisons tant avec l'Italie et l'Espagne qu'avec la frontière du Rhin où sont alors stationnées les armées qui veillent au salut de l'empire. Les tracés de nos grands axes routiers ne sont évidemment plus les mêmes dans bien des cas aujourd'hui, mais c'est des temps romains que datent les principes essentiels de l'aménagement du territoire : l'établissement d'itinéraires sécurisés à longue distance ; le souci de relier entre eux les centres de la vie économique et politique.

Il va de soi que bien des choses ont changé : des villes existent aujourd'hui, qui n'ont pas eu de précédent antique, et des

cités florissantes du temps de Rome ont maintenant disparu. Mais il est significatif que, pour plusieurs dizaines d'entre elles, les villes de la France actuelle aient une origine venue de l'Antiquité : sans la conquête romaine, elles n'existeraient pas ou bien n'auraient pas la configuration que nous leur connaissons. Mais, au-delà de ces cas particuliers, pour notre monde actuel où la part de la population vivant dans des villes ne cesse de croître, c'est bien l'urbanisme lui-même qui est l'héritage le plus durable de l'Antiquité gréco-romaine : l'idée qu'une ville n'est pas uniquement un agrégat d'habitations privées, mais qu'elle exige non seulement des espaces et des bâtiments spécifiques pour la politique, le sport et les spectacles, mais aussi des infrastructures permettant la disponibilité en eau potable, dût-on aller la chercher très loin, comme les Romains le firent avec leurs aqueducs, l'évacuation des eaux usées et des déchets, l'ensemble constituant un cadre de vie collectif dont l'entretien et l'embellissement sont des objectifs partagés.

EN DROITE LIGNE Page de gauche, en haut : *Allégorie du Bon Gouvernement* (détail), par Ambrogio Lorenzetti, 1338-1339 (Sienne, Palazzo Pubblico).

En bas : *Cicéron*, milieu du I^e siècle av. J.-C. (Rome, Musei Capitolini). Ci-dessous : le plan en damier, héritage de la Grèce archaïque, de Pompéi (à gauche), et celui du quartier de l'Eixample, à Barcelone, aménagé à la fin du XIX^e siècle.



Les institutions : démocratie, république, monarchie, empire

Est-ce un hasard, mais tous les mots qui nous servent à désigner les institutions ayant servi de cadre à l'histoire des sociétés européennes viennent de la Grèce ou de Rome. De la première nous vient la *démocratie*, qui est le gouvernement du peuple (*dēmos*), la *monarchie*, où le pouvoir est détenu par un seul (*monos*), ce qui a au moins le mérite d'éviter l'*anarchie*, autrement dit l'absence de pouvoir (*arkhē*) ; quant au fonctionnement de la communauté, cela s'appelle la *politique*, vocable où se reconnaît la désignation grecque de la cité, *polis*. L'héritage romain n'est pas moins important : et d'abord le terme *république*, qui, en latin, désigne « la chose commune », autrement dit la gestion des affaires publiques par un pouvoir, quelle que soit, du reste, la forme de celui-ci. Quant au qualificatif *publicus* qu'on trouve dans cette locution, il s'applique d'abord à ce qui est du ressort du *populus*, du peuple, autre terme fondamental que nous avons hérité de Rome. Mais c'est aussi le cas du sénat, *senatus*, qui, initialement, fut l'assemblée des anciens, *senes*, entourant les dirigeants de Rome, et aussi du terme *suffragium*, suffrage, qui désigne la façon dont les *cives*, citoyens – autre terme venu du latin –, expriment leur avis. La *démocratie* à l'antique est toujours une démocratie directe, les anciens n'ayant pas connu la démocratie représentative. Quant aux droits de l'homme, s'ils trouvèrent leur première formulation en Grèce dans le code de Solon (vers 638–559 av. J.-C.), et les réformes de Clisthène (né vers 570 av. J.-C.), la loi dite des Douze Tables promulguée à Rome en 450 av. J.-C. fut une avancée très importante. A la république, entendue par les modernes comme régime de liberté (elle fut surtout à Rome l'habillage de l'oligarchie, mot grec pour désigner l'accaparement du pouvoir par les plus riches), s'oppose l'empire, autres réalité et mot venu de Rome : *imperare*, en latin, c'est commander, et l'*imperium*, ce fut d'abord le pouvoir,

© PHOTO JOSSE/LA COLLECTION. © BERNARD BONNEFON/AKG-IMAGES.



LES LAURIERS DE CÉSAR

A droite : Buste d'Auguste couronné de chêne, fin du I^e siècle av. J.-C.-début du I^e siècle (Toulouse, musée Saint-Raymond). Ci-dessus : Napoléon I^r sur le trône impérial, par Ingres, 1806 (Paris, musée de l'Armée). La couronne de laurier et la couleur pourpre sont les attributs des empereurs romains.

potestas, d'un haut magistrat – *magistratus* : autre mot latin – ou d'un chef militaire, puis le territoire sur lequel s'exerçait ce pouvoir. Avec Auguste et ses successeurs, *imperium* devient la désignation de la totalité des territoires soumis à Rome, mais aussi du caractère individuel et viager du pouvoir de l'*imperator*, mot qui avait d'abord désigné tout général vainqueur et qui se trouvait maintenant réservé au détenteur de l'*auctoritas*, autorité suprême, d'où notre mot d'*empereur* : ce double sens d'immensoité territoriale et de direction unique de l'ensemble ainsi constitué dont les habitants ont vocation à bénéficier d'une même citoyenneté – ce qui sera

réalisé en 212 par Caracalla – donnera son sens moderne au mot *empire*, où se focalisera, des siècles durant, la nostalgie de la Rome antique. Ce rêve impérial, qui est un rêve antique et un rêve romain, traversera ainsi toute l'histoire européenne, qu'il s'agisse de Charlemagne allant se faire couronner à Rome, de la longue rivalité des papes et des empereurs allemands au Moyen Age, ou encore de Napoléon se proclamant « empereur des Français ». Passé en Russie après la chute de Constantinople en 1453, le titre de César, *tsar* en russe, revendiqué par Ivan le Terrible, fit de Moscou « la troisième Rome » : qui peut dire aujourd'hui que cette histoire est de l'histoire ancienne ?

L'histoire

Déjà, pour Cicéron, Hérodote (vers 480-425 av. J.-C.) était « le père de l'Histoire », ce qu'il est encore pour nous, même si son *Enquête* (sens premier du mot *historia*), riche en aperçus ethnographiques, en fait autant un précurseur de Lévi-Strauss que de Michelet, et même s'il avait eu, en réalité, quelques prédecesseurs, qu'il s'agisse, une génération avant lui, d'Hécate de Milet, partisan d'une explication rationnelle des mythes, ou, mieux encore, de cette historiographie perse, aujourd'hui perdue, dont on devine l'influence sur son œuvre – beaucoup plus importante que celle des chroniques royales égyptiennes, restées l'apanage des milieux sacerdotaux locaux. Son successeur Thucydide (vers 460-395 av. J.-C.) se concentre, lui, sur la seule guerre du Péloponnèse qui, au Ve siècle avant notre ère, opposa Athènes et Sparte : mais de ce seul conflit, il tire « un acquis pour toujours », comme chaque nouvelle guerre le fait apparaître. Ainsi, dès le début du IV^e siècle avant notre ère, l'étude historique a-t-elle trouvé certaines de ses lois fondamentales : l'interdépendance entre les coutumes, les institutions et la politique extérieure d'un pays ; la distinction entre causes immédiates et causes profondes ; l'idée que l'histoire est à la fois le récit des événements et leur explication. Parce que l'enquête d'Hérodote privilégiait, par souci de vérité, l'*autopsie*, le fait d'avoir assisté soi-même aux événements ou du moins d'avoir entendu (*akoë*) des témoins en parler, l'histoire sera d'abord l'étude des périodes contemporaines, même si Thucydide avait brossé, en prélude de son œuvre, un tableau célèbre de l'aube de la Grèce. Sur ses traces, des auteurs comme Denys d'Halicarnasse (vers 60 av. J.-C.-8 apr. J.-C.) et Flavius Josèphe (vers 37-100) étudieront l'archéologie, c'est-à-dire le passé le plus ancien, des peuples respectivement romain et juif : tâche rendue un peu moins difficile par les recherches poussées déjà faites sur la chronologie par des érudits alexandrins, tels Ératosthène ou Apollodore. Cependant, avec l'Empire romain, l'histoire prendra une dimension universelle, illustrée par les Romains Tite-Live, dans son énorme *Histoire de Rome depuis sa fondation* (en 142 livres, dont seuls 35 ont survécu), et par son lointain continuateur, le prêtre Orose (vers 380-417), mais aussi par le Grec Diodore de Sicile, dès le I^{er} siècle avant notre ère, et encore, au III^e siècle, par le Romain hellénisé Dion Cassius. La biographie est, elle aussi, une invention de l'Antiquité, favorisée par l'épopée de cet individu hors normes que fut Alexandre le Grand, et elle trouvera, au début du II^e siècle, avec le Grec

Plutarque et le Romain Suétone, ses meilleurs représentants. Si l'histoire est alors un genre éminemment littéraire, la recherche de documents authentiques, déjà pratiquée par Thucydide, ne lui est pas totalement étrangère, grâce à deux pionniers : Varron (116-27 av. J.-C.), le plus grand érudit de Rome, mais dont l'œuvre est presque entièrement perdue ; Eusèbe de Césarée (vers 265-340), qui, dans sa volonté d'appuyer son *Histoire ecclésiastique* sur des preuves irréfutables, cita en abondance des documents de toutes sortes.

C'est sur ces bases que l'étude historique renaîtra à partir du Moyen Âge : aux VI^e et VII^e siècles, de grands connaisseurs de la culture classique comme Cassiodore, Grégoire de Tours et Bède publient des *Histoires* qui reprennent le modèle universaliste antique en l'adaptant à leur contexte ethnique et « national », en l'occurrence goth, franc ou anglais. Quant aux nombreuses chroniques écrites par la suite un peu partout dans l'Europe médiévale, elles adoptent le rythme annuel des

LE BRAS LEVÉ

Ci-dessous : *La Liberté guidant le peuple*, par Eugène Delacroix, 1830 (Paris, musée du Louvre).

A droite : la *Victoire de Samothrace*, début du II^e siècle av. J.-C. (Paris, musée du Louvre).



histoires antiques, d'où le titre d'*Annales* que leur donnent leurs auteurs, moines de Reims, de Saint-Benoit-sur-Loire, de Saint-Denis ou d'ailleurs. Au XV^e siècle, le retour de la papauté à Rome entraîne un renouveau d'intérêt pour l'Antiquité : alors que Lorenzo Valla démontre, en 1440, que la *Donation de Constantin* – ce prétexte document par lequel l'empereur Constantin était censé avoir donné au pape Silvestre le pouvoir sur l'Occident – n'est qu'un faux, l'érudit Flavio Biondo (1388-1463) se lance sur les traces de Varro en entreprenant des recherches sur la topographie et la géographie historique de Rome et de l'Italie antiques, qui seront publiées un peu après sa mort. Publiée elle aussi de façon posthume, l'œuvre de Machiavel (1469-1527) intitulée *Discours sur la première décade de Tite-Live* (1531) constitue le terreau d'où va germer en Europe la science politique. A cette élosion contribuera aussi la réflexion, tout au long des XVI^e et XVII^e siècles, née, à Florence mais aussi aux Pays-Bas espagnols, autour de l'œuvre de l'autre grand historien romain qu'est Tacite, au point qu'on parle, pour désigner l'habitude prise alors de tirer des enseignements politiques de la lecture de son œuvre, de « tacitisme ». Par ailleurs, ces deux siècles sont caractérisés par le travail intense de nombreux « antiquaires », qui entendent valoriser la connaissance de l'Antiquité, alors mise à mal par les assauts du scepticisme, en se tournant vers les traces matérielles qu'elle a laissées : on les voit rechercher et collectionner sans trêve parchemins, monnaies, inscriptions, leurs publications donnant progressivement naissance à ces nouvelles sciences, « auxiliaires de l'histoire », que seront la diplomatique, la numismatique et l'épigraphie. L'œuvre de Tite-Live, notamment ses premiers livres qui traitent de l'histoire la plus ancienne de Rome, est alors mise en doute : maintenant que se sont dissipés le providentialisme et le fidéisme de l'ère médiévale, comment faire confiance à un historien qui vivait plusieurs siècles après les événements qu'il raconte et qui ne disposait pas de documents authentiques ? La controverse aboutit à un petit livre explosif, la *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, publiée par l'érudit Louis de Beaufort aux Pays-Bas, en 1738, année qui est celle où commencent les fouilles régulières à Herculaneum. Désormais, c'est par rapport aux critères d'analyse énoncés dans cet ouvrage que vont s'élaborer les nouveaux paramètres d'une histoire qui se veut scientifique, aussi bien avec l'Anglais Edward Gibbon (1737-1794) et sa monumentale *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* qu'avec le Danois Barthold G. Niebuhr (1776-1831), auteur en 1811 d'une *Histoire romaine* qui va beaucoup influencer le jeune Michelet. Quelques décennies plus tard, en 1864, Fustel de Coulanges entreprend d'étudier les origines de la vie en société aussi bien en Grèce qu'à Rome dans un ouvrage, *La Cité antique*, qui jouera un grand rôle pour l'émergence d'une science appelée à un grand avenir, la sociologie. Si le XIX^e siècle a été le siècle de l'histoire, c'est donc d'abord à sa réflexion sur l'histoire antique qu'il le doit.

À L'ÉCOLE DU SAVOIR

Page de droite,
à gauche :

Le Philosophe en contemplation, par Rembrandt, 1632

(Paris, musée du Louvre).

A droite :

Buste d'Aristote,
copie romaine

en marbre de

l'époque d'Hadrien
(vers 117-138),

d'après un original
en bronze du Grec

Lysippe datant
de 330 av. J.-C.

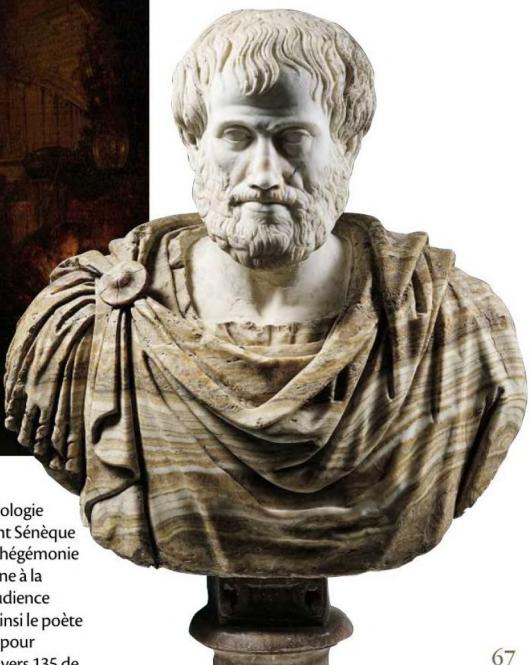
environ (Rome,

Museo Nazionale

Romano).

La philosophie

Toute l'histoire de la philosophie n'est qu'une suite de notes de bas de page aux dialogues de Platon. Due à un philosophe anglais du XX^e siècle, cette conviction illustre, avec un humour bien british, l'importance inégale qu'a, en général, la philosophie grecque et, en particulier, l'œuvre du plus célèbre de ses représentants dans l'histoire de la pensée occidentale. Bien sûr, Platon (vers 428-347 av. J.-C.) n'est pas un commencement absolu, car, avant lui, la philosophie était déjà présente, mais dans des territoires en marge de la Grèce, Asie Mineure (actuelle Turquie), ou Italie du Sud et Sicile. Les doctrines des philosophes appelés « présocratiques », parce qu'antérieurs à Socrate (vers 470-399 av. J.-C.), tels Pythagore (vers 580-495 av. J.-C.), Héraclite (né vers 540 av. J.-C.), Parménide (né vers 515 av. J.-C.) ou Démocrite (né vers 490 av. J.-C.), sont présentes dans son œuvre et c'est en partie par elle que nous les connaissons. Elles posaient déjà les questions de la dualité de l'âme et du corps, de l'origine du monde, de l'être, de l'atomisme, qui vont rester, des siècles durant, au cœur de la réflexion philosophique. Un autre type d'intellectuel se distingue à l'arrière-plan de la scène platonicienne : les sophistes, beaux parleurs comme Gorgias, et pour qui, à la suite de Protagoras, « *l'homme est la mesure de toute chose* » ; la recherche contemporaine en fait les précurseurs des modernes sciences humaines. Mais Platon, leur adversaire, n'est pas qu'un penseur : il est aussi un écrivain d'exception dont le succès tient beaucoup à la forme qu'il adopte, celle du dialogue, et à son style limpide, qui ne tombe jamais dans le jargon qu'affectionnent souvent ses successeurs. Définition de la connaissance, de la justice et de l'injustice, distinction entre apparences et réalité par le biais des idées, équivalence du vrai, du beau et du bien, les hypothèses de Platon vont être commentées et contestées sans fin et d'abord par son principal disciple, Aristote (384-322 av. J.-C.), qui construira une œuvre gigantesque, d'esprit encyclopédique.



et d'orientation tout opposée, tournée autant vers l'observation des phénomènes que vers l'analyse du langage par lequel ceux-ci sont décrits. C'est de nouveau à Athènes qu'émergent, à la fin du IV^e siècle av. J.-C., deux visions du monde destinées à un très grand avenir : le stoïcisme et l'épicurisme. Toutes deux visent à faire atteindre le bonheur à leurs adeptes, l'une par la vertu, l'autre par la satisfaction des désirs naturels et nécessaires. C'est aussi à Athènes que Diogène (mort en 327 av. J.-C.) aurait affiché son ascétisme provocant. Si on y ajoute le scepticisme radical professé par Pyrrhon d'Elis (vers 365-275 av. J.-C.), et appelé pour cette raison pyrrhonisme, on voit que, dès le début du III^e siècle avant notre ère, la philosophie grecque a ouvert tout l'éventail des différentes façons de penser et aussi de se comporter, la sagesse antique étant d'abord une manière de vivre : l'idéalisme, l'encyclopédisme, la rhétorique et l'engagement dans la vie collective, mais aussi le dénouement volontaire, l'effort constant sur soi, le doute radical. Transplanté à Rome après la conquête de la Grèce par les légions, ce patrimoine intellectuel va y connaître des inflexions décisives : plus soucieux de pratique que de théorie, les Romains vont se consacrer à l'articulation de cette réflexion philosophique avec les exigences du gouvernement de type « mondial » qu'ils exercent dès le II^e siècle avant notre ère. Un stoïcisme élargi aux dimensions d'un providentialisme universaliste

deviendra ainsi comme l'idéologie de leur classe dirigeante, dont Sénèque sera le meilleur interprète. L'hégémonie internationale romaine donne à la philosophie une nouvelle audience et comme un nouvel élan : ainsi le poète Lucrèce (vers 94-54 av. J.-C.) pour l'épicurisme, Epictète (mort vers 135 de notre ère) puis Marc Aurèle (121-180) pour le stoïcisme, Sextus Empiricus (160-210) pour le scepticisme. Quant à Cicéron, aujourd'hui valorisé dans le rôle de médiateur de la philosophie grecque qu'il endossa dans ses dernières années, il va donner à la philosophie médiévale et, par elle, à la pensée contemporaine, certains de ses mots et de ses concepts principaux, comme *essentia*, *essence*, *sapientia*, *sagesse*, *dialectica*, dialectique, *cultura*, culture, *humanitas*, humanité.

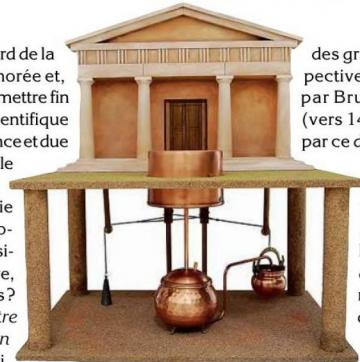
Le Moyen Âge occidental redécouvrira peu à peu cet immense héritage intellectuel : au VIII^e siècle, l'énorme compilation des *Etymologies* d'Isidore de Séville (vers 560-636) maintient l'encyclopédisme aristotélicien ; puis, au IX^e siècle, un Jean Scot Eriugène (vers 800-877) se montre capable de lire autant Platon qu'Augustin. Le platonisme joue son rôle dans la renaissance du XII^e siècle, à Chartres comme à Paris, avec Abélard. Au siècle suivant, c'est Aristote qui passe au premier plan avec Albert le Grand (vers 1193-1280), son disciple, saint Thomas d'Aquin (vers 1226-1274) le désignant comme « le philosophe », tandis qu'un

autre de ses lecteurs, le franciscain Roger Bacon (vers 1212/1220-1292), helléniste mais aussi arabiste et lecteur des travaux d'Avicenne et d'Averroès, prône la méthode expérimentale. On comprend donc que Dante ait proclamé Aristote « *le maître de ceux qui savent* ». La Renaissance italienne marque un retour à Platon : Marsile Ficin (1433-1499) dirige l'Académie platonicienne fondée à Florence par Cosme de Médicis sur l'ordre duquel il entreprendra de traduire en latin toute l'œuvre du philosophe grec. Presque un siècle plus tard, la traduction en latin de Sextus Empiricus, publiée de 1562 à 1569, ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire moderne du scepticisme, qui ira de Bayle, Hume et Spinoza jusqu'à Bertrand Russell (1872-1970). Avec ce dernier et la philosophie analytique contemporaine, l'analyse du langage et de ce que les mots signifient l'emporte sur les incertitudes de l'herméneutique et de la métaphysique, comme si, une nouvelle fois, se rejouait le match, sans cesse recommencé, Aristote contre Platon... ➔



Les sciences

La dette de la science occidentale à l'égard de la science grecque est généralement ignorée et, pour en reconnaître toute l'étendue, il faut mettre fin au mythe selon lequel notre modernité scientifique serait née seulement à partir de la Renaissance et due aux savants arabes entre le VII^e et le X^e siècle ou aux savants européens des XVII^e et XVIII^e siècles. N'est-ce pas ce qui se vérifie par exemple pour l'héliocentrisme, l'astronomie, la dissection et la médecine, la physique, la géométrie, l'optique et la perspective, les mathématiques, et tant d'autres sciences ? Les travaux de l'italien Lucio Russo (*Notre culture scientifique. Le monde antique en héritage*, Les Belles Lettres, 2020), aussi



bon helléniste qu'éminent physicien, montrent comment, pour chacune d'entre elles, on trouve en réalité une œuvre grecque, ou plutôt hellénistique, à la source des découvertes modernes. Car, s'il est vrai qu'Aristote soutenait que la Terre était immobile, Hipparque et Aristarque de Samos démontrèrent qu'elle tourne autour du Soleil. Quant aux trois « révolutions » scientifiques, dues à Copernic, Galilée et Newton, qui auraient fondé l'astronomie moderne, la lecture de leurs traités, rédigés en latin, révèle qu'ils étaient parfaitement conscients de marcher sur les traces de prédécesseurs antiques, qu'il s'agisse des savants susdits ou d'autres comme Héron d'Alexandrie ou Séleucos de Babylone. Ainsi, la gravitation universelle avait été découverte par Hipparque et l'accélération de la chute des corps, supposée sur base expérimentale par Straton de Lampsaque. Les mathématiques elles-mêmes, européennes et arabes, sont nées de la lecture d'Euclide, dont la méthode, qui fonde l'étude de tous les théorèmes sur un petit nombre de postulats, annonce directement l'« axiomatique » chère aux modernes. Quant aux sciences du vivant, l'hypothèse de la sélection naturelle fut formulée par Théophraste et Aristote dans un texte lu par Darwin, tandis que la dissection, connue de Galien (vers 129-201), avait été pratiquée à Alexandrie dès l'époque hellénistique.

La modernité est née de l'Antiquité : c'est d'abord, au début du XV^e siècle, la découverte de la *Géographie* de Ptolémée, où l'on trouvait, déjà vers 150 avant notre ère, les concepts de longitude et de latitude, qui a permis, dès la fin du siècle, l'ère

des grandes découvertes. Et quant à la perspective géométrique, elle ne fut pas inventée par Brunelleschi ou Piero Della Francesca (vers 1412/1420-1492), mais bien retrouvée par ce dernier dans un passage d'Euclide. Ces exemples, auxquels il serait possible d'en ajouter beaucoup d'autres, montrent l'immensité de la dette de la science moderne à l'égard de la science hellénistique : certes, l'élan de cette dernière a été brisé par la conquête romaine, mais il en est resté assez d'œuvres, si éparses et incomplètes qu'elles fussent, pour suffire à faire éclore l'esprit scientifique moderne.

On comprend mieux pourquoi bien des termes décrivant les opérations essentielles du raisonnement scientifique sont d'origine grecque, qu'il s'agisse, entre autres, d'*hypothèse*, de *théorème*, de *problème* ou de *système*. Ainsi, bien des découvertes modernes ont été des redécouvertes, non pas dues au hasard, mais nées d'une relecture attentive de ce qui restait des recherches de l'époque hellénistique. Celles-ci comportaient déjà des caractéristiques qui seront considérées plus tard comme les marqueurs de la modernité : alliance entre physique et mathématique, méthode expérimentale, prise en compte de l'interaction entre les phénomènes observés et l'observateur. Or aucune de ces découvertes n'a jamais été refaite ailleurs, *indépendamment de la tradition antique*. Ce fait majeur, mais toujours passé sous silence, permet de comprendre pourquoi, depuis la Renaissance, les siècles où l'Antiquité gréco-romaine fut la plus étudiée en Europe furent aussi ceux de la naissance de la modernité.

LA TÊTE DANS LES ÉTOILES En haut : la nébuleuse de la Tarantule, située à 160 000 années-lumière de la Terre, vue par le télescope spatial James-Webb de la Nasa, conçu pour l'observation dans l'infrarouge. En dessous : reconstitution d'une invention de Héron d'Alexandrie, qui permettait, sur le principe de la machine à vapeur, l'ouverture automatique des portes d'un temple pour faire croire à un miracle lors d'un sacrifice.

Le catholicisme, héritage des Romains

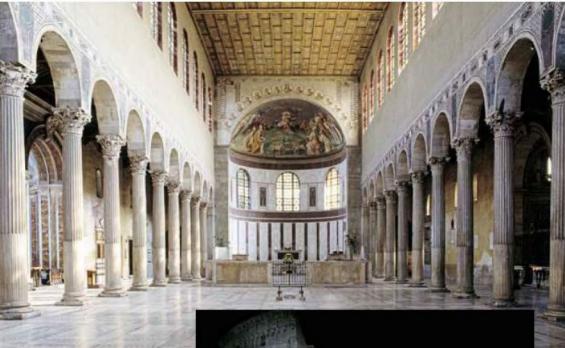
© MARKUS HILBICH/ARCAID/AURIMAGES. © REUTERS/MAX ROSSI.

Nous avons commencé ce panorama de l'héritage gréco-romain par une évidence massive ; finissons-le par une autre : le lien essentiel entre l'Empire romain et la christianisation de l'Europe. Parce qu'il constituait un espace relativement uniformisé, urbanisé, pacifié, et, si on peut dire, interconnecté par le système de communications – routes et voies d'eau – le plus performant du monde d'alors, l'Empire romain a offert à la nouvelle religion chrétienne un potentiel d'expansion presque infini. Bien sûr, la Rome chrétienne ne s'est pas faite en un jour : pendant les premiers siècles de notre ère, les polémiques n'ont pas manqué, les partisans de chacun des deux systèmes religieux accusant l'autre de « superstition », mot qui définissait dans le polythéisme romain un rapport personnel, non contrôlé et considéré comme excessif avec la divinité, le mot *religio* désignant seulement le scrupule avec lequel doivent être accomplis les rites prescrits. Au terme du processus, la *superstatio* chrétienne était devenue la *vera religio*. Mais, avant cela, les persécutions par le pouvoir impérial, sans être continues, avaient été violentes. Pourquoi donc ?

L'universalisme chrétien combiné à son exclusivisme (un chrétien ne pouvait pas adhérer en même temps à un autre culte) empêchait les tenants de la nouvelle religion de satisfaire aux obligations de ce qu'on appelle le culte impérial, ces hommages rendus à l'empereur, devenus un des principaux facteurs d'unité de l'empire. Autant l'ancien polythéisme était une religion de la victoire, autant, alors même que la solidarité envers les plus faibles prônée par la nouvelle religion lui attirait un public jusque-là exclu du polythéisme officiel. Ce ne fut donc pas Constantin (272-337) qui rendit l'empire catholique, mais au contraire la diffusion déjà avancée du christianisme qui poussa l'empereur à s'y convertir. Mais son choix, fait sans doute dès 312, resta une préférence personnelle, comme chaque empereur en manifestait, et ce n'est qu'en 380 que le christianisme devint la religion officielle de l'Empire romain. Les populations germaniques intégrées dans l'empire allaient du reste

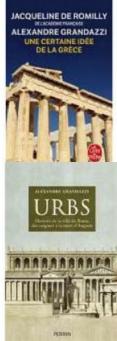
choisir plutôt sa variante arienne, qui refusait le dogme trinitaire. Dans ce domaine religieux aussi, rien ne montre mieux la force de l'héritage romain que la carte confessionnelle de l'Europe moderne : comme le souligne Jean-Robert Pitte (*La Planète catholique*, Tallandier), à quelques exceptions près (par exemple la Pologne, la Lituanie et la Hongrie) les pays qui optèrent pour la Réforme protestante étaient les territoires dont les populations avaient choisi l'arianisme, tandis que la partie la plus anciennement latinisée de l'empire est restée fidèle à la religion catholique. Une fois de plus, l'héritage de l'Antiquité vient éclairer l'histoire et l'identité de l'Europe.

Professeur à la Faculté des lettres de Sorbonne
Université dont il dirige l'*Institut d'études latines*, Alexandre Grandazzi est l'auteur, notamment, d'*Une certaine idée de la Grèce. Entretiens avec Jacqueline de Romilly* (Le Livre de Poche, 2006), et de *La Fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire* (Tallandier, « Texto », 2020). Il a reçu le prix Chateaubriand pour *Urbs. Histoire de la ville de Rome, des origines à la mort d'Auguste* (Perrin, 2017), ouvrage traduit depuis en allemand (2019) et en italien (2023).



ROME CHRÉTIENNE
Ci-contre : l'église Santa Sabina de Rome, édifiée entre 422 et 432 avec les colonnes d'un temple de Junon. Avec la reconnaissance du christianisme comme religion officielle de l'Empire romain en 380, on commença à bâtir des églises sur le modèle des basiliques civiles romaines, à l'origine du plan basilical. En bas : le pape Benoît XVI lors du traditionnel Chemin de Croix au Colisée en 2007.

À LIRE d'Alexandre Grandazzi



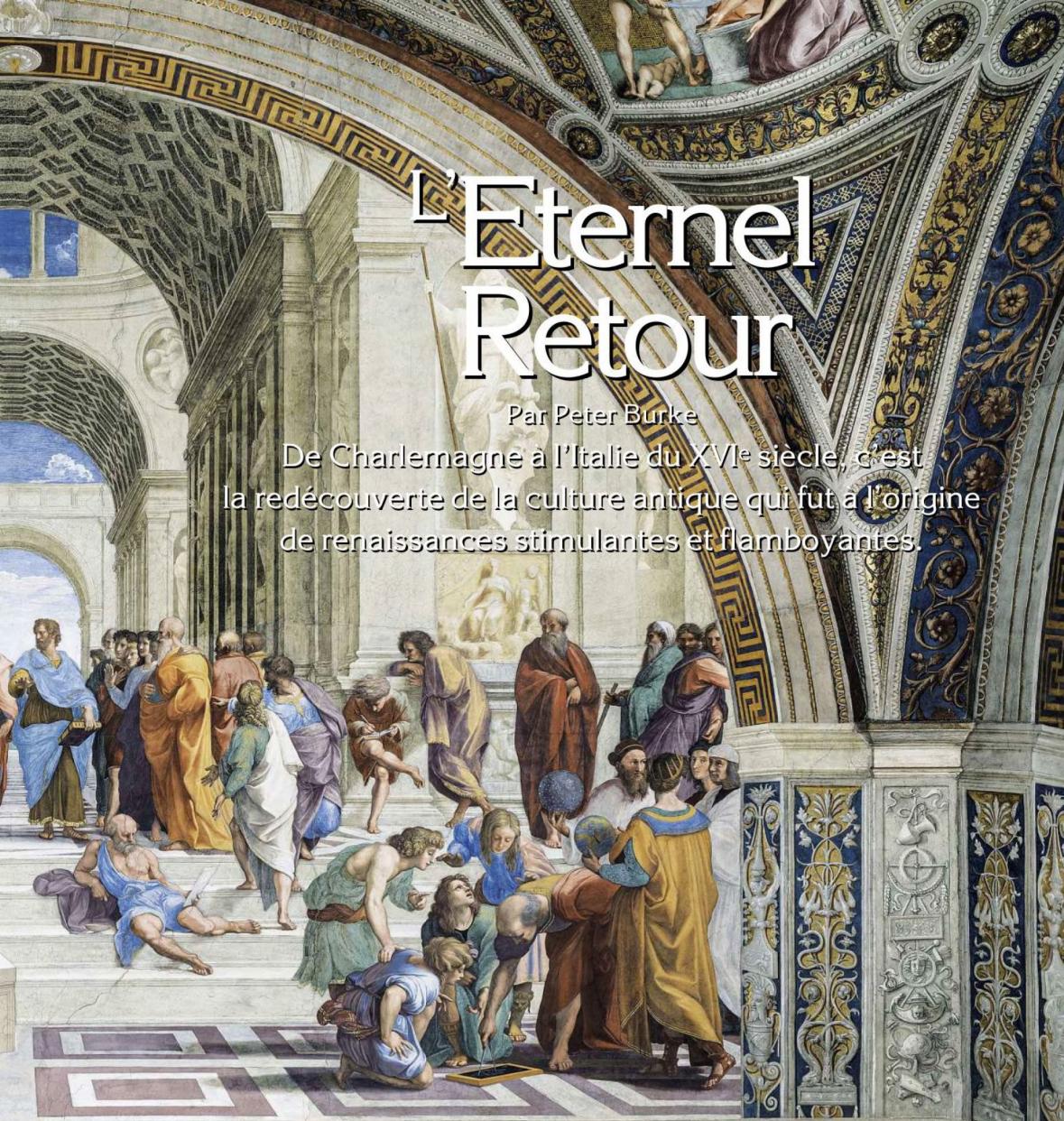
Une certaine idée de la Grèce. Entretiens avec Jacqueline de Romilly
Le Livre de Poche
352 pages
D'occasion
Urbs. Histoire de la ville de Rome des origines à la mort d'Auguste
Perrin
768 pages
30 €

LES CHEMINS DE LA SAGESSE

L'Ecole d'Athènes, par Raphaël, vers 1509-1511 (Rome, Vatican, Stanza della Segnatura). Parmi les philosophes et les mathématiciens majeurs de l'Antiquité, célèbres ici par Raphaël, figurent en bonne place Epicure, Pythagore, Socrate, Héraclite, Platon, Aristote... .

© GOVERNORATE OF THE VATICAN CITY
STATE - DIRECTORATE OF THE VATICAN MUSEUMS.





L'Eternel Retour

Par Peter Burke

De Charlemagne à l'Italie du XVI^e siècle, c'est la redécouverte de la culture antique qui fut à l'origine de renaissances stimulantes et flamboyantes.





Quelle est la place de l'héritage gréco-romain dans l'histoire de la culture européenne ? Un si vaste sujet ne peut faire ici l'objet que d'une brève esquisse. Je ne parlerais pas d'« identité » ou de « racines », termes qui sembleraient impliquer que nous, Européens, descendrions directement des Grecs et des Romains de l'Antiquité, mais plutôt de l'héritage culturel que nous tenons du monde antique. Les cultures, cependant, peuvent être mélangées – elles le sont d'ailleurs toujours, au moins dans une certaine mesure. C'est pourquoi l'histoire racontée ici sera celle de la ou des cultures mixtes des peuples qui vécurent dans ce que nous appelons aujourd'hui « l'Europe » entre le début du Moyen Âge et le début du XVII^e siècle.

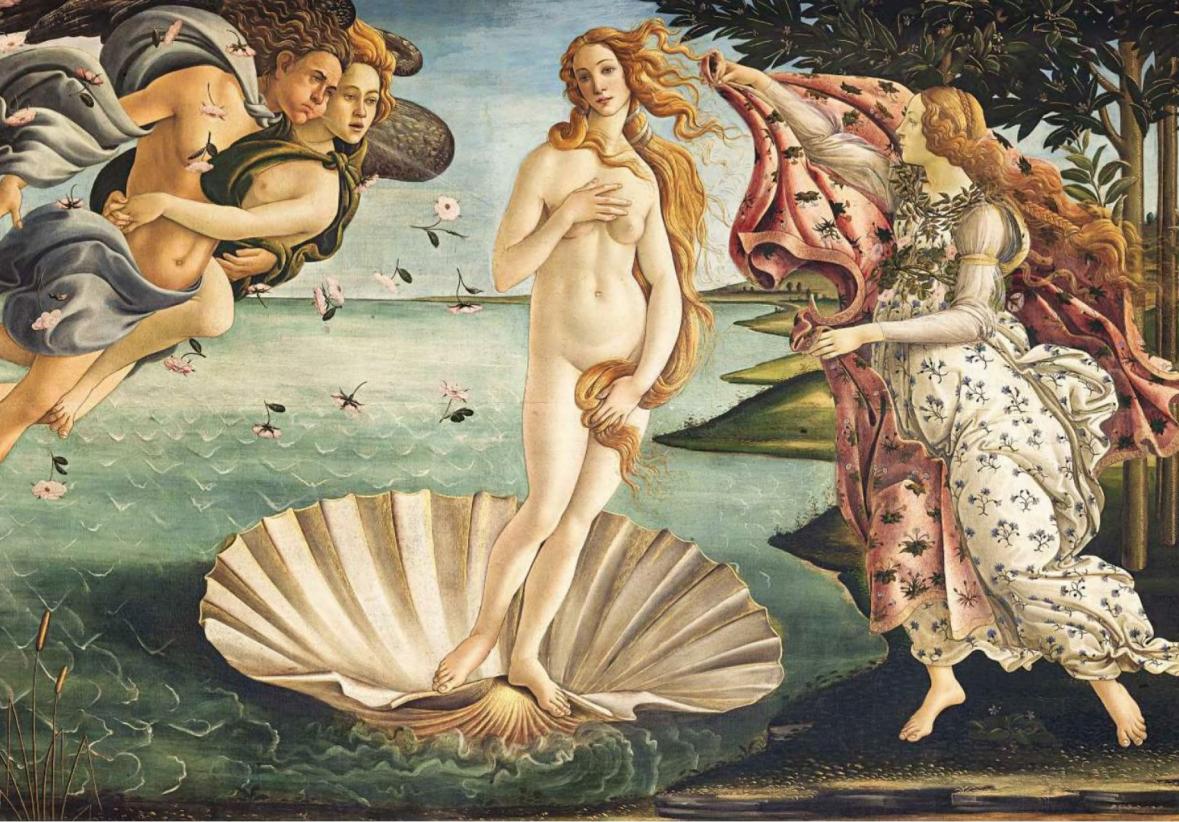
Les historiens utilisent l'expression « haut Moyen Âge » pour désigner une période qui s'étend grosso modo de 500 à 1000 apr. J.-C. Le récit traditionnel de cette période commence par la chute de l'Empire romain d'Occident, généralement datée de la déposition de l'empereur Romulus Augustule en 476. Sa déposition faisait suite à des vagues d'invasions et de colonisation par les « barbares » (Wisigoths, Francs, Vandales, Suèves, et autres).

Quelque chose cloche pourtant dans le récit traditionnel. Du point de vue de l'historien de la culture, on peut faire en effet deux objections principales. Tout d'abord, une grande partie de la culture gréco-romaine survécut à ce que l'on appelle la « chute ». C'est pourquoi le haut Moyen Âge, ou plus exactement la période allant du V^e au VII^e siècle, a été annexé à ce qu'on

appelle désormais l'« Antiquité tardive » (III^e-VII^e siècle). Ce nom souligne la survie d'une grande partie de la culture gréco-romaine jusqu'à environ l'an 700, tant au Proche-Orient que dans le monde méditerranéen, y compris dans les régions que nous connaissons sous les noms d'« Italie » et de « France ».

Qu'est-ce qui y survécut ? D'abord la langue (le latin et, dans une bien moindre mesure, le grec) et la littérature. Par exemple, les lettres et poèmes latins de Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont au Ve siècle, malgré leurs références à la Bible, perpétuaient la tradition classique. Dans des villes comme Rome, Milan et Ravenne, les écoles qui enseignaient le programme traditionnel de grammaire, de logique et de rhétorique survécurent, même si les Goths n'avaient pas autorisé leurs fils à les fréquenter (en Gaule et en Espagne, elles disparaissent). En ce qui concerne la religion, le culte des dieux grecs et romains se perpétua dans les campagnes, à côté de ce culte à mystères oriental que nous connaissons sous le nom de « christianisme ». L'architecture et l'art continuèrent à suivre les modèles classiques, depuis les temples et les amphithéâtres dans les villes jusqu'aux villas de campagne avec leurs sols en mosaïque, singulièrement dans la partie la plus méridionale de l'ancien monde romain.

Par ailleurs, les « barbares » qui envahirent l'Europe ou y migrèrent avaient une culture propre, ou plutôt des cultures au pluriel. De manière plus provocante, on pourrait parler de « civilisation des barbares » : leurs langues, leur art (bijoux et autres objets en métal, par exemple) et leurs dieux – un



BEAU COMME L'ANTIQUE Page de gauche : la salle de la Tribune du palais Grimani, aménagée au XVI^e siècle à Venise pour sa collection de sculptures antiques. Ci-dessus : *La Naissance de Vénus*, par Sandro Botticelli, vers 1484 (Florence, Gallerie degli Uffizi). Le célèbre peintre florentin s'est inspiré de la description faite par Pline d'un tableau perdu d'Apelle représentant Aphrodite émergeant des eaux.

panthéon parallèle à celui des Grecs et des Romains, avec des origines indo-européennes similaires. Contrairement à Rome, où les élites étaient lettrées, les cultures des barbares étaient orales, de sorte que la postérité en sait beaucoup moins sur elles. Les langues qu'ils parlaient appartenaient principalement à la famille germanique.

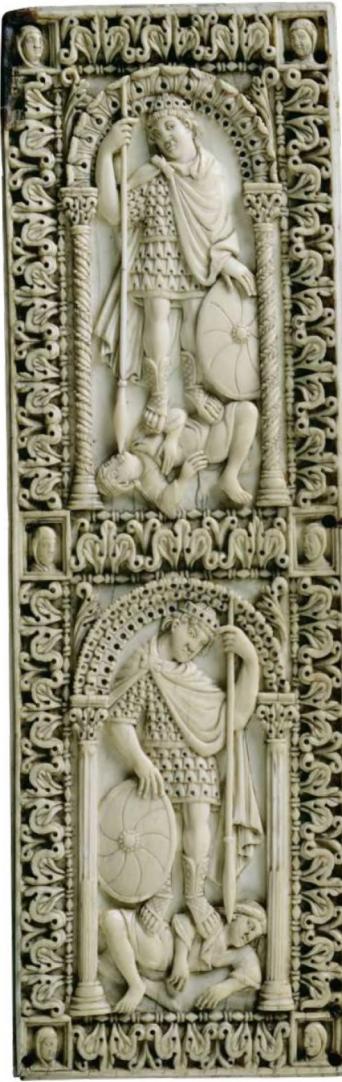
Une lente fragmentation

Romains et barbares coexistèrent pendant des siècles, avec des systèmes de droit et d'éducation distincts qui les maintenaient plus ou moins à l'écart. Au fil du temps, cependant, leurs cultures se mélangeront. Au Ve siècle, certains souverains barbares, comme le Franc Clovis et Théodoric l'Ostrogoth, étaient chrétiens ou adopteront le christianisme. Théodoric, qui régnait sur l'Italie depuis sa capitale de Ravenne, soutenait l'enseignement classique et employait comme ministres deux érudits, Boëce et Cassiodore. Certains Goths se plaignirent lorsque la fille de Théodoric, Amalasuntha, employa un Romain comme tuteur de son fils. Au VI^e siècle, un chroniqueur écrivait que les Francs ne se distinguaient des Romains que par leurs vêtements et leur langue.

La culture gréco-romaine se fragmenta. Elle se rétrécit également, s'adressant à un public plus restreint, mais ne disparut

pas pour autant. Par exemple, les souverains wisigoths et ostrogoths publièrent des codes de lois basés sur un mélange de droit romain et de leurs propres coutumes, lesquelles furent désormais écrites pour la première fois. Les Romains semblent avoir donné plus qu'ils ne reçurent, mais les élites latino-phones de l'Empire romain tardif et des Etats qui lui succédèrent adopteront des éléments de l'habillement barbare comme les pantalons et les bijoux. Plus tard, au Moyen Age, la formation des chevaliers suivrait les traditions militaires des barbares. Plus tard encore, les Européens admireraient les Francs et les Goths pour leur liberté. Il existait en effet une importante classe d'hommes libres qui participaient aux assemblées, considérées un jour comme les ancêtres des parlements. Pendant les guerres civiles françaises, un juriste calviniste, François Hotman, dans son *Franco-Gallia* (1573), soutint que les assemblées des Francs montraient que la monarchie française était déjà limitée par une ancienne constitution.

Si l'on peut considérer ce mélange des cultures comme un enrichissement, il ne faut pas oublier ce qui fut perdu, parfois rapidement lors du sac de Rome par les Wisigoths en 410, mais plus souvent petit à petit. La langue grecque disparut presque d'Europe occidentale au VIII^e siècle, après que les envahisseurs arabes eurent coupé les liens avec l'Empire byzantin. Si les textes



de Cicéron et de Virgile continuèrent d'être copiés, de nombreux classiques latins furent perdus car ils cessèrent d'être reproduits, en partie en raison de l'hostilité des chrétiens à l'égard de l'enseignement païen, en partie parce que le prestige des armes avait supplanté celui de la culture lettrée. Les villes déclinèrent et, avec elles, l'alphabétisation. Une grande partie du savoir antique disparut. En revanche, une partie de la culture matérielle grecque et romaine survécut, notamment en Europe du Sud, à travers des bâtiments ou des fragments de bâtiments, d'Athènes à Nîmes, et même des lieux comme la Piazza Navona à Rome, qui prit la place d'un ancien stade pour les compétitions athlétiques.

Trois tentatives particulières s'efforcèrent de faire revivre la culture classique : la renaissance carolingienne, la renaissance

du XII^e siècle et la « grande » Renaissance italienne. Ces tentatives de renaissance auraient été impossibles sans les survivances mentionnées plus haut, mais elles auraient été inutiles si une part plus importante encore de la culture classique avait survécu. Les objectifs de ces trois mouvements ne se limitèrent pas à une récupération de la culture gréco-romaine, mais cette récupération en constitua une part de plus en plus importante.

La renaissance carolingienne

L'expression « renaissance carolingienne » est moderne et remonte à l'*Histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle* (1839-1840) de Jean-Jacques Ampère. Toutefois, le terme « renouveau » (*renovatio*) fut utilisé au IX^e siècle, dans le sens de ce que nous appelons « réforme », tant dans le domaine de la religion que dans celui de l'enseignement. L'érudit anglais Alcuin écrivait à son protecteur Charlemagne qu'il y avait une « nouvelle Athènes » en Francie, le pays des Francs. L'accent fut mis sur Rome. Charlemagne y fut couronné et prit le titre romain *d'imperator*, qui apparut sur ses pièces de monnaie, tandis que son sceau portait l'inscription « *Renovatio imperii romani* ». Connue aujourd'hui sous le nom de « minuscule caroline », une nouvelle forme d'écriture, dérivée d'une écriture romaine tardive, apparut à cette époque. Quelques érudits tentèrent d'écrire dans le style de Cicéron, tandis qu'une biographie de l'empereur écrite par Eginald, l'un de ses courtisans, suivit le modèle de la *Vie d'Auguste* par l'historien romain Suétone.

Selon cette biographie, Charlemagne apprit la rhétorique, la dialectique et l'astronomie auprès d'Alcuin. « Il s'essaya aussi à écrire et il avait l'habitude de placer sous les coussins de son lit des tablettes et des feuillets de parchemin, afin de profiter de ses instants de loisir pour s'exercer à tracer des lettres ; mais il s'y prit trop tard et le résultat fut médiocre. » Cette anecdote offre une image vivante du difficile passage d'une culture orale à une culture écrite. À cette époque, les érudits n'avaient accès qu'à quelques livres. Les plus grandes collections étaient conservées dans les monastères. À l'époque de Charlemagne, le monastère de Reichenau possédait 415 livres ; un peu plus tard, un autre monastère, celui de Saint-Gall, en possédait 395. L'empereur s'était fait construire un magnifique palais et une chapelle en pierre à Aix-la-Chapelle, mais les autres bâtiments qu'il fit édifier dans son empire, moins impressionnantes, étaient en bois. Il ne faut donc pas exagérer l'ampleur de cette « renaissance », même si la création d'écoles où les élèves étudiaient la grammaire et la poésie latines allait marquer la vie des générations suivantes.

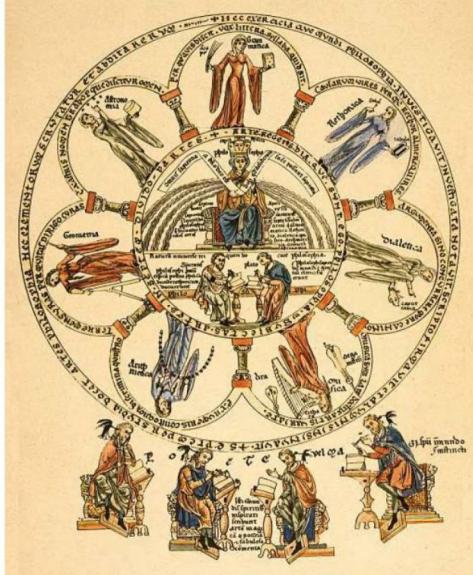
La renaissance du XII^e siècle

La renaissance du XII^e siècle, soutenue par l'essor des villes et de l'alphabétisation, fut d'une ampleur supérieure. En Europe occidentale, qui perdit le contact avec l'Europe orientale (surtout après le Grand Schisme de 1054 entre chrétiens d'Orient et d'Occident), cette deuxième renaissance de la culture classique impliqua davantage de personnes dans davantage de

lieux et engloba de plus nombreux domaines d'études que la renaissance carolingienne.

D'importants textes grecs furent traduits, parfois à partir de l'arabe par un groupe d'érudits de différentes nations qui travaillaient en Espagne et qui sont aujourd'hui connus comme l'"école de Tolède". Il s'agissait du *Phédon* de Platon, des travaux d'Aristote sur la logique, de la géométrie d'Euclide, de l'astronomie de Ptolémée et de la partie du corpus d'écrits médicaux attribuée à Hippocrate. La redécouverte de la culture romaine antique comprenait les œuvres de Tite-Live et de Jules César, ainsi que le corpus de droit romain qui avait été compilé au VI^e siècle par ordre de l'empereur Justinien. Le droit romain fut de plus en plus intégré aux systèmes juridiques européens, y compris le droit de l'Eglise. De nouvelles institutions comme l'Université soutinrent toutes ces études. La célèbre école de médecine de Salerne et l'école de droit de l'université de Bologne étaient déjà actives au XI^e siècle, suivies par les universités d'Oxford et de Paris. Les écoles cathédrales, qui s'adressaient à des étudiants plus jeunes, se multiplièrent et enseignèrent les classiques latins comme Cicéron, Horace et Virgile.

Dans le domaine de l'architecture également, les modèles classiques prirent de plus en plus d'importance. A la fin du XI^e siècle, Desiderius, abbé de Monte Cassino, fit reconstruire le monastère dans le style classique paléochrétien, en y incorporant des colonnes et d'autres fragments d'édifices antiques, tandis que l'archevêque Alfanus de Salerne faisait reconstruire sa cathédrale de la même manière. Le baptistère de Florence suivit le modèle du Panthéon romain avec tant de succès qu'au XV^e siècle, on pensait qu'il s'agissait d'un temple romain. Henri de Blois, évêque de Winchester, collectionnait les sculptures classiques, tandis qu'un voyageur anglais nommé Gregorius, en visite à Rome, admirait une statue de Vénus, avouant que sa « beauté prodigieuse et je ne sais quelle attraction magique m'ont obligé à la revisiter trois fois ». Dans la cathédrale d'Autun,



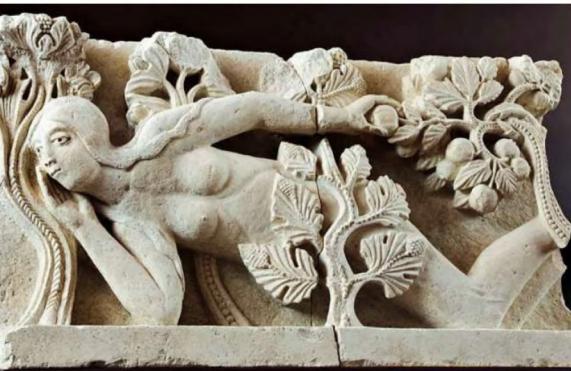
À L'ÉCOLE DES CLASSIQUES Page de gauche : *La Virtu triomphante*, représentant Charlemagne victorieux contre les barbares à l'imitation des diptyques de l'Antiquité tardive, bas-relief provenant de l'abbaye d'Ambroney, IX^e siècle (Florence, Museo Nazionale del Bargello). Ci-dessus : *La Philosophie et les Arts libéraux*, par Christian Moritz Engelhardt, copie réalisée au XIX^e siècle de l'*Hortus deliciarum*, encyclopédie chrétienne de Herrade de Landsberg, abbesse du mont Saint-Odile au XII^e siècle (Munich, Bayerisches Nationalmuseum). En bas : *La Tentation d'Eve*, attribuée à Gislebertus, vers 1130 (Autun, musée Rolin).

certaines sculptures de « Gislebertus » (c'est ainsi que le sculpteur a inscrit son nom sur le tympan du portail ouest) suivent des modèles classiques, notamment sa figure d'Eve.

Comme on pouvait s'y attendre dans une culture de plus en plus chrétienne, les attitudes à l'égard de l'Antiquité grecque et romaine furent ambivalentes. Plus d'un érudit regrettait dans sa vieillesse son enthousiasme de jeunesse pour les poèmes de Virgile et surtout d'Ovide, qui semble avoir été très lu à cette époque. L'admiration pour Platon et Aristote était tempérée par la suspicion due au fait qu'ils étaient païens. En revanche, l'Antiquité chrétienne pouvait être étudiée sans problème, notamment les écrits de Jean Chrysostome, d'Augustin, de Sidoine Apollinaire et de Boëce. Au XIII^e siècle, Thomas d'Aquin donna cependant une place éminente à Aristote en réalisant une synthèse entre un grand nombre de ses idées et la doctrine chrétienne.

La Renaissance italienne

Cette tension entre admiration et méfiance perdura dans la troisième et plus grande des renaissances, qui tenta de faire revivre l'Antiquité chrétienne ainsi que la culture de la Grèce et de la Rome antiques. Le mouvement était conscient de lui-même : la renaissance était l'une des nombreuses métaphores utilisées à l'époque, une autre étant le réveil et une troisième l'exhumation. Ainsi, le peintre Giotto fut-il loué pour avoir « ramené à la lumière cet art qui avait été enterré pendant de nombreux siècles ». En Italie, ce mouvement fut soutenu



non seulement par l'urbanisation, mais aussi, à partir du milieu du XV^e siècle, par l'imprimerie. Lorsque deux Allemands installèrent leur presse à Subiaco, en Italie, dans les années 1460, les premiers livres qu'ils imprimèrent furent une grammaire latine et un dialogue de Cicéron.

Le rêve de faire revivre l'Antiquité était évidemment irréaliste, mais il eut des conséquences réelles. Il contribua à façonnailler la culture des classes supérieures aux XV^e et XVI^e siècles. Le mot « admiration » n'est pas assez fort pour décrire cet enthousiasme. L'Antiquité fut l'objet d'une vénération de plus en plus répandue, d'un investissement émotionnel. Un nouveau sentiment d'intimité se développa à l'égard des poètes, des orateurs, des philosophes, des hommes d'Etat et des historiens de l'Antiquité. Deux personnages célèbres offrent des exemples frappants de ce sentiment d'intimité : le poète Pétrarque au XIV^e siècle et le théoricien politique Machiavel au XVI^e siècle. Pétrarque écrivit des lettres à certains Romains de l'Antiquité, parmi lesquels Virgile et Cicéron, comme s'ils étaient encore vivants, tandis que Machiavel avoua à un ami qu'il mettait ses plus beaux vêtements pour étudier les anciens, « pour leur parler et leur demander les raisons de leurs actions ».

La vénération pour les penseurs anciens rendit difficile la contestation de leur autorité. Chez les philosophes, les idées d'Aristote restèrent dominantes, même si l'intérêt pour Platon et ses disciples s'accrut et devint parfois un culte. En médecine, les grandes autorités restèrent les médecins grecs Galien, établi à Rome, et Hippocrate. En littérature, les épopes imitèrent l'*Enéide* de Virgile, les livres d'histoire l'*Histoire romaine* de Tite-Live, et les comédies les pièces de Térence et de Plaute. Cicéron fut le modèle de la prose élégante, tandis que les architectes s'inspirèrent d'un traité du Romain Vitruve pour les règles de l'art et les mesures des bâtiments antiques de Rome et d'ailleurs. C'était le temps où le terme « gothique » avait le sens de barbare : Giorgio Vasari l'utilisait pour dévaluer l'architecture médiévale dans ses célèbres *Vies* des artistes de son temps (1550). En ce qui concerne la sculpture, Donatello



étudia les vestiges des statues de la Rome antique. Son monument équestre au condottiere surnommé « le Gattamelata », que l'on peut encore voir sur une place de Padoue, s'inspire de la statue classique de Marc Aurèle qu'il vit à Rome.

La collecte de fragments du passé classique fut parfois considérée comme une opération de sauvetage. Un érudit du XV^e siècle, Flavio Biondo, comparait sa reconstruction de la Rome antique à la collecte et au rassemblement de planches provenant d'un naufrage. Les fragments survivants stimulèrent la reconstruction de l'Antiquité, sa reconstitution, du moins dans les textes des historiens. Tout comme les idées d'imitation et de rénovation, la vénération des reliques de l'Antiquité révèle un sentiment d'infériorité par rapport à la culture classique : l'adoption d'une attitude dédaigneuse à l'égard de ce qui était nouveau ou « moderne » resta en effet monnaie courante aux XV^e et XVI^e siècles, comme elle l'avait été au Moyen Âge.

L'architecture suivit de près les modèles antiques, puisque des bâtiments antiques comme le Panthéon et les vestiges du théâtre de Marcellus étaient visibles à Rome et dans d'autres villes comme éléments du paysage urbain. Toutefois, l'imitation était nécessairement libre, car il fallait des églises et non des temples, des maisons de ville et non des villas. Quelques architectes eurent l'audace de concevoir des églises sur un plan circulaire, à l'imitation des temples classiques. Un exemple célèbre est le sanctuaire, surnommé le « Petit Temple » (*Tempietto*), conçu par Bramante à côté de l'église San Pietro in Montorio à Rome. Il était cependant plus courant de conserver le plan traditionnel en croix latine, ce qui aboutissait à un édifice hybride.

Dans deux domaines culturels, la peinture et la musique, la volonté d'imiter l'Antiquité fut si forte qu'elle défia le manque d'exemples survivants. On peut dire que les peintres furent à cette époque forcés d'être libres, puisqu'il n'y avait pas de peintures anciennes à imiter. A l'exception de quelques détails décoratifs de la Maison dorée de Néron, utilisés par Raphaël et ses assistants et qui firent naître le thème décoratif des « grotesques », la connaissance de la peinture romaine antique ne serait retrouvée qu'après la mise au jour des fresques d'Herculaneum et de Pompéi, au milieu du XVIII^e siècle. Quelques peintres tentèrent de reconstruire des œuvres perdues d'artistes antiques, en particulier du peintre grec Apelle, sur la base des descriptions de textes anciens. La célèbre *Naissance de Vénus* de Botticelli, par exemple, est une reconstitution d'un tableau perdu



d'Apelle représentant Aphrodite émergeant des eaux. L'artiste s'inspira d'une description de cette peinture par l'écrivain romain Pline. De la même manière, les compositeurs tentèrent d'imiter la musique grecque antique en s'appuyant sur des érudits tels que Vincenzo Galilei (père du célèbre Galilée), qui se livra à cette reconstruction à partir de descriptions d'écrivains antiques. L'invention de l'opéra en Italie à l'époque de Monteverdi doit beaucoup à ces tentatives.

Esprit de concours et rayonnement

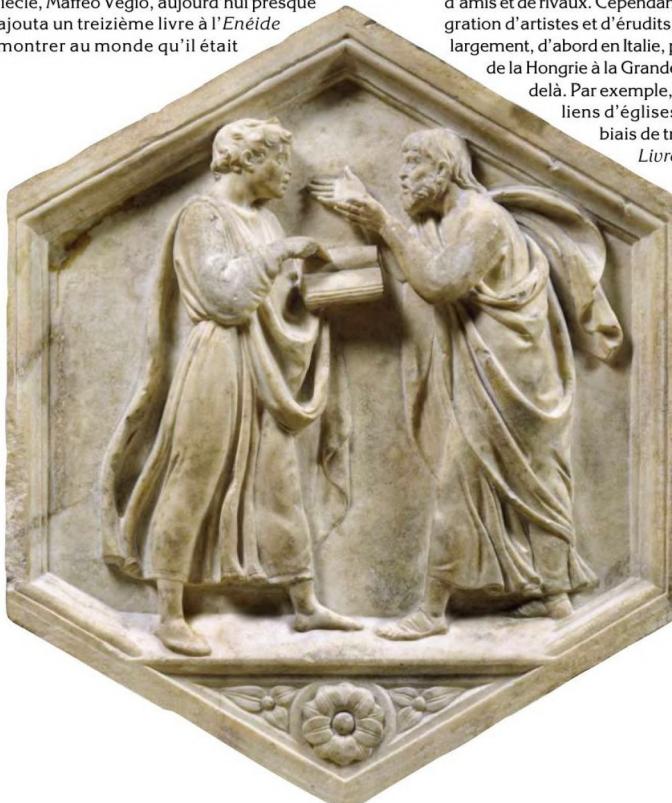
Il convient de souligner que l'imitation n'était pas servile. Il était admis que les modèles grecs et romains antiques devaient être adaptés ou, dans le langage de l'époque, « accommodés » aux coutumes et aux institutions modernes. Un certain degré d'innovation fut également motivé par la concurrence, par le besoin de se distinguer de ses rivaux. Elle était souvent considérée comme une émulation, c'est-à-dire comme une tentative de surpasser les modèles anciens. Par exemple, un poète du XV^e siècle, Maffeo Vegio, aujourd'hui presque oublié, ajouta un treizième livre à l'*Enéide* afin de montrer au monde qu'il était

capable de rivaliser avec Virgile. Florence, en particulier, cultivait la culture de la concurrence. Les contemporains en avaient bien conscience. Dans le dialogue sur la famille du savant Leon Battista Alberti, l'un des intervenants compare ainsi la vie à une course de bateaux dans laquelle il faut, selon lui, « *transpirer pour être le premier* ».

La rivalité fut institutionnalisée à cette époque, notamment dans les concours officiels pour d'importantes commandes en architecture ou en sculpture. Dans le cas du concours pour la conception de la porte nord en bronze du baptistère de Florence, Brunelleschi fut en concurrence avec Ghiberti et un contemporain écrivit que « *la ville entière était divisée* » entre les partisans des deux artistes. La rivalité notoire entre Léonard et Michel-Ange fut encouragée lorsque chaque artiste fut chargé de réaliser une scène de bataille sur les murs de l'hôtel de ville de Florence, le Palazzo Vecchio.

Au début, la Renaissance italienne, comme ses prédécesseurs des IX^e et XII^e siècles, fut cantonnée à de petits groupes d'amis et de rivaux. Cependant, grâce à l'imprimerie et à l'émigration d'artistes et d'érudits, elle se répandit beaucoup plus largement, d'abord en Italie, puis à l'étranger, de la Pologne et de la Hongrie à la Grande-Bretagne, et parfois même au-delà. Par exemple, la connaissance des projets italiens d'églises et de palais se répandit par le biais de traités imprimés tels que les sept

Livres d'architecture de Sebastiano Serlio (1537-1575). Les illustrations des livres de Serlio



GRANDS ESPRITS

Page de gauche : le baptistère de Florence, dont la construction au XI^e siècle a suivi le modèle du Panthéon romain, au point qu'au XV^e siècle, on pensait qu'il s'agissait réellement d'un temple romain. Page de gauche, en bas, de gauche à droite : Pétrarque, école italienne, XVI^e siècle (Turin, Galleria Sabauda) ; Machiavel, par Santi di Tito, XVI^e siècle (Florence, Palazzo Vecchio). Ci-contre : *La Logique et la Dialectique* (Aristote et Platon), par Luca Della Robbia, XV^e siècle (Florence, Museo dell'Opera del Duomo).



étaient probablement plus importantes que le texte, car elles permettaient aux mécènes de choisir, par exemple, le type de cheminée qu'ils préféraient parmi toute une variété.

Les cheminées ne sont qu'un cas parmi d'autres de ce que l'on pourrait appeler la « quotidianisation » de la Renaissance, son influence sur la vie quotidienne des classes supérieures et, plus tard, des familles situées plus bas dans l'échelle sociale. Si elles n'avaient pas les moyens de commander des tableaux à Raphaël, elles pouvaient toujours acheter de petits objets réalisés par des artistes de moindre importance ou des assiettes et des plats décorés de petites reproductions d'œuvres d'art majeures. Les idées, tout comme les objets matériels, se répandirent en bas de l'échelle sociale. Le livre d'Aristote sur l'éthique et celui de Cicéron sur les devoirs devinrent célèbres grâce à des traductions dans plusieurs langues européennes, sans parler des imitations et des résumés. Ils furent intégrés dans le système de valeurs dominant, un système hybride qui combinait des éléments de l'Antiquité classique et du Moyen Âge.

A long terme, le sentiment d'infériorité culturelle par rapport à l'Antiquité s'atténua. Dans le cas de la peinture, Botticelli et Mantegna furent considérés comme les égaux d'Apelle. Dans le domaine de la sculpture, Michel-Ange fut décrété comme « ayant dépassé et surpassé non seulement les modernes, mais aussi les anciens ». Quelques individus affirmèrent même que les réalisations générales de leur époque étaient égales, voire supérieures à celles des anciens. Certains citaient l'invention de l'imprimerie pour étayer leur argumentation, d'autres mettaient en avant la découverte du Nouveau Monde. Comme les Amériques étaient restées inconnues des Grecs et des Romains de l'Antiquité, leur découverte s'apportait l'autorité de l'Antiquité.

DUEL AU SOMMET Ci-contre : *Le Sacrifice d'Isaac*, par Lorenzo Ghiberti, 1402 (Florence, Museo Nazionale del Bargello). Ce décor de la porte nord du baptistère de Florence est le fruit d'un concours remporté par Ghiberti face à Brunelleschi. Leurs reliefs sont aujourd'hui exposés côté à côté au musée du Bargello. En bas : le *Tempietto de San Pietro in Montorio* a été conçu par Bramante à partir de 1502 sur un plan circulaire, à l'imitation des temples classiques. Page de droite : le *Gattamelata* (XV^e siècle) de Donatello à Padoue s'inspire de la statue équestre de Marc Aurèle à Rome (I^e siècle).

Ainsi, comme le dit un éminent historien de la Renaissance, « les penseurs occidentaux cessèrent de croire qu'ils pouvaient trouver toutes les vérités importantes dans les livres anciens ». Signe de l'importance de ce changement et de la difficulté, pour certains, de l'accepter, quelques érudits tentèrent d'affirmer que les anciens connaissaient à la fois l'imprimerie et le Nouveau Monde, mais leurs efforts ne furent pas convaincants. Pour d'autres, comme le médecin français Jean Fernel, les exploits de Christophe Colomb et de Magellan, ainsi que trois inventions célèbres et la renaissance de l'érudition, montraient qu'une nouvelle période de l'histoire avait commencé : « La navigation autour du monde, la découverte du plus grand des continents, l'invention de la boussole, la diffusion de la connaissance grâce à la presse d'imprimerie, la révolution de l'art de la guerre par la poudre à canon, le sauvetage des manuscrits anciens et la restauration de l'érudition, tout cela témoigne du triomphe de notre nouvel âge. »



La durée de ce nouvel âge reste un sujet de controverse. Les érudits considéraient que la Renaissance s'achevait dans les années 1520 ou 1530. Ils expliquaient son déclin par un autre grand mouvement, la Réforme, tant catholique que protestante, qui était entre autres une réaction contre l'admiration de l'Antiquité païenne. Cependant, comme nous l'avons vu, les changements culturels sont généralement graduels plutôt que soudains, et marqués par la coexistence et l'interpénétration de l'ancien et du nouveau. La Renaissance ne s'acheva donc pas avec fracas, mais se désintégra progressivement, à mesure que de plus en plus d'éléments de ce mouvement se trouvaient remplacés.

Un autre tournant dans l'histoire culturelle de l'Europe fut le mouvement que nous appelons aujourd'hui la « révolution scientifique », qui élargit la liste des nouveautés de Fernel pour y inclure les découvertes et les idées de Copernic et de Harvey, de Descartes et de Galilée, de Kepler et de Newton.

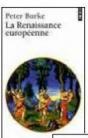
Les années 1650 marquent une transition vers la fin de la Renaissance en un nouveau monde même si un grand nombre de composantes de la culture classique – de l'architecture à la philosophie – survécurent en parallèle à l'apparition d'idées nouvelles, comme elles le font toujours (sous une forme diminuée) aujourd'hui.

Paradoxalement, l'idée de modernité était d'origine médiévale, même si le contenu de ce concept a évolué au fil des siècles. L'enjeu du terme *modernus* semble avoir été alors d'attirer l'attention sur les nouveautés, pas tant pour les rejeter que pour les associer à un âge inférieur en sagesse à celui des anciens. Les *moderni* étaient, selon la célèbre expression de l'un d'entre eux (Bernard de Chartres), des nains médiévaux juchés sur les épaules des géants de l'Antiquité. A la Renaissance, lorsque les érudits inventèrent le terme « Moyen Age », période qu'ils considéraient comme une sorte de « salle d'attente » entre l'Antiquité et sa renaissance, ils ne savaient pas s'il fallait employer le terme « moderne » pour se référer à leurs prédécesseurs médiévaux ou pour se référer à eux-mêmes. Giorgio Vasari, par exemple, l'employait pour stigmatiser l'art médiéval.

D'un autre côté, certains écrivains de la Renaissance affirmaient que leur époque moderne n'était pas inférieure à celle de l'Antiquité classique. Alberti, par exemple, décrivait ses amis Brunelleschi, Donatello et Masaccio comme les égaux des anciens en matière de réalisations artistiques. Vasari pensait la même chose de Michel-Ange. En littérature, les œuvres de l'Arioste, de Ronsard, de Shakespeare et de Cervantès renforcent cette idée d'égalité. Au XVII^e siècle, ces revendications spécifiques furent remplacées par une revendication générale, la « bataille des livres », c'est-à-dire un débat entre ceux qui affirmaient que les réalisations des modernes étaient supérieures à celles des anciens et ceux qui s'y opposaient. ↴



À LIRE de Peter Burke



*La Renaissance
européenne*
Points
« Points Histoire »
352 pages, 9,50 €.
*Qu'est-ce que l'histoire
culturelle ?*
Les Belles Lettres
272 pages, 23,50 €.

Le laboratoire de la révolution

Imprégnés de culture gréco-latine, les révolutionnaires avaient été éduqués dans le culte des hommes d'exception, défenseurs de la liberté et de la République.

On nous élevait dans les écoles de Rome et d'Athènes... » Ainsi s'exprime Camille Desmoulins en 1793. Il qualifiait de la sorte les collèges de l'Ancien Régime, le sien notamment, le collège Louis-le-Grand, désormais rattaché à l'Université de Paris depuis le départ des Jésuites, et qui accueillait de nombreux boursiers issus de familles bourgeoises peu fortunées de tout le pays. À Paris, Camille Desmoulins avait été le condisciple de Robespierre, venu d'Arras, et, dans un passage de son journal, *Révolutions de France et de Brabant*, il se remémore avec émotion ces moments où l'histoire romaine était mise au service, par les professeurs de latin, de l'idéal républicain : « O mon cher Robespierre ! il n'y a pas longtemps, lorsque nous gémisions ensemble sur la servitude de notre patrie, lorsque puisant dans les mêmes sources le saint amour de la liberté et de l'égalité, au milieu de tant de professeurs dont les leçons ne nous apprenaient qu'à détester notre pays, nous nous plaignions qu'il n'y eût pas un professeur de conjurations qui nous apprit à l'affranchir. » On voit que la liberté pédagogique des professeurs d'alors était assez large – les temps avaient changé – pour les autoriser à répandre un discours critique à l'égard de l'absolutisme royal. Nous connaissons les noms de quelques-uns des professeurs de Robespierre qui enseignaient la grammaire (les premières classes du collège), les humanités et la rhétorique (la dernière année) : Antoine Maltor, par exemple,



SACRIFICE
Ci-contre : *Léonidas aux Thermopyles*, par Jacques-Louis David, 1814 (Paris, musée du Louvre). Héros par excellence, le chef des Spartiates et ses 300 hommes accepteront le sacrifice de leur vie afin de permettre d'organiser la riposte face aux Perses.

ou encore Louis-Pierre Hérivaux, ce dernier connu pour avoir été un « admirateur enthousiaste des héros de l'ancienne Rome ».

Il semble qu'un grand nombre de collèges de la fin de l'Ancien Régime ait dispensé un enseignement analogue. De Montesquieu à Rousseau, le recours à l'Antiquité était devenu une nécessité pour penser les problèmes de l'heure, et imaginer la réforme nécessaire des institutions de la monarchie : dans *L'Esprit des lois* (1748), le premier avait défendu la notion d'équilibre des pouvoirs et l'importance du rôle des assemblées ou comices ; dans le *Contrat social* (1762), le second avait soutenu l'idée que le pouvoir législatif émanait du peuple rassemblé. Les unes et les autres étaient nées de

la méditation de l'histoire antique : ici, de l'idéal de régime mixte propre à Polybe ; là, de l'exemple éclatant donné par la Grèce des cités et la Rome de la République. On a pu écrire dans un ouvrage récent que chez Rousseau la République romaine, à travers, entre autres, l'exemple de Cincinnatus, « modélis[ait] le rapport entre formation morale et activité civique » : le héros du V^e siècle av. J.-C. sauve Rome des menées hostiles de ses voisins mais refuse de prolonger sa dictature légale pour retourner à sa charrue. C'est déjà l'image du soldat qui est aussi propriétaire terrien chère à Montesquieu, l'alliance d'un patriotism intrinsèque avec un amour indéfectible de la liberté, un dégoût absolu de la tyrannie.

VERTU HÉROÏQUE *Le Serment des Horaces* (détail), par Jacques-Louis David, 1784 (Paris, musée du Louvre). Imaginé par David, cet épisode du serment ne figure pas dans le récit que fait Tite-Live du combat entre les trois champions de Rome et leurs adversaires de la cité rivale d'Albe, les Curiaces. Outre l'exaltation des vertus patriotiques, David célèbre ici la *fides*, la fidélité à la parole donnée.





À BONNE ÉCOLE Condisciples au collège Louis-le-Grand, Camille Desmoulins (ci-dessus, à gauche, par Joseph Boze, vers 1790-1791, Chartres, musée des Beaux-Arts) et Maximilien de Robespierre (ci-dessus, à droite, par Jean-Michel Moreau, dit Moreau le Jeune, Versailles, musée Lambinet) y ont reçu un enseignement où l'histoire romaine était mise au service de l'idéal républicain. Page de droite : *Les Sabines*, par Jacques-Louis David, 1799 (Paris, musée du Louvre).



La référence à ce passé illustre permettait de faire le saut pour trouver son inspiration en amont de la chrétienté et de la monarchie absolue. Depuis l'Antiquité « *le monde est vide* » dira Saint-Just le 31 mars 1791. Seul le souvenir, selon lui, des Grecs et des Romains le remplit et « *prophétise encore la liberté* ». Une portion choisie de la littérature gréco-latine allait devenir pour ces hommes, entre 1789 et 1799, comme un breviaire, un recueil sacré dans lequel chacun puiserait, selon les circonstances, les exemples qui serviraient son propos du moment, ce qui explique les variétés des emprunts et leur caractère parfois contradictoire.

Le succès du *De viris*

Mais de quelle Antiquité parle-t-on à la fin du XVIII^e siècle dans les collèges du pays ? Nous connaissons certains des manuels alors en usage. Le latin et l'histoire romaine étaient enseignés presque partout à travers le fameux recueil de l'abbé Lhomond, le *De viris illustribus Vrbis Romæ*, publié pour la première fois en 1775 : un ouvrage à la destinée extraordinaire puisqu'il connut près de trois cents éditions jusqu'à nos jours. L'auteur, régent de sixième au collège du Cardinal-Lemoine, y racontait l'histoire de Rome dans un latin excellent mais entièrement de son cru : il n'y a, en effet, pas une ligne authentique dans un livre que l'auteur prétend inspiré de Tite-Live mais qui, en réalité, décalque presque au long l'anonyme mais authentique *De viris* que l'on date de la fin du IV^e siècle. Or le manuel de Lhomond ne contient pas toute l'histoire

romaine : il commence par la fondation de Rome et s'achève avec le règne d'Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.). Autrement dit, il fait la part belle à la République romaine (509-27 av. J.-C.) et surtout aux grands hommes qui l'ont fondée, défendue et illustrée. Même dans le récit du règne de l'empereur Auguste, on respire un parfum de républicanisme, par exemple dans ces lignes où le prince refuse de revêtir la dictature ou encore se comporte comme un citoyen semblable et égal à tous les autres (la notion se dit, en latin, *civilitas*).

C'est donc une histoire romaine faite par les grands hommes, et des hommes vertueux, intègres, épris de liberté, assoiffés d'égalité (*aequitas* : on a ainsi détourné le sens exact de ce terme qui, chez Cicéron et chez les juristes romains, Ulprien par exemple, ne désignait pas l'égalité absolue mais une équité commandée par la reconnaissance des mérites et enseignée par la justice naturelle), qu'apprenaient à l'adolescence les futurs révolutionnaires. Ils embrassaient une conception de l'histoire qui remontait à Ennius, le premier poète latin (vers 239-169 av. J.-C.), et qui donnait aux individus et aux mœurs la première place : la République ne saurait « *reposer* », comme le disait le poète cité par Cicéron (*La République* V, 1, 1), que « *sur l'antiquité de ses mœurs et la qualité de ses héros* » : *Moribus antiquis res stat Romana uirisque*, une formule si famuse qu'elle figure encore dans l'Antiquité tardive, dans *l'Histoire Auguste* (« Vie d'Avadius Cassius » V, 7) et chez saint Augustin (*La Cité de Dieu* II, 21).

Dans ce contexte, Cicéron, dont la mémoire serait largement évoquée par Camille Desmoulins dans le numéro 7 du *Vieux Cordelier*, paru en 1795, un an après sa mort, faisait figure de grand défenseur de l'intérêt commun contre les ambitions des factieux, le seul bien qui permette de garantir la concorde dans la vie publique avec l'équité ainsi que le philosophe l'expose dans son traité sur *Les Devoirs*. De Cicéron, on lisait en outre les *Catinaires*, ces pamphlets par lesquels l'orateur avait attaqué, en 63 av. J.-C., l'aristocrate Catilina, accusé de trahi la patrie et de préparer la confiscation du pouvoir au profit d'une caste. Saluste (*La Conjuration de Catilina* XXIX, 3) avait fait de son côté le récit de l'affaire en soulignant l'importance du « sénatus-consulte ultime » pris par Cicéron, qui lui avait permis de faire exécuter des citoyens sans procès. Les mesures d'exception défendues par les révolutionnaires en 1793 pourront s'inspirer de ce texte de loi. Sous la Révolution comme à Rome, il s'agira, par elles, de sauver la République contre les traîtres dont elle était, pensait-elle, assaillie.

L'influence de Plutarque

On ne lisait plus guère le grec dans le texte à la fin du XVIII^e siècle et l'histoire grecque était principalement abordée par les traductions des *Vies parallèles* de Plutarque : au premier rang celle d'Amyot, parue en 1559, celle d'André Dacier, parue en 1721, que compléterait un peu plus tard celle de l'abbé Dominique Ricard, parue entre 1798 et 1803. Thucydide était en revanche à peu près inconnu. Il est le grand absent des lectures des révolutionnaires. Peu d'entre eux étaient hellénistes et une traduction française accessible de *La Guerre du Péloponnèse* ne paraîtrait qu'en 1795 par Pierre-Charles Lévesque qui soulignerait dans sa préface l'obscurité du texte. Sa lucidité parfois cynique aurait-elle fait bon ménage avec l'idéalisme des lecteurs de Plutarque ? On peut en douter.

Car, avec Plutarque, les lecteurs du XVIII^e siècle retrouvaient, de fait, la même philosophie de l'histoire que dans le *De viris* : celle qui privilégiait le rôle des hommes d'exception, défenseurs de la liberté et de la République.



Avec lui, s'affirmerait en même temps une nette préférence pour les exemples donnés par Sparte. Ses *Vies des Athéniens* Alcibiade ou Périclès donnaient l'image de chefs politiques à la vie privée peu exemplaire, ou aux moeurs complètement dissolues. On privilégiait dès lors la *Vie du Spartiate Lycurgue*, qui représentait le législateur idéalisé, ou encore la *Vie d'Agis et de Cléomène*, ces rois de Sparte qui, au III^e siècle av. J.-C., prônaient le partage des richesses et la redistribution des terres au moyen de la force. Sparte représentait ainsi la vertu, « *la vertu publique* », disait Robespierre. On était également séduit par le système politique spartiate, car on voyait à tort un pouvoir des « égaux » dans ce qui était en réalité une aristocratie de « pairs ». On portait haut, enfin, la transparence politique dont on voyait l'exemple à Sparte. Bref, Sparte, la cité où la monnaie était de fer, symbolisait la pureté des mœurs et l'entente civique par opposition à une certaine légèreté athénienne et aux dissensions perpétuelles qui y opposaient l'Aréopage et les assemblées du peuple. « *Citoyens, l'inflexible austérité de Lycurgue devint à Sparte la base inébranlable de la république; le caractère faible et confiant de Solon replongea Athènes dans l'esclavage : ce parallèle renferme toute la science du*

gouvernement », s'exclamerait le 20 avril 1794 Jean Nicolas Billaud-Varenne (1756-1819), que sa constance révolutionnaire sous la Terreur fit surnommer « le patriote rectiligne ». Athènes était dévaluée, malgré le prestige d'un Démosthène défenseur de la liberté grecque contre le roi Philippe : « *Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenses* », proclamerait Robespierre le 7 mai 1794.

Les origines de la fête révolutionnaire

Pour mesurer l'ampleur des emprunts de la Révolution à l'Antiquité on pourrait se livrer à un petit jeu fort instructif : prendre dans la liste des fêtes dont l'instauration fut proposée par Robespierre à la Convention en conclusion de son fameux discours du 7 mai 1794 celles qui s'inspirent directement de valeurs antiques bien reconnaissables, soit presque la totalité d'entre elles. Il y en a au total trente-six, soit trois par mois, « *aux jours de décadi* ». N'en prenons qu'un échantillon : « *Au peuple français* » : réminiscence du *populus* cité avec le sénat dans la formule latine SPQR, *Senatus populus romanus* ; « *Aux martyrs de la liberté* » : un souvenir des tyranicides morts pour la cause républicaine, parmi lesquels, au premier chef, les deux Brutus,

le premier du nom ayant mis en fuite, en 509 av. J.-C., le dernier roi de Rome, le tyran Tarquin, le second, meurtrier de Jules César en 44 av. J.-C. ; « *A la République* », celle de 1792, la Première, se prétendant l'héritière de celle des Romains (509-27 av. J.-C.) ; « *A l'amour de la patrie* » : Romulus, Cicéron et Auguste portaient le titre honorifique et rarement accordé de « père de la patrie » (*pater patriæ*) ; « *A la pudeur* » : il y avait à Rome deux temples consacrés à la déesse *Pudicitia*, l'un pour les femmes de l'aristocratie, l'autre pour les plébéiennes ; « *A la gloire et à l'immortalité* », ce qui est un pléonasme pour les Romains : Cicéron rédigea dans les derniers mois de sa vie un traité à la gloire... de la Gloire (*De gloria*, perdu) ; « *A l'amitié* » : l'un des plus fameux traités du même Cicéron porte ce même titre ; « *A la vieillesse* » : un autre traité de Cicéron lui est consacré (*le De senectute*) ; « *A la bonne foi* » : il ne s'agit ni plus ni moins que de la *fides* latine, laquelle se décline en vertu civique, familiale et commerciale ; « *A l'agriculture* » : les anciens Romains avaient leurs agronomes et leurs traités *De re rustica*, par exemple ceux de Varro ou Columelle ; « *Au bonheur* » : souvenir du *De uita beata* de Sénèque...

Le paradoxe est que jamais la Révolution ne songea en revanche à limiter le pouvoir



de ses magistrats, comme le faisaient les Anciens, à une seule année. La Constitution de l'an VIII comportait certes des consuls et un Tribunat, mais le Premier consul Napoléon Bonaparte le fut, à partir du 2 août 1802, « à vie »... Comme l'écrivit Pierre Vidal-Naquet, « la référence antique est une référence de préambule rhétorique, et il est exceptionnel qu'elle intervienne dans le corps même du travail législatif » (*La Démocratie grecque vue d'ailleurs*).

La loi, le héros, la vertu

Si l'on voulait établir une espèce de typologie des modèles antiques empruntés par les révolutionnaires à la littérature plus qu'à l'histoire, on pourrait en réalité la construire autour des figures du législateur, du héros et de la vertu.

La loi obnubile les révolutionnaires qui pensent tout régler par ce qu'ils imaginent comme l'expression d'une transcendence rationnelle. L'idée vient de Montesquieu (il disait de Rome, par exemple à propos des anciens esclaves : « A Rome, où il y avait tant d'affranchis, les lois politiques furent admirables à leur égard. ») et surtout de Rousseau, lequel écrivait dans le chapitre « Du législateur » de son ouvrage *Du contrat social* qu'il « faudrait des dieux pour donner des lois aux hommes ». S'ils avaient lu la suite de ce chapitre de Rousseau, les révolutionnaires auraient vu le lien que le philosophe fait entre celui qui détient le pouvoir législatif et l'autocratisme des princes. Mais les révolutionnaires ne parlent que très rarement de la période impériale, une période à laquelle, à Rome, la parole du prince valait loi, ce qui est fort peu démocratique. Benjamin Constant aura pour cette fascination qu'exerçait la loi sur les esprits d'alors des mots sévères : « Rousseau, (...) comme tant

INFLUENCES Tradition chrétienne et références antiques sont parfois intimement mêlées dans les influences qui marquèrent les révolutionnaires. Ainsi, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* du 24 juin 1793 (ci-contre, Paris, musée Carnavalet) reprend dans son article 6 la maxime tirée des Evangiles de Matthieu et de Luc, que l'empereur Alexandre Sévère répétait lui-même souvent : « *ne fais à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait* ». Page de droite : *Les Lecteurs rapportent à Brutus les corps de ses fils*, par Jacques-Louis David, 1789 (Paris, musée du Louvre).

d'autres, avait pris l'autorité pour la liberté » (*De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*). Et puis Rousseau lui-même condamnait l'imitation servile de l'Antiquité. N'écrivait-il pas en 1764 aux citoyens de la république de Genève : « Vous n'êtes ni Romains, ni Spartiates ; vous n'êtes pas même Athéniens. Laissez là ces grands noms qui ne vous vont point » (*Lettres écrites de la montagne, neuvième lettre*) ? Il ne fut pas, à cet égard, entendu.

Le héros, on l'a vu, c'est par exemple Brutus, l'homme qui chassa le tyran Tarquin, dernier roi de Rome, et permit ainsi l'instauration de la République romaine en 509 av. J.-C. David magnifia le personnage dans son fameux tableau peint précisément en 1789, *Les Lecteurs rapportent à Brutus les corps de ses fils*. La toile illustre la décision prise par Brutus de faire exécuter ses deux fils coupables d'avoir trempé dans la conjuration qui visait à rétablir Tarquin sur le trône. Quatre ans plus tôt le même David avait représenté *Le Serment des Horaces* en enrichissant le récit donné par Tite-Live du dramatique affrontement entre ces derniers et les Curiaques, qui ne mentionnait pas le serment. Le héros de David est encore plus complet que celui de l'historien romain : à la vertu héroïque il ajoute la fidélité à la parole donnée, la fidèle. La vertu, selon Montesquieu (chapitre X des *Considérations...*, « De la corruption des Romains »), qui suivait en cela Salluste et Tite-Live, était l'apanage des hommes des temps de la République, une période à la fin de laquelle le vice et la corruption avaient amené le déclin de l'esprit civique.

De cette vertu romaine, Robespierre est l'incarnation et le plus virulent thuriféraire : « quel est le principe fondamental du gouvernement démocratique ou populaire, c'est-à-dire le ressort essentiel qui le soutient et qui le fait mouvoir ? C'est la vertu : je parle de la vertu publique, qui opéra tant de prodiges dans la Grèce et dans Rome »

(5 février 1794). Sparte apparaissait aux yeux de Robespierre et de Saint-Just comme un modèle de transparence. Caton l'Ancien, dit le Censeur, associé par Tacite à Brutus dans les *Histoires* (IV, 8), était leur héros, l'homme dont la censure fut si terrible qu'elle lui donna son surnom. Il ne semble pas, cependant, que les révolutionnaires aient vu que la censure finirait, lorsque sous l'empire, à partie de Trajan, la magistrature fut abandonnée, pour devenir, par excellence, la vertu du prince, seule source du droit et de la morale. Ils n'ont pas voulu lire Gibbon dont, sauf erreur, on ne trouve nulla trace dans les discours des révolutionnaires. Le premier volume de sa magistrale *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* qui date de 1776-1788, venait, en 1777, tout juste d'être traduit en français et il faudrait attendre Guizot pour qu'une traduction intégrale de ses treize tomes paraisse en 1819.

S'ils n'ont pas lu Gibbon, les révolutionnaires ont peut-être lu l'*Histoire Auguste*, une source latine dont lui-même avait, de son côté, fait grand usage. Cette œuvre de la fin du IV^e siècle contient une biographie d'Alexandre Sévère (222-235), le meilleur des princes selon son biographe. On lit dans ce texte écrit par un païen ce passage étonnant : Alexandre Sévère « répétait souvent cette formule qu'il avait entendue ou bien des juifs ou bien des chrétiens et il y tenait. Quand il punissait quelqu'un il faisait réciter par un héritage : "Ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui." Il aimait tant cette formule qu'il la fit inscrire sur les murs du palais et ceux des édifices publics. » (« Vie d'Alexandre Sévère » LI, 7-8). Or cette maxime tirée des Evangiles (Matthieu 7, 12 et Luc 6, 31) figure dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* du 24 juin 1793, à l'article 6 : « *ne fais à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait* ». On n'oubliera pas que pour Camille Desmoulin Jésus était un « sans-culotte » et que selon l'auteur de



l'Histoire Auguste l'empereur Alexandre Sévère vénérait dans son laraire une figure du Christ. Dans les influences qui ont marqué les révolutionnaires, la tradition chrétienne et les références antiques sont ainsi parfois intimement liées.

Illusions perdues

Les premières critiques (après Rousseau) visant l'imitation inude de l'Antiquité à la Révolution viendront de Volney dans ses *Leçons d'histoire*, un texte où il rassemble ses cours donnés à l'Ecole normale à partir de 1795 et daube l'anticomarrie de ses contemporains en mettant en avant le fait que les sociétés de l'Antiquité étaient fondamentalement esclavagistes. Benjamin Constant, en 1814, lui aussi rappellera cette dimension parfois escamotée par ses prédecesseurs et ajoutera que le poids de la législation, à Rome, soumettait « les individus à une juridiction sociale presqu'illimitée », ce qui, pour le libéral qu'il était, fondait ce qu'il appelle un « assujettissement individuel ».

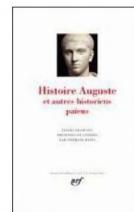
Certes Robespierre et les révolutionnaires avaient été pour la plupart de brillants élèves de collège, même si Taine se plaît à dénoncer avec virulence les artifices de la

rhétorique du premier – « Pas un accent vrai dans son éloquence industrielle; rien que des recettes, et les recettes d'un art usé, des lieux communs grecs et latins » (*Les Origines de la France contemporaine*) – et l'ignorance d'un Danton – « Il avait peu lu, peu médité (...) ; il ne savait presque rien » (*ibid.*). Taine s'est aussi moqué sans ménagement de la bêvue du Montagnard Hérault de Séchelles qui avait demandé qu'on lui communiquât « sur-le-champ » le texte des lois du roi Minos car il avait une constitution à rédiger dans la semaine... (*ibid.*).

L'image que les hommes de la Révolution ont de l'Antiquité est, de fait, une image superficielle, partielle, proprement fantasmée parfois. Il demeure que leur éloquence a porté et leur discours largement influencé le cours de l'Histoire, même si l'on peut penser, comme Alain Besançon, que « ce langage a [eu] un effet de sidération » (*Contagions*) dans des débats à la Convention et leur a fait souvent oublier le réel au profit du mythe. ✓

Stéphane Ratti est professeur émérite d'histoire de l'Antiquité tardive à l'Université Bourgogne-Franche-Comté.

À LIRE



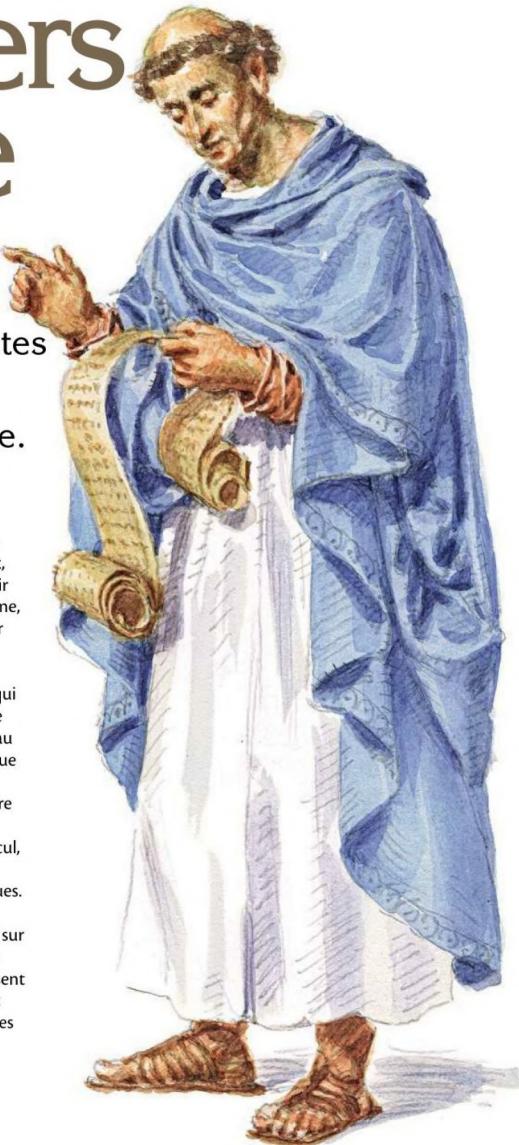
Histoire Auguste et autres historiens païens
Textes traduits, présentés et annotés par Stéphane Ratti
Gallimard
« Bibliothèque de la Pléiade »
1 328 pages
65 €

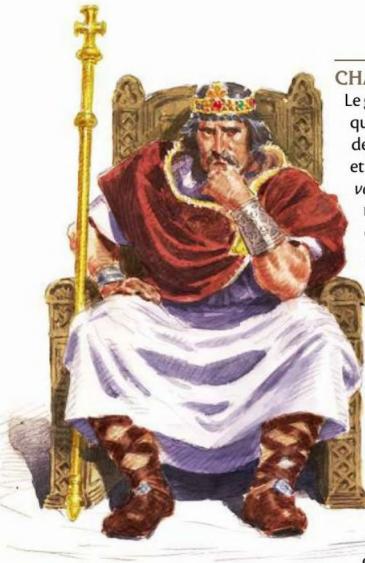
Les aventuriers de l'arche perdue

Empereur, philosophes, artistes ou hommes politiques, humanistes et historiens, ils se sont faits les passeurs de la culture antique.

ALCUIN (VERS 735-804)

« L'homme le plus savant de son temps », selon Eginhard, le biographe de Charlemagne, naît dans le royaume de Northumbrie, étudie à York, un monastère de haute culture, en devient l'écolâtre en 778 après avoir complété sa formation en Italie. En 781, au retour d'une mission à Rome, il rencontre Charles à Parme, qui l'invite à sa cour, en fait son directeur des études à l'école palatine et un conseiller très écouté. Restaurer l'Antiquité, transformer la Francie en une « nouvelle Athènes », rêve Alcuin en pensant au groupe d'intellectuels qui entoure Charles et à qui il donne le nom d'« Académie palatine », dont chaque membre porte un surnom : Charles est « David » ; Alcuin, « Flaccus » (en hommage au poète latin Horace). A la fois inspirateur et médiateur de l'action voulue par Charlemagne pour sauvegarder et diffuser les legs de l'Antiquité, chrétienne ou non, il la répercute sur tout l'Occident. D'abord l'écriture et l'école : il est sans doute à l'origine du grand capitulaire de 789. Il insiste sur l'apprentissage du latin, sur les psaumes, les chants, le calcul, la grammaire, l'orthographe, la ponctuation, organise un système d'enseignement fondé sur la restauration des sept arts libéraux antiques. Enfin, il souligne l'importance de la correction des livres, qui conduit à celle des hommes. Lui-même vérifie et révise le texte biblique fondé sur la Vulgate de Jérôme au IV^e siècle, une traduction-adaptation qui fera autorité et qui choisira le concile de Trente. Ses lectures, qui franchissent les frontières du monde clérical, le portent à célébrer Ovide, Lucain et surtout Virgile. Et il écrit : 60 ouvrages, qui englobent tous les domaines et tous les genres, lui sont attribués, plus des poèmes et environ 300 lettres. Cet artisan de la « renaissance carolingienne » est récompensé par Charles, qui lui confie en 796 la charge abbatiale de Saint-Martin de Tours, la plus brillante et la plus puissante abbaye du royaume, où il finit ses jours.





CHARLEMAGNE (742 OU 747-814)

Le guerrier, le politique ont fait oublier le fabuleux animateur culturel que fut ce roi-empereur qui mettait son action au service de la chrétienté occidentale dont il se sent responsable. Tout part de la Cour. S'il lit et connaît le latin, Charles souffre de ne pas savoir écrire. Il veut des clercs instruits et les cadres de son royaume à la hauteur, et rêve d'une école pour tous. Dès 789, il déclare : « *nous voulons que soient fondées des écoles où les enfants puissent [apprendre à] lire* ». Il n'invente pas l'école, mais la restaure, amplifie un mouvement amorcé au VII^e siècle, multiplie les écoles paroissiales, dans les monastères et près des cathédrales, que couronne l'école du Palais. Il généralise les *scriptoria*, un lieu de travail où les moines recopient les manuscrits antiques en utilisant la minuscule caroline, aisée à écrire et à lire. Si l'accent y est mis sur l'écriture sainte et les textes religieux, les textes profanes ne sont pas négligés. Cicéron, César, Tite-Live, Séneque, Térence, Virgile surtout, sont recopier, annotés, étudiés et finalement peu (ou mal) expurgés. Les quelque 8 000 manuscrits d'époque carolingienne conservés – de langue latine essentiellement, le grec étant presque ignoré – constituent l'une des bases de la culture pour tous les Occidentaux jusqu'au début du XX^e siècle. A sa cour, Charles souhaite rassembler toute l'élite intellectuelle européenne : Alcuin vient d'Angleterre, Théodulf d'Espagne, Paulin, Paul Diacre d'Italie, Pierre de Pise. Charles s'entretient avec eux de théologie, de grammaire, de poésie, à table et même à la piscine du palais. En lui-même, le palais d'Aix-la-Chapelle et son admirable chapelle palatine, toujours debout, qui se dressaient au cœur de la nouvelle Rome, résument presque entièrement le legs antique : s'y retrouvent un modèle lu chez Vitrue, la forme d'un camp romain, la mathématique des proportions, la position de la basilique constantinienne de Trèves, l'inspiration du mausolée de Théodoric à Ravenne (Charles s'était emparé de sa statue équestre, qu'il avait prise pour celle d'un empereur romain) ou peut-être celle de l'église des Saints-Apôtres à Constantinople.

THOMAS D'AQUIN (VERS 1226-1274)

Après une éclipse de plusieurs siècles, au XII^e siècle, la connaissance d'Aristote et de l'aristotélisme, teintée par des commentateurs persans (Fārābi), iraniens (Avicenne), arabes (Averroès) et juifs (Ibn Gabirol, Maïmonide), revient peu à peu dans les universités d'Occident. Leur étude s'impose, non sans difficultés, au siècle suivant grâce à deux savants dominicains, le Souabe Albert le Grand (vers 1193-1280) et son disciple, Thomas, né au château familial près d'Aquin, village entre Rome et Naples. Le premier, au savoir encyclopédique, enseigne au second, son élève à Paris entre 1245 et 1248, puis à Cologne jusqu'en 1252. Il le conduit à étudier les idées d'Aristote dans le domaine de la physique et de la nature sans ébrécher la foi chrétienne, où l'augustinisme imprégné de platonisme restait le fondement de la théologie traditionnelle. Oblat à 5 ans chez les Bénédictins du mont Cassin, envoyé par eux suivre ses études à « l'université royale » de Naples, Thomas avait décidé en 1244 d'entrer chez les Frères prêcheurs, les Dominicains, jeune ordre mendiant tourné vers la spiritualité et l'apostolat. Sa vie avait désormais été partagée entre les études, l'écriture, l'enseignement en Italie et en France, les prêches, les démêlés internes à son ordre et avec les Frères mineurs, les controverses et la défense de ses propositions.

Il n'eut pas la tristesse de les voir condamnées en partie par l'évêque de Paris en 1277 : épunié, malade, il était mort dans un monastère du Latium alors qu'il se rendait au concile de Lyon.

Il sera canonisé en 1323. Sa pensée et ses rapports avec l'Antiquité se dévoilent dans une œuvre complexe, foisonnante, marquée par trois ouvrages principaux : la *Somme contre les gentils*, les philosophes juifs et arabes (1258-1260), la *Somme théologique* (1267-1273) et la *Chaine d'or* (1263-1264), recueil de textes patristiques destinés à alimenter l'œuvre théorique. Le retour à Aristote lui avait permis d'éclairer par les sciences de la nature un univers tourné vers Dieu, son créateur, et d'assurer, contrairement à Platon, qu'aucun conflit ne séparait l'âme et le corps, ceux-ci étant d'une même substance, de concilier savoir et croyance, raison et foi, philosophie et théologie. Il avait rassemblé les connaissances de son temps sur ce philosophe lu en latin.

Sachant mal le grec, il était en relation avec un dominicain, Guillaume de Moerbeke (vers 1215-1286), grand traducteur du Stagirite. Il a ainsi contribué à « déplatoniser » Aristote, à en fixer le texte et l'ordre et à en lancer un large mouvement d'approfondissement.

Il faudra attendre le XV^e siècle, avec Marsile Ficin (1433-1499) et l'Académie platonicienne de Cosme de Médicis, pour rendre Platon à l'Occident.





LEON BATTISTA ALBERTI (1404-1472)

« Nous autres peintres, nous voulons par les mouvements du corps montrer les mouvements de l'âme. » Alberti est peintre et aussi écrivain, musicien, sculpteur, mathématicien, philosophe, urbaniste, l'un des premiers à imaginer des villes idéales, différentes et adaptées à « la diversité des lieux ». Adolescent, il surmonte une situation familiale difficile et une constitution physique fragile grâce aux études et au sport. Il étudie les sciences, les lettres, le droit à Venise, Padoue, Bologne. Ce lettré s'enthousiasme pour son époque où « des arts et des sciences jamais vus et entendus ont été créés ». Pour Alberti, le maître mot est l'harmonie. Dans tous les domaines : c'est une vision d'ensemble du monde, de l'homme, de la nature, à laquelle il se veut fidèle, et de Dieu. Ainsi, s'il s'intéresse à l'astrologie, c'est dans la mesure où elle s'accorde avec la religion. Et il écrit, au moins 20 ouvrages, en latin et en langue vulgaire qu'il essaie de promouvoir. Il touche à tout, comédie, traités de sculpture et peinture qui codifient le savoir de son temps et où il traduit la notion de perspective en formules mathématiques, instructions pour la famille où il attribue une place essentielle à l'éducation, garante de liberté et de responsabilité, fable politico-satirique, autobiographie, mémoires sur l'équitation et sur la tranquillité de l'âme. Deux œuvres dominent ces

publications toutes deux chevillées à sa passion pour l'Antiquité. Lecteur attentif de Vitruve – un ingénieur militaire auteur d'un traité d'architecture écrit entre 35 et 25 av. J.-C. –, il rédige un *De re ædificatoria* en 10 livres, comme son modèle. Cet ouvrage, connu dès 1452, publié en 1485, un an avant la première édition imprimée de Vitruve, devient la lecture incontournable des architectes italiens et espagnols. Théoricien de l'architecture, Alberti fonde l'harmonie des proportions sur la musique des nombres et ne privilégie aucun élément d'un édifice, chacun étant solidaire d'un autre. Praticien, il construit à Florence, à Mantoue (la basilique Sant'Andrea qui réunit arc de triomphe et fronton de temple antiques à un rappel du Panthéon de Rome), à Rimini où il plaque sur la façade de la cathédrale, le Temple de Malatesta, un arc de triomphe inspiré d'un arc d'Auguste proche de l'église. Sa *Description de la ville de Rome* est une étape capitale dans la cartographie moderne. Née de promenades dans la ville, de relevés topographiques, d'une volonté de comprendre le paysage historique, accompagnée de tables numériques, elle confronte sources écrites et réalités du terrain. Une façon de se réapproprier l'Antiquité. Laurent de Médicis prendra Alberti pour guide pour visiter Rome en 1471. Quelques mois plus tard, Alberti l'optimiste y mourra.

LAURENT LE MAGNIFIQUE (1449-1492)

Moins de cinquante années de vie, une vingtaine au pouvoir à Florence et un surnom pour l'éternité, « le Magnifique ». Un qualificatif qu'il ne doit ni à son habileté politique venue avec l'âge ni à son sens des affaires, très inférieur à celui de son grand-père Cosme l'Ancien (1389-1434-1464), le premier des Médicis, dont l'héritage culturel est le socle sur lequel se bâtiennent la renommée de Laurent et les couleurs des Médicis, le blanc, le vert et le rouge, couleurs des trois vertus théologales, la foi,

l'espérance, la charité. Son précepteur, Marsile Ficin, l'ouvre au platonisme. C'était la tête de file de l'« Académie platonicienne » fondée par Cosme en 1459, assemblée d'amis érudits (dont Ange Politien, Pic de la Mirandole) qui fréquentaient les classiques, leurs modèles. Elle était installée à la villa de Careggi, à la lisière de Florence, là où moururent Laurent, puis Marsile. Ecrivain et érudit, Laurent chante l'amour platonique et sensuel, se disperse dans diverses formes de poèmes et apparaît comme l'artisan principal de l'extraordinaire bouquet culturel qu'est alors Florence. Les sculptures antiques, qu'étudie Michel-Ange, encadrent son palais ; des ouvrages rares latins et grecs abondent dans sa bibliothèque ; des pièces précieuses s'alignent dans son médaillier ; il fait collecter des épigraphes à Rome. Il prend sous sa protection les peintres Verrocchio, Pollaiuolo, Botticelli, Ghirlandaio, Filippo et Filippino Lippi dont les chefs-d'œuvre transmettent souvent de façon allégorique un message néoplatonicien. Sous l'impulsion du Magnifique qui s'identifie à elle, Florence, dont la langue conquiert la péninsule, attire et exporte ses artistes et ses philosophes à Rome, en Italie et dans l'Europe entière. Rien d'étonnant alors qu'un garçon doué tel le jeune Léonard de Vinci se forme à Florence. Ses érudits atteignent la gloire, la *fama* antique, qui, écrit Laurent, « enivrait tous les esprits ». De quoi justifier la devise en français du Magnifique, peinte sur son étendard lors de la joute de 1469 : « *Le temps revient* ». Une devise inspirée de la *Quatrième Eglogue* de Virgile. Elle annonce un nouvel âge d'or. Cette image de floraison, de lumière, de réveil s'impose au sein des élites cultivées qui forgent dès le XV^e siècle le terme de *Rinascita* pour qualifier le mouvement dont elles sont les artisans.





PIC DE LA MIRANDOLE (1463-1494)

Une vie courte, intense, agitée, ponctuée de passages dans des universités en Italie et, en 1485, à la Sorbonne. Une vie qui tranche parmi celles des élites savantes de son temps. Né dans une famille comtale riche et puissante de la plaine du Pô, le jeune Jean Pic de la Mirandole et de Concordia est un génie précoce. Latin et grec appris à la maison, il fréquente adolescent la faculté de Bologne pour le droit canonique, s'inscrit à Ferrare pour la philosophie, à Padoue pour l'hébreu et l'arabe, y lit des manuscrits araméens grâce à Elie del Medigo, crétos, rabbin, dernier des grands averroïstes juifs qui propose une lecture d'Aristote où philosophie et foi se distinguent et qui l'initie à la kabbale, la tradition ésotérique juive, sans en être un adepte, que Pic approfondira en 1488 avec Yohanan Alemanno, tenant d'une lecture néoplatonicienne. A chaque étape, Jean Pic accumule des connaissances et se forge des amitiés hétéroclites et solides, de l'intransigeant Savonarole à Laurent de Médicis, qui le protégera lorsque certains de ses écrits seront condamnés par le pape Innocent VIII, en passant par l'humaniste Ange Politien et le philosophe Marsile Ficin qui cherche à concilier néoplatonisme et christianisme. Jean Pic trouve le temps d'écrire des sonnets et des ouvrages de philosophie. En 1486, ce sont ses 900 *conclusions* puis son discours sur *La Dignité de l'homme*, l'année suivante son *Apologia*, en 1489 son *Heptaplus* (soit sept leçons pour chacun des sept jours de la création) plus ses *Opera omnia* rassemblés par son neveu en 1496. Au-delà d'études décousues et d'une vie peu engagée dans celle de la cité, que recherche Jean Pic ? Il assume cet assemblage qui mêle kabbale, numérologie, textes hermétiques, magie et non sorcellerie, christianisme et néoplatonisme, afin de confronter toutes les écoles dans une sorte de « concorde », l'un de ses thèmes préférés, pour « que l'éclair de la vérité (...) brille d'un plus grand éclat dans nos âmes, tel le soleil sortant de la mer ». Au milieu du monde, pense Pic, Dieu a placé l'homme qui peut devenir ange ou bête « puisque notre condition native nous permet d'être ce que nous voulons ». Se détache-t-il du catholicisme ? En 1490, il écrit : « La philosophie cherche la vérité, la théologie la trouve, la religion la possède. » Seule la foi peut donc servir de guide. Redécouvrir l'Antiquité et sa diversité revenait ainsi à louer le Christ. En juin 1493, Alexandre VI, le successeur d'Innocent VIII, lui accorde le bref d'absolution. Il meurt empoisonné à l'arsenic le 17 novembre 1494, probablement au couvent San Marco à Florence, assisté par Savonarole.



GUILLAUME BUDÉ (1468-1540)

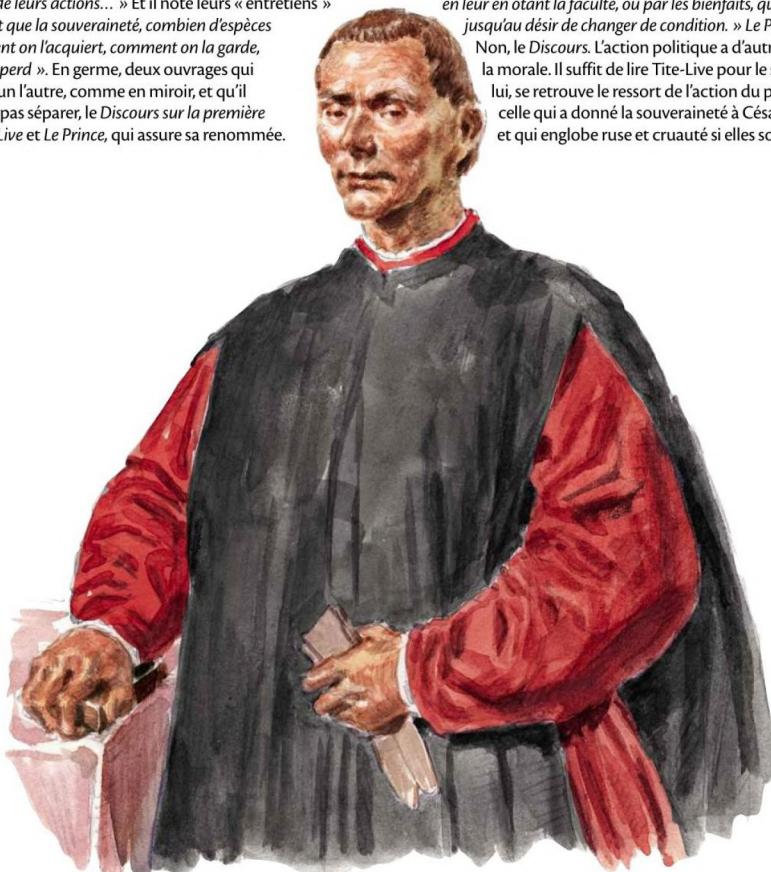
A l'exception des étudiants et des spécialistes qui utilisent une collection de traductions du grec et du latin qui porte son nom, qui connaît aujourd'hui Guillaume Budé ? Rien ne prédisposait ce notaire et secrétaire de François I^e à devenir le premier des hellénistes français et l'un des piliers de la République des Lettres qui se constitue en Europe au XVI^e siècle. Rien, si ce n'est la bibliothèque de son père et une rencontre. Officier royal, son père possède des manuscrits grecs qui, avec la chute de Constantinople en 1453, ont afflué en Occident, souvent apportés par des savants. Guillaume s'y frotte en autodidacte au grec ancien. Mais sans sacrifier sa carrière. La tension entre service d'Etat et service de l'Antiquité sera une attitude constante chez lui. Une formation académique de droit le laisse insatisfait, un passage chez Georges Hermonyme de Sparte lui aurait appris « la lie du grec » ; aussi il suit pendant cinq ou six ans les leçons de Jean Lascaris, émigré grec lui aussi, qui l'initie à la philologie, science qui pour Budé ordonnera tous ses travaux. Entre 1502 et 1505, il traduit en latin (il écrit peu en français) trois traités des *Moralia* de Plutarque et une lettre adressée par le Père de l'Eglise Basile à Grégoire de Nazianze. Dès lors, une boulimie enthousiaste l'anime. Il commente en 1508 une partie du *Digeste*, débarrasse des gloses médiévales, retrouve l'esprit du droit romain et rénove la science juridique. En 1515, il se penche sur les monnaies et les mesures antiques, un chef-d'œuvre de savoirs, rapidement édité et traduit en Italie. Il annote Vitruve, assemble ses *Commentaires sur la langue grecque*, essaie de définir la place des études classiques dans une société chrétienne. « Le plus grand Grec d'Europe » (selon Scaliger) est au centre d'un réseau de correspondants qui couvrent toute l'Europe, Erasme, Rabelais, Juan Luis Vives, Thomas More, Lascaris. Et pourtant il bataille plusieurs années avec son roi pour créer le « Collège des lecteurs royaux », l'ancêtre du Collège de France. Est-ce une compensation ? En 1522, on crée pour lui, à vie, le poste de maître de la Librairie du roi.

NICOLAS MACHIAVEL (1469-1527)

Florence, 1498. Savonarole est brûlé ; Nicolas Machiavel, un Florentin d'excellente famille de la bourgeoisie, commence sa carrière de fonctionnaire habile et talentueux au service de la chancellerie de sa cité. Il accomplit des missions en France, à Rome, en Allemagne ; il crée une milice de citoyens, qu'il préfère aux mercenaires, et réfléchit aux questions militaires. Après le retour au pouvoir des Médicis en 1512, il est conduit en prison, avant d'être assigné à résidence dans sa propriété de Sant'Andrea in Percussina. Loin de l'agitation politique, sans espoir rapide de retrouver un emploi, il mène une vie simple. Mais le soir, il se retire dans son cabinet de travail, parmi ses livres et, écrit-il dans une de ses lettres de 1513, « *entre dans les cours antiques des hommes de l'Antiquité. (...) Là, nulle honte à parler avec eux, à les interroger sur les mobiles de leurs actions... »* Et il note leurs « *entretiens* » sur « *ce que c'est que la souveraineté, combien d'espèces il y en a, comment on l'acquiert, comment on la garde, comment on la perd* ». En germe, deux ouvrages qui se répondent l'un l'autre, comme en miroir, et qu'il convient de ne pas séparer, le *Discours sur la première décade de Tite-Live* et *Le Prince*, qui assure sa renommée.

La dédicace à Laurent de Médicis le précise : Machiavel a acquis la « *connaissance des actions des grands hommes par une longue expérience des choses modernes et une continue lecture des antiques* ». Ces deux œuvres circuleront sous forme de manuscrit et ne seront imprimées qu'en 1531 et 1532, après sa mort. Alors que les artistes recherchaient dans l'Antiquité classique un modèle à imiter et à dépasser, un idéal de beauté, Machiavel, fort de son expérience personnelle, l'interroge pour comprendre les réalités politiques de son temps et pour proposer à ses contemporains les avantages qu'on doit tirer de la connaissance de l'histoire. Au point que l'on peut combiner les deux livres : « *L'art de gouverner ses sujets consiste à les tenir dans l'impuissance de vous nuire, ou d'en avoir même la volonté ; on y parvient par la rigueur, en leur en ôtant la faculté, ou par les bienfaits, qui leur ôtent jusqu'au désir de changer de condition.* » *Le Prince* ?

Non, le Discours. L'action politique a d'autres règles que la morale. Il suffit de lire Tite-Live pour le savoir. Chez lui, se retrouve le ressort de l'action du prince, la *virtù*, celle qui a donné la souveraineté à César Borgia et qui englobe ruse et cruauté si elles sont nécessaires.



MICHEL-ANGE (1475-1564)

Encore un néoplatonicien ! Le jeune Toscan Michel-Ange, qui fréquente la Florence de Laurent de Médicis de 1488 à 1492 pour son apprentissage, est naturellement imprégné de cette philosophie. Remarqué par le prince et logé au palais, il a accès à ses fabuleuses collections, celle du jardin San Marco et celle du palais. Il a disséqué le corps humain à l'hôpital du couvent Santo Spirito et maîtrisé à la perfection l'anatomie. Chez lui, représenter le corps de l'homme, c'est le célébrer, l'admirer et aussi exprimer les mouvements de l'âme et s'élever vers le divin. Dans ses premières œuvres de Florence (vers 1490-1492), *La Bataille des centaures*, *La Vierge à l'escalier*, l'influence directe ou indirecte de l'Antiquité côtoie inventivité et libération de toute convention. Il en est de même avec sa première œuvre romaine, un *Bacchus ivre* (1496-1497), qui, située dans des jardins à côté de statues antiques, conduit des contemporains à s'y tromper. De retour à Florence, il crée le *David* (1501-1503). Un athlète grec ? Plus qu'une musculature détaillée, la statue traduit énergie physique et force morale. Qualités qui jointes à une tension vers Dieu se manifestent également dans la chapelle Sixtine, dans des nus de la voûte inspirés par le *Torse du Belvédère*, une sculpture hellénistique qui le fascine, et dans le *Jugement dernier*. Se détourne-t-il de l'Antiquité lorsque, à partir de 1534, sur la demande du pape Paul III, il remanie la place du Capitole à Rome ? Une révolution, la place ne regarde plus le Forum mais la basilique Saint-Pierre. Orientation accentuée par la statue de Marc Aurèle que l'on croyait être celle de Constantin, et que Michel-Ange installe au centre de la place. Les adeptes de Vitruve l'en accusent lorsqu'il achève et couronne les travaux de Sangallo au palais Farnèse en 1547. En réalité, l'Antiquité nourrit toutes les manifestations de son génie, mais il la plie à sa volonté, à son imagination, et

transcende la notion d'imitation. A Rome furent exhumés deux groupes de statues, le *Laocon*, en 1506, et celui connu sous le nom de *Taureau Farnèse*, en 1546, que Michel-Ange a admirés. Les trouve-t-il trop

référés aux eux-mêmes, manquant d'espace ?

Lui qui travaille alors au palais Farnèse imagine un projet fabuleux, qui ne sera jamais réalisé : une ouverture qui traverse le portail principal, la cour, le jardin, atteint le Tibre et relie par un pont l'autre rive. Ainsi du *Campo de' Fiori* jusqu'aux propriétés Farnèse de la rive droite, une vaste échappée, sans autre obstacle que le Janicule se serait offerte au regard. Le pivot de cette vision en aurait été le *Taureau Farnèse*, transformé en fontaine ! Michel-Ange, amoureux de l'Antiquité ? Assurément, sans qu'elle l'asservisse. Elle l'ouvre à la création et permet à ses successeurs de proposer d'autres interprétations du monde classique.





ÉRASME DE ROTTERDAM (VERS 1469-1536)

Réduire l'œuvre d'Erasmus à son *Eloge de la folie* est une sottise, même si ce court essai peut apparaître comme un condensé de l'esprit du temps, car il détonne de la production habituelle de celui que ses contemporains et pairs qualifient de « prince des humanistes ». Moine augustin, ordonné prêtre en 1492, Erasmus passe de monastère en monastère, saute d'université en université, pèlerinage de ville à ville si les activités intellectuelles y sont renommées. En permanence, il noue des relations avec d'autres érudits. Entre eux, à l'école de l'Italie, une émulation amicale pour concilier la civilisation antique classique qu'ils imaginent et leurs préoccupations, notamment dans le domaine religieux. Dès 1500 sa solidité philologique est reconnue avec l'édition des *Adages*, une anthologie commentée d'aphorismes tirés de l'Antiquité, 16 éditions du vivant d'Erasmus que, sans répit, il corrige et accroît. Suivent des *Colloques*, recueil de dialogues nés auprès d'étudiants, édités sans son approbation en 1518, réécrits en 1522 et augmentés par l'auteur jusqu'en 1533. Eduquer, enseigner, transmettre la passionnée, il rédige des traités de grammaire, de prononciation du grec ancien, d'éducation avec un principe qu'il édicte : « *On ne naît pas homme, on le devient.* » Rien ne freine son avidité à comprendre et à suivre les techniques nouvelles dont

il perçoit la possibilité de diffuser le savoir. Il travaille à Venise auprès d'Alde Manuce, imprimeur et éditeur d'œuvres grecques, à Bâle, centre de l'édition patristique avec les éditions Froben. Il y publie en 1516 l'édition princeps du Nouveau Testament grec. Un travail à partir de manuscrits et non de traductions qui lui assure le premier rang en Europe. Il édite la première édition des lettres de saint Jérôme et de nombreux Pères de l'Eglise sans oublier les auteurs profanes de l'Antiquité, avec une édition princeps de la *Géographie* de Ptolémée et Térence, Tite-Live, Suétone, Pline l'Ancien, Sénèque. Avec toujours la même ardeur à s'appuyer sur les textes en langue originale. Cette extraordinaire activité ne l'empêche pas d'être le conseiller de Charles Quint pour qui il écrit une *Institution du prince*, de ferrailler avec Luther dans son traité *Du libre arbitre* où il refuse de se rallier à la réforme protestante. Il reconnaît que parfois on profite plus à lire des récits fabuleux en y cherchant un sens allégorique que des livres saints si l'on s'en tient au sens littéral. Un an avant sa mort, ce « champion invincible de la vérité », selon Rabelais, décline le chapeau de cardinal, mais reste fidèle au pape, à son Eglise et à ses idées, dénonçant l'aveuglement, la superstition, l'égoïsme et le bellicisme qu'il pourfendait avec ironie dans l'*Eloge de la folie*. ➤

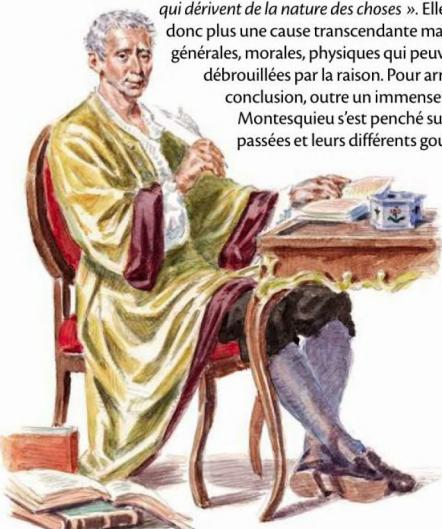
RABELAIS (1483 ?-1553)

Dès les premières lignes de *Pantagruel* (1532) et de *Gargantua* (1534) surgissent Démocrite pour le premier, Alcibiade, Socrate, Platon pour le second. L'Antiquité est là, vivante, libérée des gloses et des notes qui l'étouffent. L'auteur s'adresse à des lecteurs qui en sont imprégnés, à des esprits distingués, ceux qui peuvent pénétrer dans l'abbaye de Thélème, un palais de la Renaissance où se trouvent de « belles grandes librairies en grec, latin, hébreu, français, toscan et espagnol », et qui doivent être « gens libres, bien nés, bien instruits, fréquentant d'honorables compagnies ». Une telle familiarité et une telle connaissance avec l'Antiquité, telle l'utilisation rarement ornementale de la mythologie, telle la caution antique qu'il revendique pour inventer un système orthographique, exigent un dressage linguistique approfondi. Le jeune Rabelais, moine franciscain avant de devenir prêtre, l'a subi dans les différents monastères qu'il a fréquentés et où il a acquis de solides notions théologiques. Cette assimilation complète des auteurs antiques, il n'a cessé de l'amplifier et de la cultiver par son usage du monde, ses études et sa pratique de la médecine (il publie Hippocrate et Galien en 1532), ses voyages (à Rome et en Italie, où il fréquente les Académies), sa correspondance (Erasmus, qu'il qualifie de « père très affectueux », Budé) et ses lectures. Son savoir est infini, touché à tous les domaines (la faune, la flore, l'héraldique) et transparaît dans ses ouvrages, maquillé ou sous une forme drôle ou anecdotique. Ainsi, il connaît toute l'œuvre de Budé, à qui il emprunte beaucoup (le terme « encyclopédie »), mais qu'il ne cite qu'une seule fois ! Bénéficiant de protecteurs influents, ce religieux indiscipliné, qui déteste la Sorbonne, n'est guère inquieté et participe pleinement au mouvement des lettres et des arts fondé sur la redécouverte des textes antiques originaux, ce qu'il nomme « restituer » ou « restaurer » l'Antiquité avant que le début du XIX^e siècle ne le baptise en France « Renaissance ».



MONTESQUIEU (1689-1755)

« Mon petit Romain », disait de lui son amie Mme de Tencin. Une vie somme toute tranquille, provinciale plus que parisienne, malgré un voyage à travers l'Europe (1728-1731), à peine troublée par l'impertinence des *Lettres persanes* (1721) et par un roman libertin, et qu'écrase le poids de *L'Esprit des lois* paru en 1748. L'auteur y assure que « les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses ». Elles ne reflètent donc plus une cause transcendance mais des causes générales, morales, physiques qui peuvent être débrouillées par la raison. Pour arriver à cette conclusion, outre un immense travail, Montesquieu s'est penché sur les civilisations passées et leurs différents gouvernements.



Rome était un choix parfait ; il pouvait en dominer et analyser toute l'existence. Le résultat en fut ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) qui conduisent de la naissance de Rome à la chute de Constantinople. Cette sorte de travail préparatoire à *L'Esprit des lois* exige de lire à s'en abîmer la vue : Montesquieu donne la liste des ouvrages nouveaux qu'il s'est procurés (Polybe, Zonaras, Appien, Végèce, etc.) et qui enrichissent sa bibliothèque où s'alignent les classiques. Car son intérêt pour l'Antiquité est ancien. En 1716, il avait lu à l'Académie de Bordeaux une *Dissertation sur la politique des Romains dans la religion*, puis composé vers 1725 un étonnant dialogue imaginaire entre Sylla, qui vient d'abandonner la dictature, et Euclate, dialogue qui sera joint à partir de 1748 aux *Considérations*. Son recueil de notes, *Spicilegium*, et ses *Pensées* sont truffés de références à Tacite, Suétone, Dion Cassius et à la loi romaine. Des Romains, il retient le pragmatisme, la force militaire et l'aptitude à assimiler les vaincus grâce aux avantages qu'ils apportent, paix, concorde, et à leur « manière lente de conquérir ». S'il compare souvent ses contemporains à des figures romaines, il retire des leçons de ses travaux presque des lois universelles, qu'il exprime sous forme de maximes, telle « il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse que de donner de l'argent pour avoir la paix ». Il porte une attention particulière à la période dominée par César et Auguste, celle où, selon lui, les Romains perdent leur liberté et adoptent un autre type de gouvernement, lequel annonce la décadence de Rome en suivant une logique inflexible dont il déroule les étapes.



JOHANN JOACHIM WINCKELMANN (1717-1768)

Né à Stendal, en Prusse, ce fils de cordonnier entre, grâce à des bourses, dans un lycée berlinois puis à l'université de Halle et de léna, y étudie la théologie, l'hébreu, le grec, l'histoire et la médecine. Bibliothécaire dans une famille noble près de Dresde, il accède à la cour du prince électeur de Saxe, célèbre pour sa collection d'art, où il rencontre des archéologues. Converti au catholicisme en 1754, il a une obsession : connaître Rome. Avec un essai d'une quarantaine de pages, *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques dans la peinture et la sculpture* (1755), il obtient une pension, se rend à Rome, travaille pour divers cardinaux dont Alessandro Albani, un mécène riche de trois collections d'art prestigieuses, qui le prend sous sa protection. A Rome, la « cité du bonheur », il se sent libre.

Winckelmann, excellent helléniste, démontre sa connaissance des œuvres antiques. Il parcourt l'Italie, s'attarde à Pompéi, Herculaneum, Paestum, écrit des études, ainsi celles sur le *Torse du Belvédère* et les temples d'Agrigente. En 1763, il voici préfet des antiquités de Rome, *scriptor* de la Bibliothèque vaticane. Un poste stratégique : rien de ce qui concerne les antiquités en Italie ne lui échappera. L'année suivante, paraît en Allemagne son *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, commencée six ans auparavant. Une véritable révolution historiographique : en rompant avec la vie des artistes, en affrontant directement les œuvres, Winckelmann invente l'histoire de l'art, celle qui, malgré des ajustements, reste la nôtre. Deux parties divisent son étude : un exposé, peuple par peuple, qui

va des origines de l'art, puis des Egyptiens aux Romains ; une analyse de l'art au sein du seul peuple grec (en réalité celui d'Athènes) qui sur lie milieux naturel favorable, liberté de son régime politique et esprit critique. Il présente un développement cyclique de l'art (naissance, croissance, apogée, déclin), distingue époques et styles et met au cœur de sa conception de la beauté la *Stille Grösse* (grandeur calme), que seuls les Grecs de l'âge classique ont atteinte, quitte à minorer l'art hellénistique, trop mouvementé, comme le sera plus tard l'art baroque qu'il qualifie d'« *onde du mauvais goût* ». Le succès est immédiat, les traductions s'enchaînent, les invitations se multiplient, Winckelmann poursuit ses travaux. Il meurt à Trieste, assassiné dans des conditions obscures.

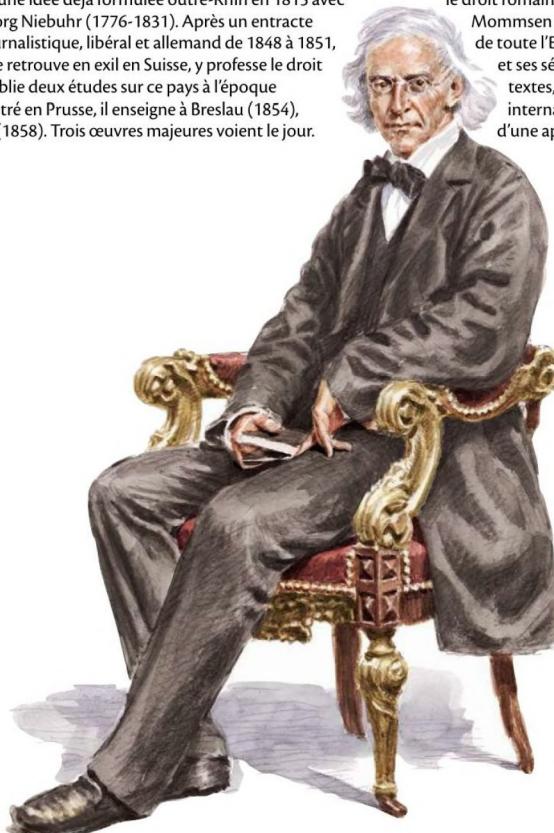


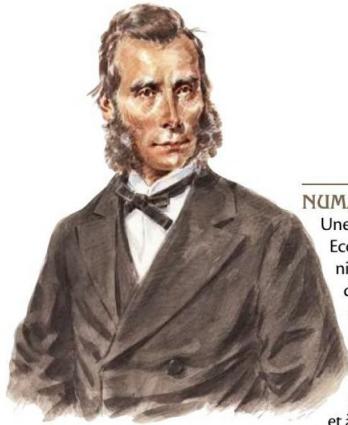
THEODOR MOMMSEN (1817-1903)

Un pont à Castel di Sangro, dans les Abruzzes, pays samnite dans l'Antiquité. Sur sa pile centrale, une inscription romaine. Sous ce pont, un cheval, jambes dans l'eau. Sur l'animal, un homme en équilibre, avec chapeau et redingote, appuie une échelle pour aller recopier l'inscription : c'est Theodor Mommsen, en 1846. Né dans le Schleswig-Holstein, le jeune Mommsen reçoit une éducation classique et littéraire, lit et écrit l'italien, le français et l'anglais, étudie à l'université de Kiel la philologie, le droit et l'histoire, et publie, après sa thèse de droit en 1843, deux monographies de droit public romain, l'une sur les *Collèges et les sodalités*, l'autre sur les *Tribus*. Il y gagne une bourse de l'Académie de Berlin pour un voyage en France et en Italie. Dans ce pays, il rencontre en juillet 1845 celui qui régnait alors sur l'épigraphie latine : Bartolomeo Borghesi. En suivant ses conseils, il passe deux années à rassembler les inscriptions du royaume des Deux-Siciles, se penche en philologue sur les langues italiennes et réfléchit à un projet grandiose, un *Corpus* de toutes les inscriptions, une idée déjà formulée outre-Rhin en 1815 avec Barthold Georg Niebuhr (1776-1831). Après un entracte politique, journalistique, libéral et allemand de 1848 à 1851, Mommsen se retrouve en exil en Suisse, y professe le droit romain et publie deux études sur ce pays à l'époque romaine. Rentré en Prusse, il enseigne à Breslau (1854), puis à Berlin (1858). Trois œuvres majeures voient le jour.

Le tome I de son *Histoire romaine* paraît en juin 1854. Son écriture est agile et d'un contenu nouveau. Epigraphie, droit, archéologie, numismatique et philologie s'épaulent pour réaliser une synthèse complète, parcourue en contrepoint par la passion de l'unité allemande. Discuté, traduit, le livre connaît un succès immédiat. Mais cette *Histoire* ne fut jamais achevée. Les deux tomes qui suivirent s'arrêtèrent à la bataille de Thapsus (46 av. J.-C.). Deuxième chantier : le projet de son *Corpus des inscriptions latines* est lancé en 1863 par l'Académie de Prusse avec un classement géographique, par région et par localité, totalement novateur. Chacun des volumes, en latin, se termine par un important index qui suit toujours le même ordre. L'ensemble, bien qu'inachevé, avec ses 400 000 inscriptions publiées constitue encore aujourd'hui la base de toute recherche épigraphique. Enfin, avec deux synthèses monumentales, *Le Droit public romain* (1871-1888) et *Le Droit pénal* (1899), il cherche à comprendre, au-delà des descriptions, comment fonctionne le droit romain et quels en sont les ressorts profonds.

Mommsen ne quittera pratiquement plus Berlin où, de toute l'Europe, on viendra suivre son enseignement et ses séminaires. Infatigable travailleur, il édite des textes, anime des entreprises scientifiques de portée internationale et meurt dans son cabinet de travail d'une apoplexie. Il aura écrit près de 40 000 pages.





NUMA DENIS FUSTEL DE COULANGES (1830-1889)

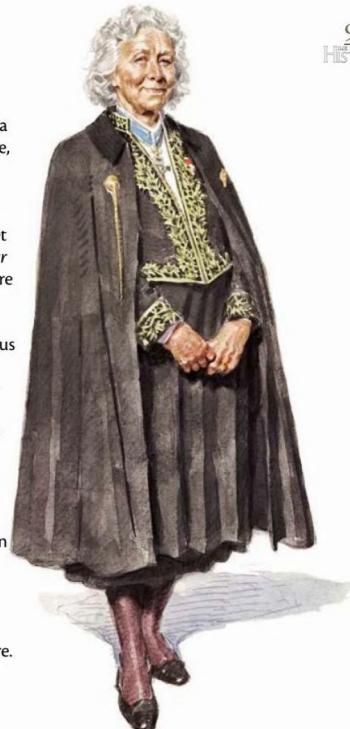
Une vie sage, laborieuse, austère de celui qui souhaitait devenir historien et le devint : rue d'Ulm, Ecole française d'Athènes, différents postes dans l'enseignement supérieur. Aucun excès connu, ni engagement spirituel, ni politique, sauf une rude polémique avec Theodor Mommsen à la suite de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, où il lui reproche de mélanger le patriotisme, une vertu, avec l'histoire, une science. Une vie de bon élève, illustrée d'abord par ses thèses soutenues en 1858, l'une sur le culte de Vesta, prétexte pour s'interroger sur les conditions qui entraînent la formation d'une société, l'autre sur *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains* où il oppose la force et la continuité au pouvoir de l'aristocratie romaine à la faiblesse de la Grèce, toujours en guerre civile. Suit, en 1864, *La Cité antique*, qui prolonge un cours consacré à la famille et à l'Etat chez les anciens. Bien qu'inconnu, ce professeur à l'université de Strasbourg remporte

un succès qui dépasse le cercle des spécialistes. Il le doit à son style fluide et à la nouveauté de ses propositions : la religion, exprimée par la sépulture, ses rituels, la tombe et le culte des morts, renforce le noyau familial qui par son intermédiaire regroupe d'autres individus. Du foyer familial, on passe au foyer civique toujours cimenté par le fait religieux. S'il se disloque, l'ensemble se fissure. Ainsi, selon Fustel, se sont constituées les sociétés dont l'histoire est la science.

Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique de 1863 à 1869 qui discrètement le patronne, lui propose de donner des leçons d'histoire à l'impératrice Eugénie. Deux thèmes les sous-tendent, l'histoire, sa durée, sa pesanteur et sa continuité forment le présent ; la place de la Gaule, entre les Germains, et les Romains, une question qui nourrit sa réflexion et pour laquelle il penche en faveur de Rome et de son gouvernement en Gaule. En 1875, il est élu à l'Académie des sciences morales et politiques, puis obtient la première chaire d'histoire médiévale à la Sorbonne en 1878 et la direction, en 1880, de l'Ecole normale supérieure. Admiré, reconnu mais aussi critiqué, ayant des élèves dévoués, tel Camille Julian son exécuteur testamentaire, il s'attelle à ce qu'il ressent comme capital, la formation de la France. Un travail qui l'occupera jusqu'à sa mort : après des ouvrages préliminaires paraît en 1888 *l'Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, une ouverture monumentale que Camille Julian achèvera et publiera en 1890 et 1891. Cette œuvre « n'a, je crois, qu'un seul équivalent – et ce n'est pas rien – dans l'historiographie européenne : Le Droit public des Romains, de Mommsen, publié entre 1871 et 1888... » remarque l'historien Claude Nicolet. Jusqu'au bout, malgré critiques et polémiques, Fustel ne regardera pas les « ronces du chemin » préférant « tenir les yeux uniquement fixés sur la science ».

JACQUELINE DE ROMILLY (1913-2010)

De son parcours d'excellence exceptionnel, au-delà des prix, des titres, des décorations, un hommage a dû émouvoir Jacqueline de Romilly : recevoir en 1995 à Athènes, sur la colline de la Pnyx, le siège de l'Écclesia, l'assemblée des citoyens, la nationalité hellénique avant d'être nommée, cinq ans plus tard, « ambassadrice de l'Hellénisme ». S'est-elle alors souvenue de l'ouvrage que sa mère lui avait offert en 1933, une édition ancienne, en sept volumes, de *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse de Thucydide* ? Un auteur et un livre à l'ombre desquels se déroulera une grande partie de sa vie, jalonnée par l'édition et la traduction de la *Guerre*, trois ouvrages sur son auteur et de nombreux articles. « En général, confiera-t-elle, *Thucydide m'a aidée à prendre de la distance par rapport à ce que je vivais*. » Mais son amour de la Grèce ne se réduit ni à cet auteur ni à la littérature grecque. L'originalité profonde de Jacqueline de Romilly est le combat mené sur trois fronts pour éviter l'érosion, voire la disparition, de la culture grecque antique et des liens étroits tissés avec nous. Premier front, l'érudition. Impensable de la borner à Thucydide. Sa palette est beaucoup plus large. Elle comprend Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et quelques autres, se colore avec des personnages imaginaires ou historiques tels Hector, Alcibiade, tire vers le tendre avec *La Douceur dans la pensée grecque* et emprunte à la vie politique des couleurs plus violentes. Etre érudite, l'une des plus grandes, n'est pas une fin en soi. Son savoir livresque est mis à la disposition de tous ses collègues et au service du maintien de la qualité des études classiques. Deuxième arme, l'enseignement. Tous les témoignages concordent, Jacqueline de Romilly a été un professeur exceptionnel. Un métier qu'elle a aimé dans le secondaire, à l'université et au Collège de France, et qu'elle a défendu avec passion lorsqu'elle a perçu qu'il se dégradait dans les disciplines qui furent les siennes. Non par défense corporatiste, mais parce que l'apprentissage du grec et du latin forme l'esprit, le prépare à acquérir d'autres connaissances et élève le jugement critique. Enfin, le plaidoyer. Par ses interventions, ses conférences, les débats télévisés, Jacqueline de Romilly est devenue, presque malgré elle, la représentante sincère, convaincante et jamais lasse de la culture classique dans notre pays, persuadée que chacun devrait bénéficier du « *sentiment profond de la beauté du monde et de l'émerveillement devant la vie* » qu'elle ressentait à la lecture d'Homère.

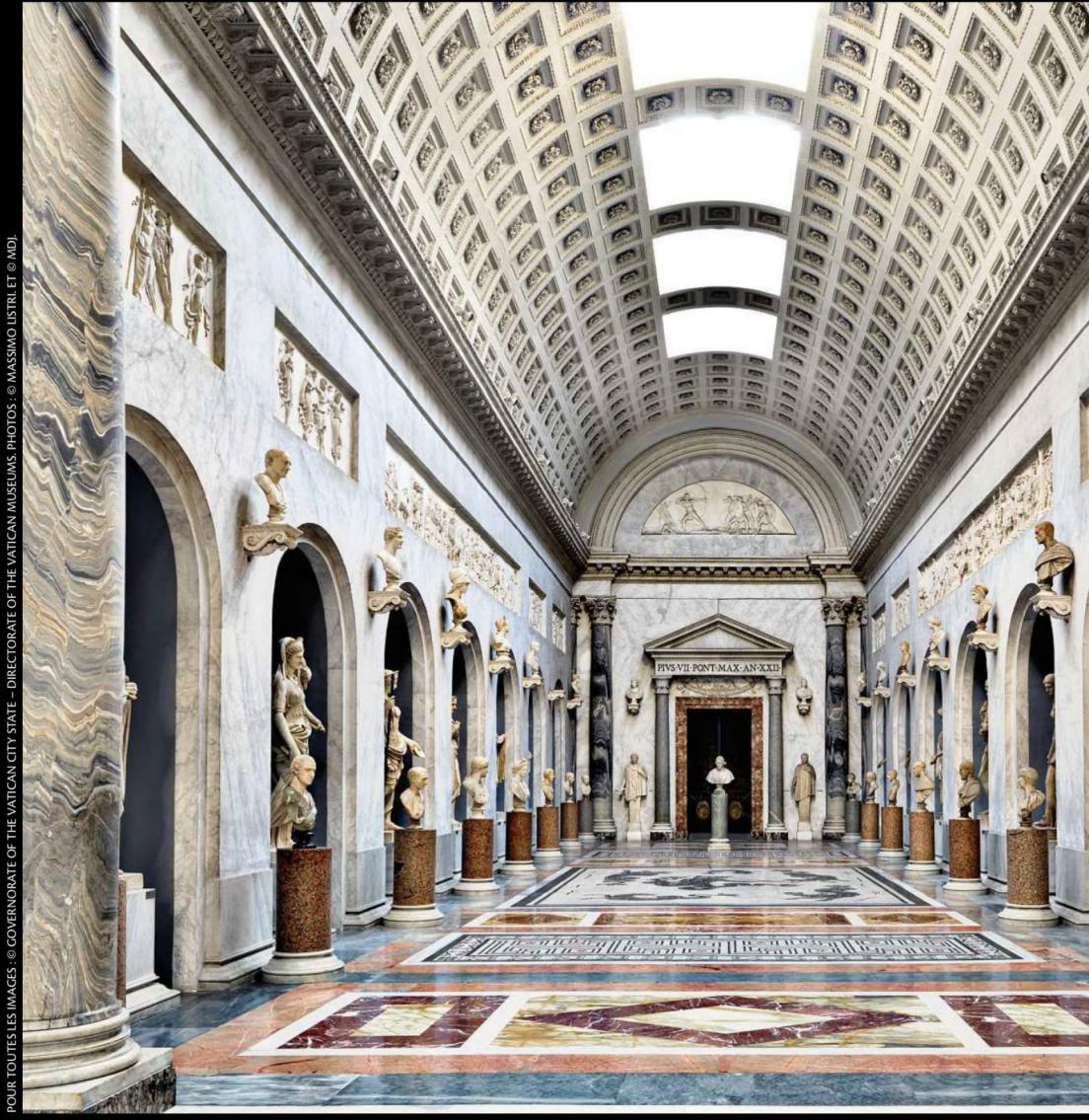


La galerie des illustres

| EN COUVERTURE

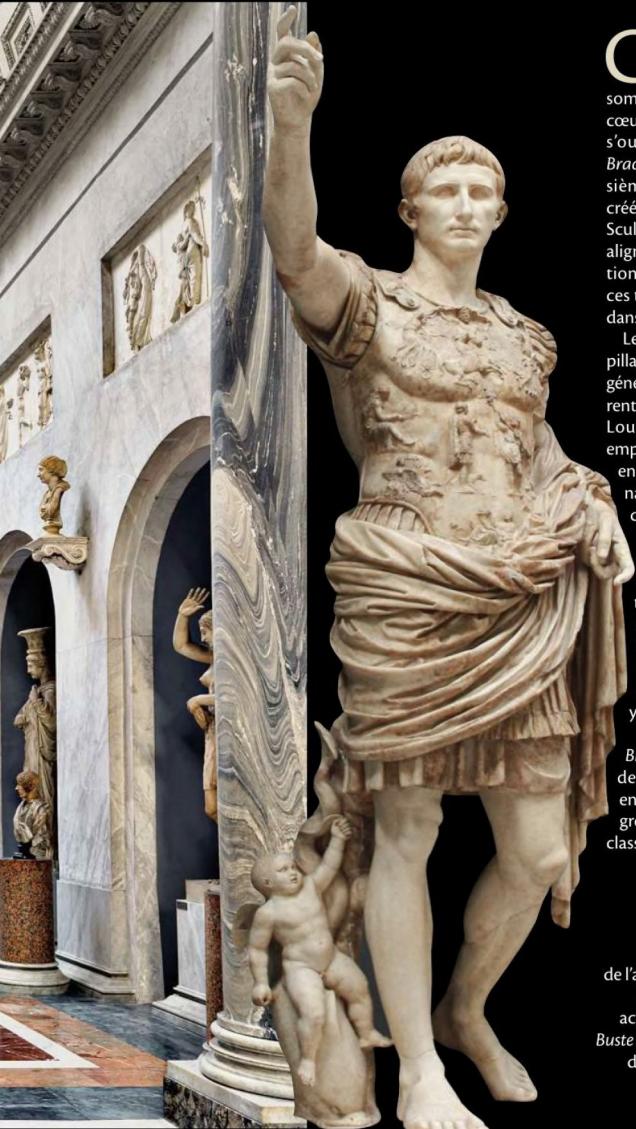
98

HISTOIRE



POUR TOUTES LES IMAGES : © GOVERNORATE OF THE VATICAN CITY STATE – DIRECTORATE OF THE VATICAN MUSEUMS. PHOTOS : © MASSIMO LISTRI ET © M.D.J.

Ouvert par le pape Pie VII dans les musées du Vatican, le somptueux écrin du *Braccio Nuovo* s'efforce de recréer, à travers sa collection de statues romaines, une Antiquité idéale.



C'est le plus beau cabinet d'antiques dont on puisse rêver, la plus somptueuse vitrine, peut-être, du cœur gréco-latin de l'Europe. En 1822 s'ouvrait dans les musées du Vatican le *Braccio Nuovo* (« la nouvelle aile »), troisième section du musée Chiaramonti, créé par le pape Pie VII quinze ans plus tôt. Sculptures en pied ou en buste, solitaires ou alignées sur des consoles de marbre ; frises, sarcophages, inscriptions... Toute l'Antiquité semble s'être donné rendez-vous dans ces trois galeries, qui inspirent le sentiment délicieux de vaguer dans un magasin de statues.

Le *Braccio Nuovo* doit quant à lui sa naissance à une *felix culpa* : le pillage des collections pontificales, imposé en 1797 par un certain général Bonaparte lors du traité de Tolentino. À Paris, elles rejoignent le Muséum central des arts de la République, futur musée du Louvre, tandis que Bonaparte se muait en Napoléon. Mais un empire plus loin, l'heure de Waterloo sonnait déjà, et Pie VII obtint en 1816 le retour à Rome de ces collections, qui entraîna le réaménagement complet de la statuaire classique aux musées du Vatican. Sous la houlette du sculpteur Antonio Canova, les architectes Raffaele Stern et Pasquale Belli ouvrirent alors cette galerie, longue de 68 m et couverte d'une voûte à caissons percée de lucarnes. Le long des parois, animées par des reliefs d'inspiration antique, 28 niches abritent des statues monumentales, comme le fameux *Auguste de Prima Porta* ; des dizaines de bustes de déesses ou d'empereurs dressent leur visage charmant ou patibulaire. A une extrémité, le groupe du *Nil*, géant étendu sur lequel batifolent des bambins, semble encore chercher des yeux son pendant, *Le Tibre*, resté finalement au Louvre.

A l'occasion des 200 ans de la pose de sa première pierre, le *Braccio Nuovo* a rouvert en 2017 après une restauration soignée de sept ans. Celle-ci permet d'admirer à la fois ce merveilleux ensemble de sculptures romaines, souvent inspirées d'originaux grecs, et leur splendide écrin, sans doute le plus beau décor néoclassique que l'on puisse trouver à Rome.



TRIOMPHE DE MARBRE Page de gauche : inauguré par Pie VII en 1822, le *Braccio Nuovo* (« la nouvelle aile ») est la troisième galerie du musée Chiaramonti au Vatican. Emblématique de l'architecture néoclassique, cette œuvre des architectes Raffaele Stern et Pasquale Belli devait offrir aux statues antiques qu'elle accueillerait un cadre reflétant au plus près leur origine. En haut : Buste de Trajan, II^e siècle. A gauche : *Auguste de Prima Porta*, I^{er} siècle, dont la pose s'inspire du *Doryphore* du sculpteur grec Polyclète.



IN VINO VERITAS A gauche : *Silène portant Dionysos enfant*, II^e siècle. Ce marbre d'environ 1,90 m est la copie d'une statue en bronze grecque de la période hellénistique (vers 300 av. J.-C.). Assimilé au vin et à l'ivresse, Silène s'était occupé de l'éducation de Dionysos avec les nymphes. Il lui aurait appris notamment la plantation de la vigne. Connu pour sa laideur, il est habituellement représenté comme un vieillard lourdaud au ventre bedonnant, un portrait très éloigné de ce physique svelte et musclé.



POUR TOUTES LES IMAGES : © GOVERNORATE OF THE VATICAN CITY STATE – DIRECTORATE OF THE VATICAN MUSEUMS. PHOTOS : © MEDIACOM/AKG-IMAGES/ALBUM/M/ENRIQUE MOUNA © MEDIACOM



UN LONG FLEUVE TRANQUILLE

Ci-contre : *Le Nil*, I^{er}-II^e siècle. Inspirée peut-être d'une sculpture hellénistique alexandrine décrite par Pline l'Ancien, cette statue monumentale a été trouvée en 1513 dans le quartier du Champ de Mars. Elle aurait fait partie du décor de l'*Iseo Campense*, un sanctuaire égyptien de Rome dédié à Isis et Sérapis. En bas : *Paon*, bronze, provenant du mausolée d'Hadrien (II^e siècle), appelé aujourd'hui château Saint-Ange.



LIVRES

Par Michel De Jaeghere, Jean-Louis Voisin
et Vincent Trémolet de Villers

Lettres classiques

Europe, la voie romaine. Rémi Brague

« La culture européenne est, dans son entier, un effort pour remonter vers un passé qui n'a jamais été le sien. » Parce que la chute de l'Empire romain d'Occident a créé une rupture, l'Europe n'a jamais eu avec la romanité le même rapport de continuité que Byzance. Elle l'a tenue pour un trésor perdu, vers quoi il s'agissait de remonter. Mais cette attitude était justement la plus conforme à ce qui avait été le génie de Rome : d'avoir elle-même choisi la culture grecque, parce qu'elle l'a été apparue plus riche et plus féconde que celle dont elle avait hérité elle-même. Parcourant l'histoire de l'Antiquité, du Moyen Age et de nos Renaissances, celle de l'islam et celle de la chrétienté avec une aisance déconcertante, Rémi Brague dresse un constat en forme de bréviaire de la civilisation : le secret de la fécondité de l'aventure européenne tient peut-être à ceci que la culture gréco-romaine ne nous a pas été donnée comme à un héritier. Qu'elle nous a été proposée comme un effort pour domestiquer en nous le barbare et faire de lui un civilisé. Lumineux. **MDeJ**

Folio, « Folio essais », 1999, 272 pages, 9,70 €.

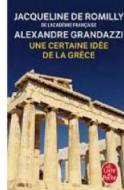


L'Héritage de la Grèce

Moses I. Finley. Préface de Pierre Grimal

Finley (1912-1986) était marxiste et professeur d'histoire ancienne à l'université de Cambridge. C'était aussi un savant immense, rigoureux, dont les travaux ont marqué des générations d'hellénistes et d'étudiants. Epaulé par une dizaine de collègues à qui toute liberté a été donnée, il propose ici de montrer la signification et la place de l'héritage grec dans l'histoire de la culture européenne.

Rien de superficiel cependant, mais des vues toujours réfléchies qui vont des théories politiques aux arts plastiques en passant par la philosophie. **J-LV**
Tallandier, « Texto », 2022, 752 pages, 13,50 €.



Une certaine idée de la Grèce

Jacqueline de Romilly et Alexandre Grandazzi

Vous n'avez pas eu le temps de lire toute l'œuvre, parfois technique, de cette académicienne ? Alors prenez ce livre. En sept chapitres, aux dialogues vifs et parfois drôles, voici les thèmes principaux abordés par la Grande Jacqueline au cours de ses nombreux ouvrages, qu'elle mêle étroitement à sa vie. Alexandre Grandazzi y est parfait, relance le débat sans flagornerie, critique avec subtilité, ramène la discussion à l'essentiel. Mieux, il sait écouter et ose interrompre son aînée. A lire d'urgence. **J-LV**

Le Livre de Poche, 2006, 352 pages, d'occasion.

La Renaissance européenne. Peter Burke

La Renaissance a bien commencé en Italie, avec Dante, Giotto, Pétrarque. Mais le foyer italien a coexisté avec celui qu'entretenait la cour de Bourgogne, et l'humanisme a rayonné de Flandres en Angleterre comme en Espagne ou en France, au gré d'intenses courants d'échanges et de contacts entre artistes, érudits, chancelleries, universités, à la faveur de la diffusion de l'imprimerie, comme à l'occasion des invasions de l'Italie par les derniers Valois. Professeur émérite d'histoire culturelle à l'université de Cambridge, spécialiste de la Renaissance italienne, Peter Burke brosse ici l'éblouissant tableau d'un phénomène d'émulation culturelle qui vit l'Europe prendre conscience d'elle-même par la redécouverte et la réappropriation des trésors artistiques et intellectuels de l'Antiquité. **MDeJ**

Points, « Points Histoire », 2002, 352 pages, 9,50 €.



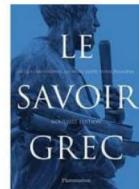
Le Savoir grec. Jacques Brunschwig, Geoffrey Lloyd et Pierre Pellegrin

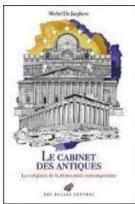
Cette nouvelle édition est un tour de force. En trois chapitres (presque trois livres) est rassemblé tout ce qu'un honnête homme de notre temps peut essayer de connaître du savoir grec antique dans les domaines de la philosophie, de la politique et de la recherche (histoire, astronomie, médecine, technologie, etc.).

Un quatrième chapitre incarne ce savoir dans les hommes, d'Anaxagore à Zénon, et leurs courants de pensée (stoïcisme, épicurisme, etc.). Naturellement, les relations historiques privilégiées avec Rome sont analysées, surtout à partir de la figure de Cicéron.

Un volume indispensable pour aborder les fondements de notre culture. **J-LV**

Flammarion, 2021, 1 248 pages, 35 €.





Le Cabinet des antiquités. Les origines de la démocratie contemporaine

Michel De Jaeghere

On entre dans ce livre comme on pénètre, un peu intimidé, dans l'un de ces palais romains où une galerie propose, ici, le buste d'un philosophe, là, le tableau d'une illustre bataille, ici encore, le profil d'un empereur. Par la perfection des formes, la grâce des représentations, les siècles défilent comme la vie des hommes. *Le Cabinet des antiquités* est en apparence une mise en perspective historique du régime – la démocratie – qui préside, en Occident, à nos destinées ; en réalité, il s'agit d'une méditation personnelle sur l'Histoire, la politique et ce « *neud complexe d'appétits violents* » (Saint-Exupéry) que l'on appelle l'être humain. Derrière une érudition époustouflante, un art puissant de la synthèse, il s'agit d'une entreprise de clarification pour dissiper les confusions qui accompagnent désormais deux notions : la démocratie d'une part, la citoyenneté de l'autre. Ceux qui croient à la politique, la grande, la vraie, suivront avec passion l'auteur dans cette quête ; ceux qui en sont revenus découvriront, non moins captivés, comment, depuis vingt-cinq siècles, fleurissent les cités, naissent les citoyens. **VTV**

Les Belles Lettres, 2021, 576 pages, 21 €.

Eurêka. Mes premiers pas en Grèce antique

Caroline Fourgeaud-Laville

« *Eurêka* », se serait exclamé le savant grec Archimède en découvrant que « *tout corps plongé dans un liquide, etc.* ». C'est aussi le nom d'une association fondée en 2018 pour initier les enfants au grec ancien. C'est enfin ce petit livre de Caroline Fourgeaud-Laville, qui guide les débutants dans la découverte de la Grèce antique. Tout d'abord, l'alphabet et son histoire. Suivent des chapitres à thèmes précis (maison, musique, théâtre, cité, arts, guerre, etc.) qui font le tour de la civilisation grecque classique. Chacun est accompagné de définition de mots, de faits d'histoire, d'exemples concrets tirés de la vie quotidienne et de mots grecs faciles à retenir car des mots français en dérivent. La mythologie n'est pas oubliée : elle est partout. Une réussite exemplaire. **J-LV**

Les Belles Lettres, 2022, 296 pages, 9 €.



103
HISTOIRE

A en perdre son latin

Stéphane Ratti

Professeur émérite d'histoire de l'Antiquité tardive à l'Université Bourgogne-Franche-Comté, Stéphane Ratti signe avec ce court pamphlet un formidable chant d'amour à sa discipline d'origine : l'enseignement de la langue latine, désormais sacrifié au nom du primat de l'utilité. Il montre que son apprentissage est pourtant essentiel à la maîtrise de notre propre langue, en même temps qu'il donne accès à nos concepts politiques, à notre littérature, à notre histoire, notre culture. Que le caractère achevé du patrimoine littéraire hérité de l'Antiquité fait de lui un monde clos, et, par là, fondateur d'une mémoire commune, en même temps que propice à la multiplication des lectures et des interprétations. Qu'en nous obligeant à nous plier à ses contraintes, à les intérioriser, l'apprentissage du latin nous fait entrer enfin dans la familiarité d'un ordre dicté par la raison, et, partant, nous accoutume aux disciplines constitutives de la civilisation. **MDeJ**

EUD, « *Essais* », 2015, 68 pages, 8 €.

D'Homère à Erasme.

La transmission des classiques grecs et latins. **Leighton D. Reynolds et Nigel G. Wilson**

Vers 1436, un jeune clerc latin venu étudier le grec à Constantinople sauve de justesse un manuscrit grec (il allait périsse comme papier d'emballage chez un marchand de poissons), le cède à un cardinal dalmate, légat du concile de Bâle, lequel en fait don à un couvent de cette ville, où un humaniste alsacien l'acquiert à son tour et le dépose à Strasbourg, où il brûla lors de l'incendie de la bibliothèque pendant le bombardement allemand du 24 août 1870. Toutes les histoires ne sont pas aussi rocambolesques que cette dernière, mais chaque transmission d'un texte grec ou latin au XXI^e siècle est un miracle. Un ouvrage où érudition et intérêt se disputent la palme. **J-LV**

CNRS Editions, 2021, 304 pages, 26 €.

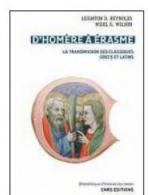


La Langue géniale. 9 bonnes raisons d'aimer le Grec

Andrea Marcolongo

Andrea Marcolongo est italienne. Elle est surtout passionnée et amoureuse de la langue grecque. Un amour qu'elle a réussi à faire partager en Italie à des centaines de milliers de lecteurs ! Le lecteur français sera-t-il sensible à l'énergie qu'elle déploie pour défendre sa cause ? On le souhaite. Son essai n'est pas une méthode pour apprendre le grec ancien. Ni un ensemble de recettes pour perfectionner sa pratique. Il s'adresse à tous, particulièrement à celui qui ignore tout du grec. Il bouscule toutes les réticences envers les langues anciennes. Il s'impose par sa fraîcheur, sa bonne humeur et son humour qui cachent une réflexion pertinente sur une manière de voir le monde et de l'exprimer à travers l'apprentissage de cette langue dite morte. Un livre stimulant qu'aurait aimé Jacqueline de Romilly. **J-LV**

Les Belles Lettres, 2018, 202 pages, 19 €.



L'ESPRIT DES LIEUX

© DAVIES MARCUS/SIME/ONLYWORLD.NET © FRANK BUFFETT/LIBRERIE BRIDGEMAN IMAGES © PATRICK ZACHMANN/MAGNUM PHOTOS © THE NATIONAL GALLERY, LONDON.



106

COMPOSTELLE AU BOUT DU CHEMIN

AU TERME DE CENTAINES DE KILOMÈTRES DE MARCHÉ, L'ARRIVÉE À SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE N'EST PAS EXEMPTE DE DÉSILLUSION. C'EST DERrière LA MAJESTUEUSE FAÇADE DE SA CATHÉDRALE QUE L'ON GOÛTE TOUTE LA SAVEUR D'UNE TRADITION QUI REMONTE AU IX^E SIÈCLE.

114

LES FREDAINES DE BUSSY- RABUTIN

LE FLAMBOYANT ROGER

DE BUSSY-RABUTIN EN AVAIT FAIT

SA DEMEURE. RESTAURÉ GRÂCE

AU LOTO DU PATRIMOINE DE

STÉPHANE BERN, CE « VERSAILLES

BOURGUIGNON » REPRENDS VIE

AVEC SES CENTAINES DE PORTRAITS.



126 MONTÉE EN FLÈCHE

ELLE AVAIT DISPARU DU CIEL

DE PARIS DEPUIS LE TERRIBLE INCENDIE DE 2019 QUI A RAVAGÉ
LA CATHÉDRALE. APRÈS QUATRE ANS DE MINUTIEUSES ÉTUDES, LA FLÈCHE
DE VIOLET-LE-DUC COMMENCE À S'Y ÉLEVER DE NOUVEAU.
ENQUÊTE SUR UNE RESTAURATION EXEMPLAIRE.



ET AUSSI
LE CHEVALIER DU CIEL
ÉCOLOGISTE OU SOCIALISTE,
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ?
L'EXPOSITION DE LA NATIONAL
GALLERY DÉROULE SA RICHE
POSTÉRITÉ ARTISTIQUE SANS
FAIRE JUSTICE DES RÉCUPÉRATIONS
DONT IL FAIT L'OBJET.

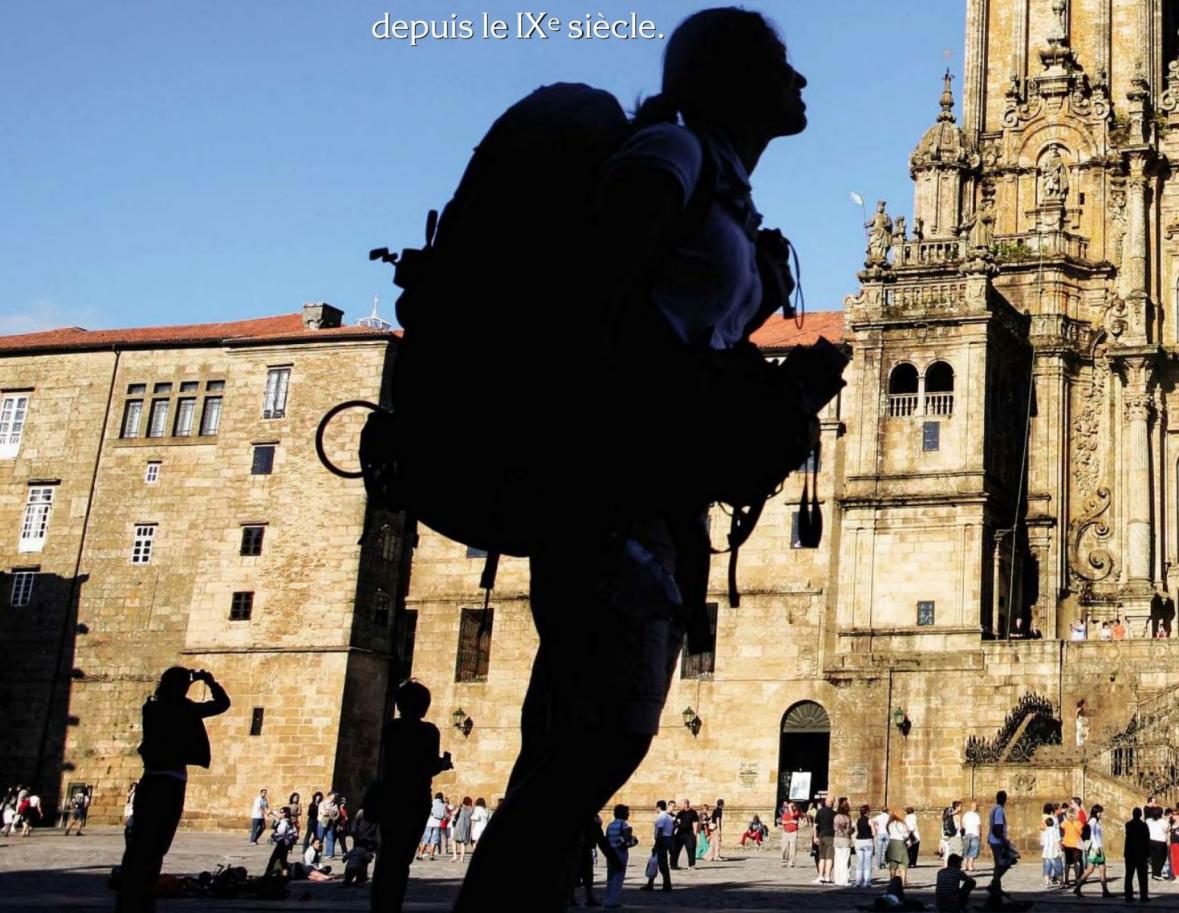
CHEMIN DE FOI Page de gauche, en haut :
la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle.
Ci-contre : *Saint François d'Assise et le pauvre chevalier et la vision de l'Ordre*, par Sassetta,
provenant du retable de Borgo San Sepolcro,
1437-1444 (Londres, The National Gallery).



Compostelle au bout du chemin

Par François-Joseph Ambroselli

Chaque année, ils sont des centaines de milliers de pèlerins à se rendre dans la ville, perdue aux confins de la Galice, où sont conservées les reliques de l'apôtre saint Jacques : une tradition qui perdure depuis le IX^e siècle.



POINT FINAL

Après des centaines de kilomètres de marche, les pèlerins fatigués se retrouvent devant la façade baroque de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, hérissée de pinacles et garnie de balustrades, connue pour abriter les reliques de Jacques, fils de Zébedée, frère de Jean, décapité vers l'an 40 à Jérusalem sur ordre d'Hérode Agrippa.

© BURK COETZEE/ANDA/AF





COMPOSTELLE À L'HORIZON Dans les beaux jours, le pèlerin qui a gravi le mont de la Joie (*ci-dessus, à gauche*) peut espérer apercevoir la silhouette de la cathédrale qui surgit à l'horizon, au-dessus des rangées d'arbres et de bâtiments. Jadis, les jacquets qui criaient « *Montjoie !* » à la vue de la cité sainte donnèrent son nom à la petite colline qui précède l'arrivée. Ils achèvent leur pèlerinage sur la célèbre Plaza del Obradoiro, où se dresse la façade baroque de la cathédrale, aux allures de grand retable, élevée au XVIII^e siècle, qui abrite une statue de saint Jacques vêtu des habits des pèlerins de l'époque (*ci-dessus, à droite*). Ils pourront ensuite pénétrer par l'une des deux entrées du transept, la plus prisée étant la Puerta de las Platerías (*ci-dessous*), sur le côté sud de la cathédrale, qui conserve encore son architecture romane d'origine, avec ses arcs en plein cintre et ses tympans sculptés.



A près des centaines de kilomètres de marche, l'arrivée à Saint-Jacques-de-Compostelle est décevante. La ville rêvée, celle avec ses toits de tuiles, sa cathédrale hérisse de pinacles et ses ruelles étroites, ne se dévoile pas au premier regard. Le pèlerin fatigué qui a gravi le célèbre mont de la Joie (368 m), en espérant apercevoir enfin les toitures de la cité, a la vue cachée par une rangée d'arbres hauts qui laissent à peine entrevoir, derrière leurs feuillages épais, quelques nuances de tuiles rouges. Dans les beaux jours, il peut deviner au loin les silhouettes effilées des deux tours de la cathédrale. C'est tout. Il ne crie plus « Montjoie ! Montjoie ! » comme l'ont fait, au Moyen Age, des millions de pèlerins français aux yeux embués de larmes, dont les cris d'exultation avaient finalement donné à la petite colline son nom légendaire. Dorénavant, l'un de ces monuments modernes aux formes incompréhensibles – néanmoins surmonté d'une croix – est chargé de lui dire qu'il est arrivé à son sommet. Pas de cris de joie donc, mais un avertissement architectural que l'académicien et pèlerin Jean-Christophe Rufin, dans son *Immortelle randonnée*, a résumé en ces mots : « Au pèlerin qui avait pu, pendant sa longue marche, rêver d'un retour au Moyen Age et l'imaginer que le sanctuaire en serait l'apogée, [ce monument] fournit un clair démenti. C'est bien au XX^e siècle que l'on est. Compostelle n'est plus la simple grotte au fond de laquelle ont été découvertes des reliques. C'est une métropole d'aujourd'hui, avec ses monuments hideux, ses grandes surfaces et ses voies rapides. Arriver à Santiago, ce n'est pas rejoindre les temps antiques mais au contraire revenir brutalement et définitivement au présent. »

L'on entre, de fait, dans la ville par les faubourgs, après être passé par-dessus une rocade à quatre voies, avoir longé une nationale en pente douce et survécu aux chauffards d'un dernier échangeur circulaire. Un panneau grillagé, aux lettres encombrées de graffitis et d'autocollants, accueille enfin le voyageur

dans la ville sainte : « Santiago de Compostela ». Le calvaire n'est pas fini. Il faut encore s'enfoncer dans le quartier San Lázaro, au milieu des immeubles sans goût. Peu à peu néanmoins, la rue s'affine, les façades vieillissent, les autobus s'arrêtent à votre passage : l'on pénètre dans le quartier des « Concheros » (c'est-à-dire des « coquillards »), la *concha* étant la coquille Saint-Jacques. Autrefois appelée « large coquille » ou « peigne de la mer », ce mollusque très présent sur les plages de Galice prit le nom de l'apôtre au fil des siècles, à mesure que les pèlerins ramenaient chez eux sa coquille pour prouver le bon achèvement de leur voyage. Elle figure dorénavant sur la plupart des enseignes

démontée au XVIII^e siècle et reconstruite par Domingo Antonio Lois Monteaudo dans un style classique, avec ses colonnes droites, ses chapiteaux doriques et ioniques et ses linteaux stricts. Un pèlerin fatigué et distract pourraient passer à côté sans deviner qu'il longe déjà son objectif. Il l'atteint finalement en passant sous un petit portique obscur, appelé l'Arco Obispo (l'arche de l'évêque), qui débouche sur la célèbre Plaza del Obradoiro. Là surgit enfin cette façade aux mille pics, chargée de statues, de blasons et de chapiteaux corinthiens ; là finit sa quête.

C'est en effet le kilomètre zéro du pèlerinage. Cette place aux pavés usés par des millions de souliers doit son

Arriver à Santiago, c'est revenir brutalement et définitivement au présent.

de la ville. Elle est devenue une marque, un logo, ou même, selon les mots bien choisis de Jean-Christophe Rufin, « une spécialité locale, comme le nougat à Montélimar ou la bêtise à Cambrai ».

Après avoir franchi un ultime passage piéton aux couleurs de l'arc-en-ciel, on pénètre dans le quartier historique sans trop s'en apercevoir, par la Porta do Camiño. La rue se transforme enfin en ruelle moyenâgeuse et, n'en déplaise à Jean-Christophe Rufin, le charme opère. La modernité n'a en effet pas contaminé le cœur de la cité, qui conserve son urbanisme médiéval, avec ses rues sinuées et ses maisons de pierre ocre recroquevillées les unes sur les autres. C'est ici que l'on rencontre néanmoins les premières boutiques de souvenirs, fréquentées par des touristes arrivés fraîchement par le dernier avion et garnies d'objets à bas prix, fabriqués en Chine, tous ornés de cette fameuse coquille que le véritable pèlerin a laissé pendre sur son sac tout le long de son périple.

Au détour de l'un de ces petits boyaux touristiques, la cathédrale se révèle enfin, par la façade du transept nord,

nom aux bâtisseurs de la basilique qui, jadis, y avaient disposé leurs ateliers (*obrador* signifiant « atelier »). Elle est désormais le point d'arrivée de pèlerins hébétés par des jours, des semaines ou des mois de marche. La plupart ne réalisent pas qu'ils ont touché au but. Ils sont venus à pied ou à vélo de toute l'Europe. Ils ont connu le froid, la soif, la faim ou la chaleur. Leurs sacs encore harnachés, ils errent sans but devant la façade baroque de la cathédrale aux allures d'immense retable, élevée par Fernando de Casas Núñez entre 1738 et 1750, à une époque où la ville se couvrait d'un manteau baroque.

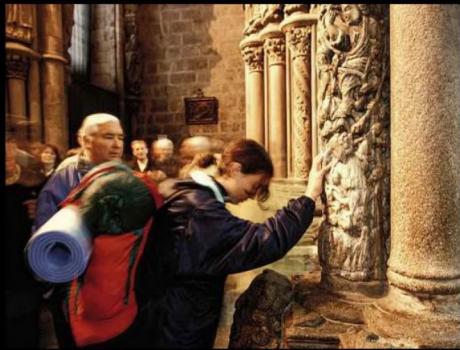
Tous lèvent les yeux vers la statue de l'apôtre qui trône entre les deux tours de 76 m de hauteur. Il est représenté vêtu des habits traditionnels du pèlerin du XVIII^e siècle : un chapeau à larges bords, qui protégeait du soleil et de la pluie ; un manteau en tissu épais descendant jusqu'au mollet, qui pouvait faire office de drap de fortune pour les nuits à la belle étoile ; une besace, l'ancêtre du sac à dos ; une bourse, toujours ouverte en signe de don et de pauvreté ; et surtout le bourdon, qui servait à la fois de bâton et





L'ÂGE D'OR

Construite à partir du XI^e siècle, la cathédrale a vu son aménagement intérieur évoluer au fil des siècles. Un immense baldaquin doré (*ci-contre*) fut ainsi ajouté dans le chœur au XVII^e siècle : il est soutenu par des anges aux allures de géants qui portent en triomphe une grande statue équestre de saint Jacques Matamore. Sous le maître-autel, une crypte renferme le grand reliquaire en argent (*ci-dessous, à gauche*) contenant les reliques du saint. Ci-dessous, à droite : une pèlerine pose sa main à la base de l'arbre de Jessé, au milieu du portail de la Gloire, suivant ainsi l'exemple de millions de pèlerins qui, par ce simple geste, se réclament de la descendance d'Adam.



d'arme contre les brigands, les chiens ou les loups. Il n'y a plus désormais ni brigands ni loups (il reste néanmoins les chiens), et la plupart des pèlerins sont habillés de vêtements « techniques » en matières respirantes. Mais l'effort reste le même. En 2022, ils étaient 438 323 courageux à s'élancer sur l'un des nombreux chemins qui mènent à Saint-Jacques-de-Compostelle. A en croire le bureau des Pèlerins, la plupart étaient partis pour des raisons « religieuses », « spirituelles » ou « sportives ». Chrétiens ou non, ils avaient tous suivi la trace des millions de pieux « jacquets » qui, à partir du IX^e siècle, ont inondé les routes d'Europe, le cœur habité d'une foi ardente, pour rejoindre la sépulture de l'un des meilleurs amis du Christ, jadis perdue aux confins du monde connu, sur une colline pluvieuse de Galice. La tradition – relatée dans la *Concordia de Antealtares* (1077) – raconte qu'elle y avait été redécouverte miraculeusement.

Tout commence vers 812, lorsqu'un ermite nommé Pelayo signale à son évêque, Théodomir, des phénomènes lumineux étranges au-dessus d'un ancien cimetière de l'époque romaine : une étoile descendue du ciel y désignera une petite construction en ruine, contenant un sarcophage. Convaincu qu'il s'agit là d'une découverte majeure, l'évêque, après avoir entrepris un jeûne de trois jours, se rend sur place « accompagné de tous les fidèles » et découvre une petite chambre funéraire surmontée d'une voûte en marbre, où reposent trois tombes, dont l'une, plus grande, est dominée par un autel. Sans hésiter, Théodomir les identifie aux sépultures de saint Jacques et de ses disciples Théodore et Athanase, connus pour avoir rapporté son corps en Espagne après sa décapitation à Jérusalem aux alentours de l'an 40.

A l'époque de cette identification fulgurante, chaque esprit cultivé savait que l'apôtre au caractère ombrageux, surnommé par Jésus « fils du tonnerre » avec Jean (Marc 3, 17), avait été envoyé évangéliser l'Espagne après la Pentecôte,

avant de revenir en Palestine où, selon les Actes des Apôtres (12, 2), il avait subi le martyre « par le glaive » sur ordre d'Hérode Agrippa, devenant ainsi le premier des Douze à mourir au nom de la foi. Saint Isidore de Séville, dans sa *Vie et mort des pères*, composée au VII^e siècle, avait notamment fait mention de cette mission en Occident, au cours de laquelle l'apôtre zélé avait pu diffuser « jusqu'à l'extrême ouest la lumière de la prédication ». La dévotion populaire pour le saint préexistait dès lors à la découverte de sa tombe, comme le prouve l'hymne *O Dei Verbum Patris*, composé entre 783 et 788,

insoumise à l'époque romaine, ait conservé son indépendance, tout en subissant régulièrement les raids sanglants des hordes musulmanes. La redécouverte du sépulcre vers 812 fut donc un signe décisif pour les royaumes chrétiens, qui reprenaient peu à peu courage face à l'invasion des infidèles. Averti par l'évêque Théodomir, le roi des Asturies, Alphonse II le Chaste (791-842), ordonna immédiatement la construction d'une église à son emplacement. L'espace allait dès lors être désigné comme *locus sancti Jacobi*, c'est-à-dire « le lieu de saint Jacques », ou encore comme « Libredon », du latin

Le plus saint des apôtres brille comme le chef doré de l'Espagne.

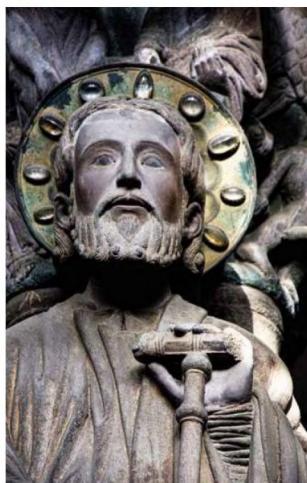
où il y est décrit comme « *le plus saint des apôtres qui brille comme le chef doré de l'Espagne* », dont il est le protecteur (*tutor*) et le patron (*patronus*).

L'histoire de sa translation en Galice repose quant à elle sur des bases plus rocambolesques, dont les variantes innombrables rappellent le caractère légendaire : les fameux disciples, Théodore et Athanase, auraient embarqué le corps dans une barque sans timon et, poussés par le vent de la Providence, auraient passé le détroit de Gibraltar avant d'atteindre les côtes du Portugal. Après avoir subi les malveillances d'une reine maléfique, combattu un dragon et dompté des taureaux furieux, ils auraient enfin pu établir une chapelle funéraire en l'honneur de leur maître, sur une petite colline de Galice, où ils auraient eux-mêmes été enterrés.

La dévotion aux reliques du saint perdura sans doute sous la domination romaine, mais l'arrivée des Wisigoths, au VI^e siècle, puis l'expansion fulgurante des musulmans qui passèrent le détroit de Gibraltar en 711 semblent finalement y avoir mis un terme. La trace du tombeau se perdit, bien que la Galice celtique (comme de nombreux territoires du nord de l'Espagne), déjà

liberum donum, rappelant que ces reliques étaient, pour les chrétiens opprimés, un don de Dieu. La légende raconte que l'apôtre lui-même, juché sur un magnifique cheval blanc et portant une bannière blanche ornée d'une croix rouge, se serait illustré à la bataille de Clavijo qui, en 844, près de Logroño, dans le nord-est de l'Espagne, opposa les Maures à l'armée de Ramire I^{er}, roi des Asturies. L'épée au poing, le saint aurait fait un carnage dans les rangs arabes. Cet exploit imaginaire donna naissance à l'une de ses iconographies les plus populaires : le *Santiago Mata-moros* (saint Jacques Matamore).

La réputation du saint grandissant, il fallut construire une deuxième église, plus vaste. Érigée sur la première et consacrée en 899, elle était tapissée de marbre et dotée de trois nefs. L'afflux des pèlerins fut également favorisé en 915 par la promesse du roi de León et de Galice Ordoño II de rendre la liberté à tous les serfs qui réussiraient à y résider quarante jours sans que leurs maîtres ne les réclament, mais surtout par la razzia du redoutable chef musulman al-Mansour qui, en 997, ravagea la cité, l'église, et s'arrêta net devant le tombeau du saint, le laissant intact, envahi par un



sentiment de respect qui fit grand bruit en Occident. La ville fut restaurée, son église reconstruite, ses murailles relevées et sa renommée grandie par ses malheurs. A partir du XI^e siècle, on commença à affubler la *villa sancti Jacobi* d'un nouveau nom : « Compostela », du latin *campus stellæ*, c'est-à-dire « champ de l'étoile », en référence à l'étoile miraculeuse qui serait descendue du ciel pour indiquer l'emplacement du tombeau du saint (certains y voient aussi comme origine *compositum tellus*, c'est-à-dire « cimetière »). La cité portait enfin le nom qui allait faire sa gloire : Santiago de Compostela.

En 1075 fut entamée la construction de la basilique romane qui existe toujours, cachée telle une poupee russe derrière ses ornements baroques, ses pinacles et ses statues aux drapés ondoyants. La façade du XVIII^e siècle abrite en effet l'une des pièces architecturales les plus éloquentes de l'art roman : le portail de la Gloire. Achèvé par Maître Mateo en 1188, il devait raconter l'histoire du Salut à toute la « *sainte plèbe de Dieu* » qui, faute de savoir toujours lire, apprenait par les yeux les subtilités de sa foi. Le pèlerin fatigué passait ainsi sous un tympan aux mille couleurs, où trônait un Christ en majesté arborant les plaies de la Passion, entouré par les quatre évangélistes et tout le peuple de la Jérusalem céleste. Il pouvait admirer, juste en dessous du Sauveur, la statue de saint Jacques, tenant d'une main un rouleau de l'Evangile, et de l'autre son bâton de marche, et posant sur l'horizon le regard

calme des justes. L'apôtre surmontait l'arbre de Jessé, sculpté sur la colonne centrale et figurant l'ascendance du Sauveur. À sa base : Adam, le premier pèlerin de l'humanité qui, chassé de l'Eden, avait inauguré le lent retour de l'homme vers la maison du Père.

Les XI^e, XII^e et XIII^e siècles furent les périodes les plus fastes. Si la peste puis la Réforme entraînèrent une baisse de fréquentation, Compostelle fut de nouveau assailli de pèlerins à partir du XVII^e siècle, dans le courant de la Contre-Réforme, avant que la modernité et ses prouesses techniques ne remettent en cause l'utilité de marcher plusieurs semaines d'affilée pour atteindre son objectif. Jamais, néanmoins, le chemin ne disparut complètement. Il

partis du Puy-en-Velay, de Vézelay, de Paris, ou encore d'Allemagne, des Pays-Bas et de tous les pays d'Europe. D'autres ont choisi d'emprunter les chemins de Séville, de Madrid, de Barcelone ou du Portugal. Certains audacieux partent même de chez eux, laissant, selon la tradition, leur clé à leur voisin.

Magnifiquement restauré au cours de la dernière décennie, le portail de la Gloire a recouvré aujourd'hui une partie de son éclat. Les saints, les anges et les chérubins ont retrouvé leur teint rosé, leurs chevelures blondes, leurs yeux bleus et leurs manteaux richement ornés. Avant sa restauration, la tradition millénaire voulait que le pèlerin fraîchement arrivé, le sac encore sur le dos, passe sous ce porche pour obtenir l'une

Retrouver les valeurs authentiques qui couvriront de gloire l'histoire de l'Europe.

y eut toujours, aux XIX^e et XX^e siècles, quelques braves pour prendre la route. Le pèlerinage connut enfin sa grande renaissance dans les années 1980, épique à laquelle des passionnés recommencèrent à baliser de flèches jaunes le *Camino francés*, nom désignant le chemin médiéval allant de Saint-Jean-Pied-de-Port à la cité sainte, en passant par Pamplune, Burgos et León.

En 1982, le pape Jean-Paul II lui-même se rendit dans la ville de l'apôtre et y exhorte l'Europe à « *retrouver les valeurs authentiques qui couvriront de gloire son histoire* ». En 1989, il y organisa les quatrièmes Journées mondiales de la jeunesse, qui rassemblèrent 500 000 participants. L'aventure était lancée : les *albergues* (auberges à bas prix pour pèlerins) s'ouvrirent dans tous les villages du chemin, donnant un dynamisme social et économique aux régions abandonnées du nord de l'Espagne. Désormais, des centaines de milliers de pèlerins rejoignent chaque année le *Camino francés* ou encore le *Camino del Norte*, qui longe l'Atlantique depuis le Pays basque. Certains sont

des trois grâces qu'il avait demandées au cours de sa marche, avant de poser sa main à la base de l'arbre de Jessé, en signe d'appartenance à la descendance d'Adam. Mais l'entrée vers le portail est désormais fermée et il faut débourser quelques euros (tarif réduit pour le pèlerin sur présentation d'une pièce justificative) pour avoir le privilège d'en admirer les beautés et d'accomplir le fameux rituel. Relégués vers les deux entrées du transept, les marcheurs doivent également déposer leurs sacs – interdits récemment par mesure de sécurité – dans l'une des nombreuses consignes qui bordent l'édifice.

C'est donc délesté de son fardeau que le pèlerin touche enfin au but. Une fois entré, son admiration se fait muette. Si la cathédrale a gardé sa structure romane, avec son plan en croix, sa nef en coque de navire renversée, ses arcs ronds en plein cintre et ses petites ouvertures, elle porte avec fierté, depuis le milieu du XVII^e siècle, les marques de l'exubérance baroque : outre les deux orgues monumentaux de la nef, qui dressent leurs tuyaux inférieurs à l'horizontale comme

des canons chargés de poudre, le regard du visiteur est immédiatement happé vers le chœur, où un immense baldacquin pyramidal, soutenu par une armée d'anges, porte en triomphe une statue équestre de saint Jacques Matamore, héros légendaire de la Reconquête espagnole, fendant l'air de son épée.

L'œil averti saura débusquer, dans cette tempête de dorures et de stucs, juste au-dessus de l'autel majeur, un chef-d'œuvre de l'art gothique du XIII^e siècle : la sublime statue en bois de saint Jacques pèlerin, fixant avec intensité l'horizon et tenant un bâton aux allures de sceptre. La tradition exige que le vrai jacquet, ayant emprunté un petit escalier du chœur menant derrière la statue, lui donne l'*abrazo*, sorte d'embrassade rituelle par laquelle le pèlerin se déclare prêt, comme l'apôtre, à suivre le Christ jusqu'à la mort. Après ce baiser symbolique, il peut descendre dans la crypte pour se prosterner, comme des millions d'autres avant lui, devant la châsse du saint, entièrement recouverte d'argent, qui figure le Christ en majesté entouré de ses disciples. Tout est alors accompli. Le pèlerin remonte des entrailles de la cathédrale en homme nouveau et peut assister à l'une des quatre messes quotidiennes dans l'espoir de voir en action le célèbre *botafumeiro*, immense encensoir en argent, de 1,50 m de hauteur, que des valets vigoureux font virevolter le long du transept, à la fin d'une messe choisie au hasard, au moyen d'un ingénieux système de pouliques.

Jadis, ce gros tonneau de myrrhe et d'encens servait à masquer l'odeur de sueur et de crasse des jacquets. Aujourd'hui, on le balance dans les airs pour leur faire plaisir. Et tous suivent des yeux cette grosse marmite fumante qui va et vient dans le transept. C'est l'ultime attraction du chemin. Leur quête est finie. Certains iront jusqu'à l'océan, au cap Fisterra, là où jadis s'arrêtait le monde connu. Les autres rentreront directement chez eux, pressés de reprendre le cours de l'autre pèlerinage : celui de la vie. ↘

© MERCEDES RANCÁO / GETTY IMAGES. © ATLANTIDE PHOTO TRAVEL / GETTY IMAGES. © SCHULTE-KELIN/CHAUSSÉ / GETTY IMAGES. © SCHULTE-KELIN/CHAUSSÉ / GETTY IMAGES. © ONLYWORLD.NET



LA PORTE DU PARADIS A l'ouest, le portail de la Gloire (*ci-dessus, en haut*), achevé au XII^e siècle, raconte toute l'histoire du Salut, d'Adam au Christ justicier, représenté montrant ses plaies glorieuses, entouré par les symboles des évangelistes et par tout un peuple d'anges portant les instruments de sa Passion. Ci-dessous : allumage du *botafumeiro*, à l'issue de l'une des quatre messes quotidiennes de la cathédrale. La fumée de cet encensoir géant devait, jadis, masquer l'odeur pestilentielle des pèlerins. Page de gauche : une statue de saint Jacques capte le regard du visiteur. Avec son bâton de voyageur, il est un modèle à suivre pour le pèlerin qui, comme lui, veut donner sa vie au Christ.



LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau



Les fredaines de Bussy- Rabutin

Tout juste rénové, le château de Bussy-Rabutin raconte l'histoire d'un personnage haut en couleur.



© MARCO ARDUINO/SIME/PHOTONONSTOP © FRANK BUFFETTE/BRIDGEMAN IMAGES © CHICUREL ARNAUD/HEMIS.FR

Niché au milieu d'un large vallon boisé de la Côte-d'Or, non loin du site archéologique d'Alésia, le château de Bussy-Rabutin est un joyau dans son écrin. Ceinturé de douves, avec sa forme en U et ses sobres façades, c'est un mélange étonnant d'architecture médiévale, Renaissance et XVII^e siècle. Géré et animé par le Centre des monuments nationaux (CMN), il fait partie des dix-huit édifices en péril qui, en 2018, ont bénéficié d'aides grâce au Loto du patrimoine organisé par la mission de Stéphane Bern. Les 200 000 euros récoltés alors ont permis d'engager les premiers travaux. Depuis, près de 3,6 millions d'euros ont été investis par le CMN avec le soutien du ministère de la Culture, du plan de relance du gouvernement, et de la région, pour rénover sa partie est. Restaurée et remeublée, cette « aile Sarcus », du nom du propriétaire qui sauva le château de la ruine au XIX^e siècle, est désormais accessible pour la première fois au public. L'autre aile, ouverte depuis longtemps aux visiteurs, est restée telle qu'elle était à l'époque de Roger de Rabutin, comte de Bussy.

VERSAILLES BOURGUIGNON Page de gauche : avec ses quatre tours rondes médiévales, ses galeries Renaissance formant les ailes du château et son élégante façade du XVII^e siècle,

le château de Bussy-Rabutin présente un étonnant mélange architectural. Durant ses longues années d'exil, le flamboyant Roger de Rabutin (*page de gauche, en bas, par Claude Lefebvre, dans la salle des Devises*) se consacra à son aménagement. Ci-dessus : le cabinet de la Tour dorée abrite les portraits envoyés par ses amies, les « belles femmes de la Cour ».

Le château, « une maison forte modernisée à l'italienne, consistant en un grand cour (sic) de logis couvert d'ardoise, deux grandes galeries (sic), quatre tours aux quatre coins, cour, le tout entouré de fausse plein d'eau, parterre et jardin derrière (sic) », tel que le décrit le registre seigneurial de l'époque, fut en effet la demeure de ce gentilhomme flamboyant, né près d'Autun en 1618. A la fois lieutenant général des armées royales, partisan de Louis XIV, écrivain pamphlétaire et membre de l'Académie française, Bussy fut autant homme d'épée que de plume et d'esprit.

Il n'en fut pas moins un libertin, dont les écrits et les moeurs bousculèrent le Grand Siècle. En 1654, dans un pamphlet satirique circulant de manière anonyme, il raconte les histoires galantes de la Cour. Ses râilleries et chansons espiègles font bien vite reconnaître l'esprit vif et moqueur

de son auteur. Cinq ans plus tard, en 1659, Bussy participe à une petite fête surnommée « la débauche de Roissy » pendant la semaine sainte. Manifestement une sorte d'orgie tout sauf catholique où, avec ses amis libertins, il aurait mangé de la viande, baptisé un cochon de lait et composé des allégories parodiques sur les amours de Louis XIV et de Marie Mancini... L'affaire fait scandale et le rend indésirable à la Cour. Il est expédié sur ses terres bourguignonnes pour un premier exil de quelques mois.

En 1660, pour divertir la marquise de Montglas, sa maîtresse alors malade, il commence à rédiger à Bussy son *Histoire amoureuse des Gaules*, où il place le récit romanesque du début de leur liaison. Mais son roman satirique raconte aussi les aventures galantes des dames de la haute société, dont les noms masqués





ne laissent cependant aucun doute sur l'identité des victimes de sa riaillerie. Même sa cousine la marquise de Sévigné, née Rabutin-Chantal, avec qui il entretiendra une correspondance régulière, n'est pas épargnée. Les portraits perfides qu'il trace, avec une verve aussi audacieuse que le Boileau des *Satires*, feront imaginer à celle-ci l'expression « rabutinage » pour désigner l'échange de propos riaillers et piquants.

Si Rabutin réserve la lecture du manuscrit à ses meilleures amies, malheureusement pour lui son livre parvient entre les mains de Louis XIV. Nouveau scandale ! Le roi ne tolère pas que l'on se gausse de ses amours avec Louise de La Vallière. Bussy se retrouve embastillé en avril 1665 puis, au bout d'un an, relégué à nouveau sur ses terres, loin de Paris et de la Cour. Dix-sept années, cette fois, d'exil, durant lesquelles il cherche à obtenir la lettre de rappel qui mettrait fin à son humiliation :

SCANDALE En haut : copie manuscrite d'époque de l'*Histoire amoureuse* de Bussy-Rabutin. Publiée sans son consentement, cette satire des mœurs de la Cour déclencha l'ire de Louis XIV et l'exil de cette fine plume qui venait d'entrer à l'Académie française. Au centre : la salle des Devises. Aux murs sont peints châteaux (essentiellement d'Ile-de-France) et scènes illustrant des devises en latin que Bussy-Rabutin adapta à son histoire personnelle de courtisan banni et d'amant abandonné. Ci-contre : le salon des Hommes de guerre. S'y coïtoient les portraits de 65 personnalités militaires, de Du Guesclin à Bussy-Rabutin, lui-même.

plus de cinquante missives adressées au souverain sollicitent ainsi « la permission de servir à nouveau ». En vain ! Louis XIV n'acceptera de le recevoir qu'en 1690, trois ans avant sa mort. Ses Mémoires et ses lettres l'aident toutefois à supporter l'exil. Il reste parfaitement informé de la vie parisienne et de la Cour, à l'affût de la moindre confidence, anecdote, potin ou histoire truculente, qu'il utilise pour composer son décor quotidien.

Car pendant ces longues années, Bussy se consacre à l'aménagement de son petit « Versailles bourguignon » et à son étonnante particularité : ses centaines de portraits peints. Qu'en juge : 500 d'entre eux, accrochés notamment dans une galerie semblable aux galeries italiennes du XVI^e siècle, représentent les rois de France et de nombreux membres de cette cour dont il a été contraint de s'éloigner ; 65 décorent le salon des Hommes de guerre ; 25, dans le cabinet de la Tour dorée, immortalisent entre autres les dames les plus belles de la cour du Roi-Soleil. Des dizaines d'autres sont parsemés un peu partout à l'étage noble. En dessous de certains portraits, on lit en outre un commentaire assassin décacheté par le maître des lieux !

Bussy redécoupe ainsi entièrement son château pour y raconter sa vie, ses regrets, sa vanité, comme dans la salle des Devises, au rez-de-chaussée, dont les boiseries sont ornées de petites phrases impertinentes évoquant ses gloires militaires, ses aventures amoureuses ou ses disgrâces. La maxime « *Flecto non frango* » (« Je plie et

© BLANCHOT PHILIPPE / HEMIS.FR © CHICUREL ARNAUD / HEMIS.FR



ne romps pas »), inscrite sur l'un des murs, reflète sans doute son état d'esprit : si l'exil lui interdit l'action, personne en revanche ne l'empêche de s'exprimer. Dans sa chambre, Bussy n'hésite pas à accrocher, à côté du portrait de sa femme, celui de la marquise de Sévigné, pour laquelle il a certainement une douce inclination. C'est avec élégance qu'il lui proposera de se venger des infidélités de son mari... avec lui : « *Vengez-vous, ma belle cousine, je serai de moitié de la vengeance* », lui dit-il. « *Tout beau, monsieur le comte, je ne suis pas si fâchée que vous le pensez* », lui répond-elle avec non moins d'esprit.





Dans ce lieu unique, le « bel esprit » règne précisément en maître, mêlant râilleries caustiques, références savantes à l'histoire et à la mythologie, évocations galantes. François-Xavier Verger, administrateur des lieux, résume : « Bussy a choisi sa demeure pour exprimer tout ce qu'il voulait dire au roi de France Louis XIV et à ses enfants, pour leur donner une sorte de grand livre d'histoire. Il a rassemblé ici des portraits des grands capitaines, des dynasties des rois de France mais aussi de ses maîtresses et favorites. » Il écrit lui-même en 1686 dans sa Correspondance : « Bussy n'est pas une grande maison, mais elle est bâtie magnifiquement et les dedans sont d'une beauté singulière qu'on ne voit point ailleurs. »

Conscient qu'il ne reviendra jamais en grâce, malade et affaibli, Bussy meurt à Autun en 1693. Ses enfants contribueront à la gloire posthume de leur père en organisant la publication de ses œuvres. Le château connaît ensuite une alternance de périodes d'abandon et de transformation. Il est finalement acquis en 1733 par Etienne Dagonneau, conseiller au parlement de Dijon, et réhabilité. Mais en 1792, il est mis sous séquestre et son mobilier

vendu. Les propriétaires se succèdent, l'édifice se dégrade. Il est toutefois consolidé par le maire du village de 1820 à 1832. Le comte Jean-Baptiste de Sarcus l'achète finalement en 1835. C'est lui qui achève avec beaucoup de goût sa résurrection et le fait classer monument historique en 1862. Le blason des Sarcus trône aujourd'hui encore au-dessus de la porte d'entrée. En 1929, l'Etat devient propriétaire du château et engage des travaux de conservation et de restauration. Il fait désormais l'objet d'une attention constante.

Menés depuis 2019, les derniers travaux ont permis de doubler le parcours de visite. « Nous avons tout repris, l'assainissement, la base des murs, les décors et les tableaux, les meubles. Tout a été pensé, restauré pour en faire un lieu à la hauteur de Bussy-Rabutin », souligne François-Xavier Verger. Les responsables de la restauration se sont plongés dans l'histoire du château en scrutant les différents inventaires des lieux réalisés au fil des siècles afin de trouver des pièces équivalentes à celles recensées. Elles ont été achetées sur le marché de l'art, empruntées au Mobilier national ou données par des particuliers. De quoi permettre à l'aile Sarcus de briller autant

que le secteur ouest du château.

Menés par le CMN avec un souci marqué d'authenticité, la rénovation et le remeublement font la part belle à la restitution des papiers peints et des tissus, sans oublier quelques objets du quotidien et des luminaires pour donner au visiteur l'impression que les propriétaires d'autan habitent encore là. Dans la salle à manger, le couvert est dressé ; dans le salon de la tour, aux murs tendus d'une « indienne au grand arbre » rééditée par la maison Braquenié, une chemise de nuit et des chaussons traînent négligemment sur une chaise.

Autour du château s'étend enfin un domaine de 34 ha, classé aux Monuments historiques depuis 2005, qui comprend un magnifique jardin à la française. De quoiachever de justifier l'impression mémorable laissée par Bussy à l'historien Maurice Dumolin en 1933 : « Qui n'a pas vu Bussy ne peut se rendre compte de ce qu'était une gentilhommière de province, habitéepar un homme cultivé, précieux et galant, au temps du Grand Roi et si l'impression qu'on en rapporte n'est pas faite tout entière d'admiration, elle laisse un souvenir inoubliable, ne serait-ce que par son imprévu. »

• Château de Bussy-Rabutin,
rue du Château, 21150 Bussy-le-Grand.
Rens. : www.chateau-bussy-rabutin.fr ;
03 80 96 00 03.

À LIRE



**Mémoires
Comte de Bussy-Rabutin
Mercurie de France**
384 pages
10,50 €
**Le Château de Bussy-Rabutin
Editions du patrimoine**
64 pages
9 €





Le chevalier du Ciel

A Londres, la National Gallery consacre une exposition à saint François d'Assise, sans éviter les caricatures et les récupérations dont il fait l'objet.

Il y avait jadis à Assise, dans la vallée de Spolète, un homme du nom de François. » Un jeune homme, courtois, libéral et joyeux, épris des idéaux chevaleresques qu'il goûtait dans ses lectures et qu'il avait fait siens, quoiqu'il ne fût pas noble. Il était fils d'un drapier enrichi, on l'avait baptisé du nom de Jean, mais soit que sa mère eût été française, soit du fait que son père se trouvait en France pour ses affaires au moment de sa naissance, on l'appelait communément François, le Français. Il se rêvait, à l'aune des héros de ces chansons de geste qu'il affectionnait et ne pouvait alors lire qu'en français, chevalier, anobli aux yeux des hommes par les mérites conquis au combat. Un jour qu'il avait été fait prisonnier, lors de la guerre qui opposait Assise à Pérouse, en 1203, il avait assuré à un compagnon d'infortune, irrité de son inaltérable bonne humeur : « Que pensez-vous de moi ? Le monde entier m'adorera plus tard ! » François ne pensait pas si bien dire, lui que, huit siècles plus tard, le monde entier célèbre encore.

En ce printemps, la National Gallery de Londres, l'un des plus beaux musées de peinture au monde, lui consacre ainsi une exposition qui réunit sur ses cimaises des œuvres du XIII^e siècle à nos jours, de Sassetta, Fra Angelico,

Botticelli, Caravage, Zurbarán, Murillo, Copier et bien d'autres, qui toutes figurent, selon leur époque, un aspect de la personnalité, de la vie et de l'œuvre de saint François d'Assise, chevalier du Ciel et jongleur de Dieu.

De cette vie si souvent contée que l'on peine parfois à distinguer la vérité de la légende, les panneaux du retable de Sassetta, commandé de 1437 pour l'église San Francesco de Borgo San Sepolcro, offrent l'une des narrations en image les plus complètes que l'on connaisse. Sept d'entre eux sont habituellement conservés à la National Gallery, *Le Mariage* ↘



LE POVERELLO Page de gauche : *Saint François renonce à son père terrestre*, par Sassetta, 1437-1444, panneau du retable réalisé pour l'église San Francesco de Borgo San Sepolcro (Londres, The National Gallery). Déclenchant la fureur de son père, François, dépouillé de ses riches vêtements, se met sous la protection de l'évêque d'Assise, Guido, et fait le choix de la pauvreté. En haut, à gauche : *Saint François embrassant le Christ crucifié*, par Bartolomé Esteban Murillo, 1668-1669 (Séville, Museo de Bellas Artes). Ci-dessus : *Saint François d'Assise en extase*, par Caravage, vers 1595 (Hartford, Wadsworth Atheneum Museum of Art).



*mystique de saint François avec la Pauvreté au musée Condé de Chantilly, le panneau central à la villa I Tatti, près de Florence. Sous le pinceau du peintre siennois, qui exprime avec une délicatesse exquise la pure simplicité, l'esprit chevaleresque et la joie vibrante du *Poverello* dans des paysages roses, vert amande et terre de Sienne, et la lumière dorée de sa Toscane et de l'Ombrie, on lit les épisodes que, seulement deux ans après sa mort, Thomas de Celano, son premier biographe, entreprit de consigner en vue de sa canonisation, mais aussi des récits pris à de multiples autres sources, écrites, visuelles ou orales, comme les *Fioretti*, ou la légende des Trois Compagnons.*

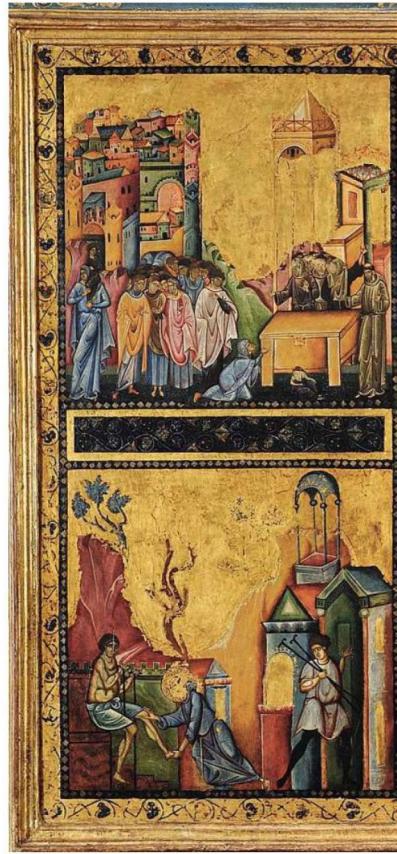
Ainsi le songe qui, un jour où il avait donné tous ses vêtements neufs les plus coûteux à un chevalier pauvre, le transporta dans un palais plein d'armes et de boucliers resplendissants, où habitait aussi une resplendissante épouse – première vision allégorique de la fondation qu'il ferait plus tard de la fraternité franciscaine. Ainsi la fureur de son père, Pierre Bernardone, face à la volonté de son fils de tout abandonner pour suivre le Christ, ruinant par là les espoirs qu'il avait fondés de faire de lui un riche marchand. Mais aussi sa rencontre avec le sultan al-Malik al-Kamil en Egypte en 1219, la leçon qu'il fit au loup de Gubbio, la réception des stigmates en 1224

sur le mont de la Verne, sa mort et la reconnaissance par l'Eglise de la véracité de ces stigmates.

Dès le XIII^e siècle, au lendemain de sa mort et de sa canonisation deux ans plus tard (1228), alors que la fraternité qu'il avait fondée s'étendait à toute l'Europe, l'image du saint commença d'être représentée sur les murs, les retables et les manuscrits. Une sélection des plus anciennes représentations de saint François est ainsi rassemblée ici, parmi lesquelles un retable peint sur une planche qui porta le corps de François lors de sa toilette mortuaire. A leurs côtés ont été placées des reproductions des deux seuls autographes conservés de la main du saint : une copie ancienne de la *Chartula*, un feuillet de parchemin en peau de chèvre qui porte, côté chair, les *Laudes Dei altissimi* et, côté poil, une bénédiction à frère Léon, encadrée par les rubriques qu'y inscrivit *a posteriori* son destinataire, et un fac-similé de la lettre aujourd'hui conservée dans la chapelle des Reliques de la cathédrale de Spolète, un feuillet de parchemin en peau de chèvre où l'on lit, uniquement sur le côté chair, en dix-neuf lignes, un billet de François au même frère Léon.

Quelques siècles plus tard, au lendemain du concile de Trente et à la faveur de la Contre-Réforme catholique, l'imagerie du saint se fait essentiellement mystique. Elle met avec emphase

© PHOTOGRAPHIC ARCHIVE OF THE SACRED CONVENT OF S. FRANCESCO IN ASSISI, ITALY © RAIN GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE) GÉRARD BLOT/SP



l'accent sur ses miracles et notamment sur la réception des stigmates, qui l'avaient configuré au Christ jusque dans sa chair. Le *Saint François recevant les stigmates* de Frans Pourbus le Jeune est dramatique, baigné d'une sorte de lumière préternaturelle qui donne au spectateur l'étrange impression d'assister lui-même à une vision.

Puis l'exposition met l'accent sur les rapports extraordinaires de saint François avec la nature, lui qui prêchait aux oiseaux, venait au secours des animaux et écrivit à la fin de sa vie le splendide *Cantique des créatures*; sur les liens de François avec Claire, fondatrice de la branche féminine des Franciscains ; enfin sur la radicalité de ses choix : déracinement total des richesses, attention aux plus pauvres, humilité, fraternité...

RENCONTRE CORDIALE
 Page de gauche : *L'Epreuve du feu de saint François devant le sultan*, par Fra Angelico, vers 1429 (Altenburg, Lindenau-Museum). En 1219, durant la cinquième croisade, François d'Assise se rendit en Egypte pour rencontrer le sultan al-Malik al-Kamil. François lui fit la proposition suivante : « Si tu veux me promettre, en ton nom et au nom de ton peuple, que vous passez tous au culte du Christ pourvu que je sorte des flammes sans mal, j'affronterai seul le feu. Si je suis brûlé, ne l'attribuez qu'à mes péchés ; mais si la puissance de Dieu me protège, reconnaissiez pour vrai Dieu, seigneur et sauveur de tous les hommes, le Christ, puissance et sagesse de Dieu ! » Ce que le sultan n'osa pas accepter. Ci-contre : *Saint François et quatre miracles posthumes*, par le Maître du Trésor, XIII^e siècle (Assise, Museo del Tesoro della Basilica di San Francesco).

Ce retable aurait été peint sur la planche qui porta le corps de François lors de sa toilette mortuaire. En bas : *Saint François recevant les stigmates*, par Frans Pourbus le Jeune, 1620 (Paris, musée du Louvre).



et la façon dont aujourd'hui ils sont considérés, voire récupérés pour adouber des causes éminemment contemporaines : « Il est considéré par beaucoup comme un saint patron ou un allié des causes liées à la justice sociale, au dialogue interreligieux, au socialisme, au féminisme, au mouvement des droits des animaux et à l'écologie, entre autres », peut-on lire ainsi sur les cimaises de l'exposition.

Le constat est réel et ne date pas d'hier. Les protestants en ont fait un précurseur de la Réforme et d'une église « anticléricale ». Frédéric Ozanam, premier traducteur français des *Fioretti*, voyait en lui un modèle pour les laïcs aisés, appelés à se mettre au service des plus pauvres. Mussolini le proclama « le plus italien des saints et le plus saint

des Italiens », avant que les théologiens de la libération en fassent l'icône de la lutte des classes. Les papes eux-mêmes l'ont enrôlé, soit au service du dialogue interreligieux, en s'appuyant sur la rencontre cordiale de saint François et du sultan (d'où les rencontres d'Assise, lancées par Jean-Paul II), soit au service de l'écologie, quand Jean-Paul II proclama en 1979 « saint François d'Assise patron céleste des zélateurs de l'écologie (oecologiae cultorum) » ou quand le pape François intitula en 2015 son encyclique sur le sujet *Laudato si'*, une citation des intonations du *Cantique des créatures*, soit à l'appui d'une Eglise pauvre pour les plus pauvres et du concept de fraternité universelle.

Derrière toutes ces formes de récupération plus ou moins légitimes, le vrai ↗





François d'Assise s'efface. Un phénomène quasi inévitable d'adaptation du personnage historique aux époques traversées, estime l'historien Jacques Dalarun. Et quoi de plus légitime que de chercher dans l'histoire les modèles et l'expérience de ceux qui auraient œuvré et pensé avant nous à des causes similaires aux nôtres ? De là à faire de saint François d'Assise lui-même un écologiste, un socialiste, un féministe ou un promoteur avant l'heure du dialogue interreligieux, il n'y a cependant qu'un pas, et l'on bascule alors dans autant d'anachronismes insensés que l'exposition ne semble malheureusement pas vouloir prévenir, s'arrêtant au constat de ces récupérations sans prendre le temps d'en expliquer proprement les raisons et les limites.

Ainsi, si le dialogue interreligieux tel qu'il est pratiqué aujourd'hui ne semble pas avoir d'ambition d'évangélisation mais plutôt une recherche de fraternisation des religieux au service du monde et des hommes, pour la promotion de valeurs communes telles que la paix ou la liberté, quitte à entretenir une forme d'ambiguïté sur leurs différences et la distinction de leurs dieux, François d'Assise aspirait, lui, à la conversion des âmes, en tenant toujours ensemble l'amour du prochain, l'humilité et la mission. Dans sa règle de 1221 et à propos de l'attitude à avoir en terre d'Islam, il convoque ainsi tout aussi bien le témoignage passif (*« Une manière est de ne faire ni disputes ni querelles, mais d'être soumis à toute créature humaine à cause de Dieu et de confesser qu'ils sont chrétiens. »*) que l'évangélisation (*« L'autre manière est, lorsqu'ils verraien que cela plait au Seigneur, d'annoncer la parole de Dieu, pour que [les infidèles] croient en Dieu tout-puissant, Père et Fils et Esprit saint, le Créateur de toutes choses, le Fils rédempteur et sauveur, et pour qu'ils soient baptisés et deviennent chrétiens ; car à moins que quelqu'un ne soit renié de l'eau et de l'Esprit saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »*) ou encore la disposition au martyre (*« Et pour son amour ils doivent s'exposer aux*

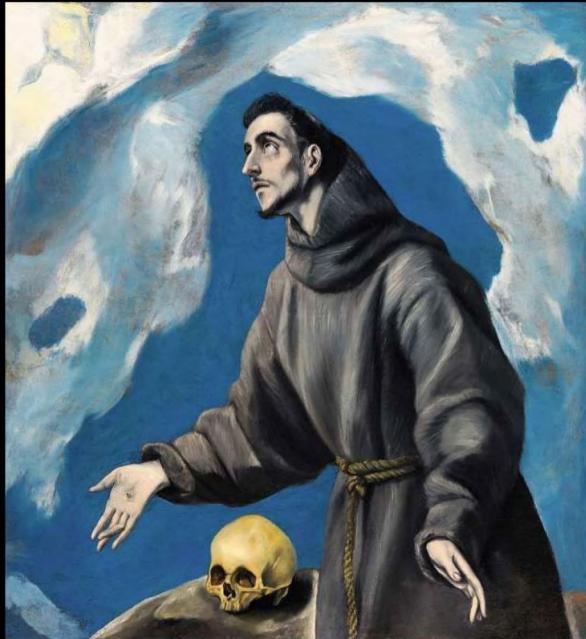


COMMUNAUTÉ Page de gauche : *Saint François en méditation*, par Francisco de Zurbarán, 1635-1639 (Londres, The National Gallery). Ci-dessus : *Un groupe de quatre clarisses*, par Ambrogio Lorenzetti, vers 1336-1340 (Londres, The National Gallery). Née en 1193 dans une famille de la noblesse, Claire d'Assise abandonna tout pour vivre l'idéal de pauvreté prononcé par François. Sous son influence, elle fonda en 1212 l'ordre des « Pauvres Dames ». Elle sera canonisée en 1255, deux ans après sa mort. Ci-contre : *Saint François d'Assise avec des anges*, par Sandro Botticelli, vers 1475-1480 (Londres, The National Gallery).



ennemis, tant visibles qu'invisibles, car le Seigneur dit : « Qui perdra son âme à cause de moi la sauvera pour la vie éternelle. ») Des dispositions très similaires à celles que tiendrait bien des siècles plus tard un Charles de Foucauld.

Face aux assertions qui feraien de saint François un écologiste tel qu'on



MIRACLE Ci-dessus : *Saint François d'Assise recevant les stigmates*, par le Greco, 1590-1595 (Dublin, National Gallery of Ireland). En haut, à droite : *Saint François recevant les stigmates*, par Albrecht Altdorfer, 1507 (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Gemäldegalerie).

Page de droite : *Les Funérailles de saint François et la vérification des stigmates*, par Sassetta, 1437-1444, retable de Borgo San Sepolcro (Londres, The National Gallery).

d'agréables spectacles, il considère la raison vivifiante et la cause. Il reconnaît dans ce qui est beau la Beauté suprême ; pour lui, toutes les choses bonnes crient : "Celui qui nous a faites est le Bien suprême." », écrit Thomas de Celano.

François est profondément persuadé de l'indignité humaine, du fait de son péché : « *Considérez, homme, à quel degré d'excellence le Seigneur t'a placé, écrivit-il, puisqu'il a créé et formé ton corps à l'image de son Fils bien-aimé, et ton âme à sa ressemblance. Et toutes les créatures qui sont sous le ciel servent et connaissent leur Créateur et lui obéissent, à leur manière, mieux que toi. Et ce ne sont même pas les démons qui l'ont crucifié, mais c'est toi avec eux qui l'as mis et qui le mets encore en croix, en te délectant dans tes vices et dans tes péchés. De quoi peux-tu donc te glorifier ? C'est de ce point de vue qu'il tient que la louange divine qu'expriment de par leur existence toutes les beautés de*

*la création est plus pure et directe que celle de l'homme pécheur, qui est le principal responsable de ce qui vient perturber l'ordre divin de la création. Aussi, si François affirme que tous les éléments de la création, soleil, terre, eaux, animaux ont été faits « *par Dieu pour toi, ô humain* », il ne se borne pas au « *soumettez la [terre]* » de la Genèse pris au pied de la lettre, mais insiste sur l'humilité du cœur, la pauvreté qui ne veut rien posséder ni conquérir, et cette disposition à la contemplation qui fait que la nature lui révèle par transparence Dieu, qui est la source de toutes choses, le seul Tout-Puissant.*

Loin d'être politique, enjeu de société, ni même purement philosophique, l'éco-ologie de saint François est ainsi théologique : « *Il suffit que Dieu soit Dieu* », expliquait le père franciscain Eloi Leclerc, auteur de très nombreux ouvrages sur le saint. *Seul l'homme qui accepte Dieu de cette manière est capable de s'accepter*



vraiment soi-même. (...) Il voit clair à l'intérieur du monde. Il découvre cette souveraine bonté qui est à l'origine de tous les êtres et qui sera un jour tout entière en tous, mais il la voit déjà répandue et épanouie en chaque être. » C'est ce principe de dépendance à Dieu qui induit en réalité tous les rapports de François d'Assise aux hommes, aux bêtes et à toute créature, qui forme son regard, qui l'empêche de régir et de posséder, à l'instar de Jésus-Christ qu'il avait choisi d'imiter sans mesure.

• « *Saint Francis of Assisi* », jusqu'au 30 juillet 2023 à la National Gallery, Trafalgar Square, Londres. Ouvert tous les jours de 10 h à 18 h, nocturnes le vendredi jusqu'à 21 h.

Rens. : www.nationalgallery.org.uk

À LIRE



Catalogue de l'exposition
Saint Francis of Assisi
National Gallery Global
182 pages
20 £

© THE NATIONAL GALLERY OF IRELAND, DUBLIN. © STAATLICHE MUSEEN ZU BERLIN, CEMALDEGALERIE/JORG P. ANDERS. © THE NATIONAL GALLERY, LONDON.





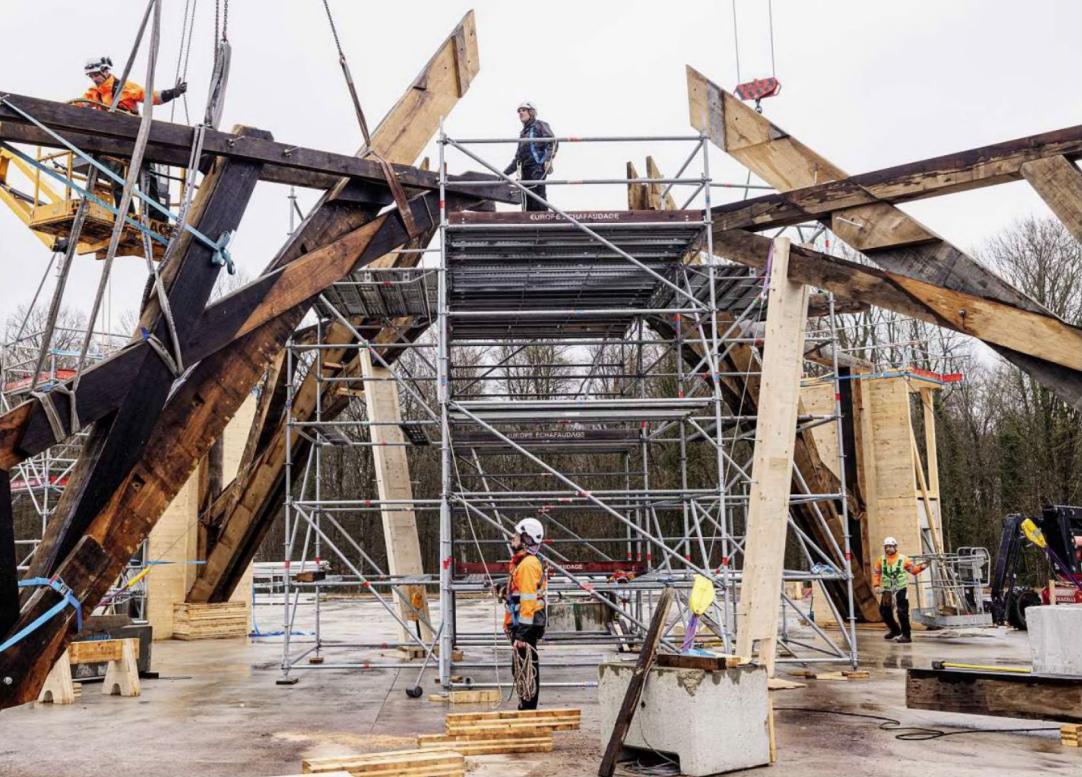
T RÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann

Montée en flèche



Une quête de quatre ans a été nécessaire pour restituer à l'identique le chef-d'œuvre de charpente et de plomb imaginé par Viollet-le-Duc sur le toit de Notre-Dame.



© GEOFFROY VAN DER HASSELT/AFP/PHOTOS - © PATRICK ZACHMANN/MAGNUM PHOTOS.

Le 24 juin 1859, le journal *Le Siècle* se faisait l'écho, non sans quelque inquiétude, des ultimes travaux de la nouvelle flèche conçue par Eugène Viollet-le-Duc pour la cathédrale de Paris : « La croix latine en fer ouvragé, qui surmonte la nouvelle flèche de Notre-Dame, a été définitivement fixée hier à midi à sa destination. La foule, réunie sur les quais, regardait les ouvriers chargés de ce dangereux travail, perchés au sommet d'un échafaudage des plus frêles, et frémissoit de crainte qu'il arrivât quelque accident. Cette flèche a quarante-six mètres d'élévation au-dessus de la toiture de la grande basilique. » Commencée un an plus tôt, cette aiguille lancée vers le ciel était venue remplacer l'ancien clocher de Notre-Dame, qui avait surplombé la croisée du transept pendant plus de cinq siècles. Très abîmé par le temps, menaçant ruine, celui-ci avait été démonté entre 1786 et 1792, laissant ses cloches se taire. Ce 22 juin 1859, Viollet-le-Duc lui-même avait assisté au périlleux montage de la croix, qu'allait surmonter, à plus de 96 m de haut, un coq abritant des reliques.

BRASIER ARDENT Après l'incendie du 15 avril 2019 (*page de gauche, en haut*), il a fallu deux ans pour mettre la cathédrale hors d'eau, la sécuriser et démonter l'échafaudage calciné (*page de gauche, en bas*). Le tabouret de la flèche, dont les poutres diagonales proviennent de chênes de la forêt de Bercé, dans la Sarthe, a été monté à blanc en mars (*ci-dessus*), avant d'être acheminé vers Notre-Dame.

De ce chef-d'œuvre d'art et d'équilibre, l'oiseau, retrouvé dans les décombres par l'architecte en chef Philippe Villeneuve deux jours après l'incendie du 15 avril 2019, est le seul survivant. D'ici quelques semaines pourtant, les badauds de 2023 pourront voir eux aussi l'échafaudage qui entoure la nouvelle flèche – exacte réplique de l'autre – s'élèver au-dessus de la cathédrale. Enveloppé de blanc, il répond cette fois aux normes les plus strictes de sécurité. Dans ce chantier exceptionnel qu'est la reconstruction de Notre-Dame, même le montage de cet échafaudage a été un défi. La flèche, et c'est une de ses prouesses, s'ancre dans les quatre piliers d'angle de la croisée du transept, et l'échafaudage intérieur, installé dans la croisée, s'élève au fur et à mesure du chantier : remontage des arcs diagonaux et de l'oculus en pierre de la voûte (février 2023), tabouret de la flèche (avril 2023), puis, d'ici à la fin de l'année, pose

de la souche, du fût, et enfin de l'aiguille, avant de passer le relais aux couvreurs.

« *La croisée du transept n'est ni un carré ni un rectangle parfait*, précise Philippe Jost, directeur général délégué de l'établissement public chargé de la reconstruction. *Le monument est vivant. Nous savons comment étaient positionnées les poutres qui constituaient la flèche, mais les techniques de construction actuelles exigent qu'elles soient situées dans l'espace avec une extrême précision.* » Avant de poser l'échafaudage qui allait rendre possible ce jeu d'emboîtements (il mesurera à terme 100 m de haut et pèsera environ 600 tonnes !), il a fallu évaluer son encombrement, savoir quelles moulures et quelles sculptures allaient dépasser et comprendre comment il fallait l'installer pour qu'il n'appuie pas sur les caveaux enfouis dans le sol.

Impossible non plus de lancer la reconstruction de la flèche sans procéder

à des modélisations très fines pour vérifier les hypothèses de départ formulées par les architectes et garantir la stabilité de l'édifice. Entre avril et août 2022, les ingénieurs et les géomètres experts de l'entreprise GEA ont numérisé l'intérieur de la cathédrale dans ses moindres recoins avec leurs scanners 3D d'une dizaine de kilogrammes chacun, qui dessinent des nuages de deux millions de points par seconde. Une étude a également été confiée au CSTB (Centre scientifique et technique du bâtiment) pour évaluer la résistance au vent de la future flèche. La cathédrale et le quartier alentour ont été répliqués en maquette. Des blocs de bois ont été disposés autour de l'édifice pour reproduire la manière dont le vent se déplace. Des capteurs ont été fixés sur la flèche et la toiture, et une tempête a été simulée pendant deux heures !

Les équipes du bureau d'études ECSB (Etude charpente et structure bois), associé au cabinet Calvi, ont préparé, elles, les 150 plans et les données pour les 1 500 assemblages de la flèche fournis aux charpentiers, grâce à des calculs complexes intégrant les caractéristiques mécaniques, les tests de résistance, les charges et une étude de la singularité du bois de chaque pièce. Gaëtan Genès, le directeur d'ECSB, et les charpentiers ont étudié chaque poutre, une fois équarrie, pour observer les singularités de la nature, les petites imperfections, les nœuds éventuels. « On ne fabrique pas le bois, on l'emploie », rappelle-t-il. Tout l'art



consiste à savoir positionner les pièces pour que ces singularités ne gênent pas. « Ce qui est incroyable, explique Rémi Fromont, l'architecte en chef chargé des charpentes, c'est que nous avons découvert que nos hypothèses étaient légèrement erronées et que les modifications suggérées par les études nous rapprochaient de ce que le charpentier de Viollet-le-Duc, Auguste Bellu, avait fait de manière empirique. Lui et ses équipes avaient une connaissance parfaite de leurs ouvrages et leurs nœuds d'assemblage étaient parfaitement positionnés, à quelques exceptions près. Il n'y avait donc presque rien à changer par rapport à la flèche initiale. »

Seul architecte de Notre-Dame après la mort de Jean-Baptiste Lassus, avec lequel il avait gagné en 1844 le concours pour la restauration de la cathédrale, Eugène Viollet-le-Duc avait terminé en octobre 1857 le dessin de sa flèche, qui fut approuvé en mars de l'année suivante. Son exécution fut confiée aux meilleurs artisans de l'époque : Auguste Bellu pour la charpente, Durand et Mondut pour la couverture de plomb et de cuivre, et Adolphe-Victor Geoffroy-Dechaume, qui dirigea les sculpteurs. L'elan donné à l'aiguille par la superposition d'un premier étage à claire-voie et d'un second percé de baies surmontées de galbes était renforcé par la présence de seize statues monumentales en cuivre étagées le long de la toiture. En bas, les symboles des

quatre évangelistes, puis, au-dessus, sur trois niveaux, les douze apôtres, vêtus de simples drapés. Au sud-est, saint Thomas, patron des maçons et des architectes, avait pris le visage de Viollet-le-Duc. Lui seul avait le regard tourné vers la flèche, sa main gauche portée au front, la droite tenant une règle de maçon. Cette célèbre statue et ses sœurs, miraculeusement mises à l'abri quatre jours avant l'incendie pour être restaurées, retrouveront bientôt leur place.

La charpente de la flèche est un véritable tour de force. Le socle, appelé tabouret, dont dépend la stabilité de cet ouvrage d'une soixantaine de mètres de haut et de 220 tonnes de bois (auquel il faut ajouter 140 tonnes de plomb pour la couverture et les ornements), est d'une technicité remarquable. 110 pièces comprenant 150 assemblages complexes assurent un équilibre des forces basé sur des poutres diagonales, dont aucune ne touche les arcs de la croisée. Grâce à la mobilisation de toute la filière bois et aux connaissances qu'ont su se transmettre les charpentiers français, après cinq mois d'études, quatre mois de taille et un montage à blanc sur le site de Briey (Meurthe-et-Moselle), où est réuni le groupement des charpentiers qui construisent la flèche (Le Bras Frères, Asselin, Métiers du Bois, Cruard), le tabouret a donc été mis en place dans la cathédrale. Toutes les pièces ont été tracées au sol à l'échelle 1 dans l'atelier



RENAISSANCE Seules les statues réalisées au XIX^e siècle par les sculpteurs dirigés par Geoffroy-Dechaume, mises à l'abri dans les locaux de la Socra, à Périgueux, pour être restaurées (*ci-contre*), ont échappé à l'incendie. Grâce, entre autres, au savoir-faire des charpentiers qui possèdent encore l'art de l'épure et tracent les traits à la main sur le sol, la flèche est reconstruite à l'identique, à Briey, en Lorraine (*en haut*). Emmailloté de blanc, l'échafaudage qui protège la flèche s'élève peu à peu dans le ciel de Paris (*page de droite*).



par le gâcher Patrick Jouenne, un des maîtres de l'épure, de l'art du trait, un savoir-faire ancestral des charpentiers désormais inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. La réalisation de l'escalier intérieur, dont l'exécution est délicate car il suit les rétrécissements de l'ouvrage, a été confiée, elle, aux charpentiers d'Aubert-Labansat, dans la Manche.

« Pour construire un ouvrage comme la flèche, raconte Rémi Fromont, nous avions besoin de bois de première qualité. Le choix s'est donc fait dès la forêt. Obtenir les bois pour faire le tabouret, c'est le travail d'au moins quinze générations de forestiers. Il faut savoir conduire une forêt avec des traditions très spécifiques qui remontent au Moyen Age. Le bois doit être très rectiligne : un bois tordu en forêt va finir par se tordre dans la charpente ; un bois en forme d'hélice, lui, va visser en séchant, un phénomène impossible à arrêter, qui casse tout ! Les bois les plus exceptionnels ont été utilisés pour le tabouret et proviennent

presque tous des forêts domaniales gérées par l'ONF. Ceux qui ont servi pour les grandes poutres diagonales proviennent de la forêt de Bercé, dans la Sarthe. »

Très précises, les maquettes du charpentier Auguste Bellu, dont l'une est conservée à la Cité de l'architecture et du patrimoine et l'autre avec le fonds Viollet-le-Duc à la médiathèque du patrimoine et de la photographie à Charenton, ont permis aussi aux architectes et aux charpentiers de lever quelques doutes. Et, dans les rares cas où ni les archives ni les maquettes ne le permettaient, ils ont poursuivi leur quête de la flèche perdue en rendant visite à ses sœurs : celles de la cathédrale d'Orléans et de la Sainte Chapelle. Leur charpente est construite selon des techniques très voisines : rien d'étonnant, puisqu'elles sont toutes deux sorties de l'atelier d'Auguste Bellu ! C'est donc sous les meilleurs augures que la flèche de Notre-Dame s'élèvera bientôt de nouveau dans le ciel de Paris. ✓

LE FIGARO HISTOIRE

1 AN
D'ABONNEMENT
6 NUMÉROS

45€
au lieu de 59,40€



OU
2 ANS
D'ABONNEMENT
12 NUMÉROS
80€
au lieu de 118,40€

+ 10€ DE RÉDUCTION

ABONNEZ-VOUS

PAR TÉLÉPHONE
01 70 37 31 70
avec le code RAP23006

PAR INTERNET
www.figarostore.fr/histoire

ou scannez
ce code



PAR COURRIER

en adressant votre règlement de 45 €
ou 80 € à l'ordre du Figaro à :
Le Figaro Histoire Abonnement,
45 avenue du Général-Leclerc
60643 Chantilly Cedex

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnements et valable jusqu'au 31/07/2023. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro, ses partenaires commerciaux et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et à vous adresser des offres commerciales pour des produits et services similaires. Vous pouvez obtenir une copie de vos données et les rectifier en nous adressant un courrier et une copie d'une pièce d'identité : Le Figaro, DPO, 14 bd Haussmann 75009 Paris. Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection postale, cochez cette case. Nos CGV sont consultables sur www.lefigaro.fr. Société du Figaro, 14 bd Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 573 475 €. 542 077 755 RCS Paris.



© FRANÇOIS BOUCHON/L'ÉFIGARO.

AVANT, APRÈS
Par Vincent Trémolet de Villers

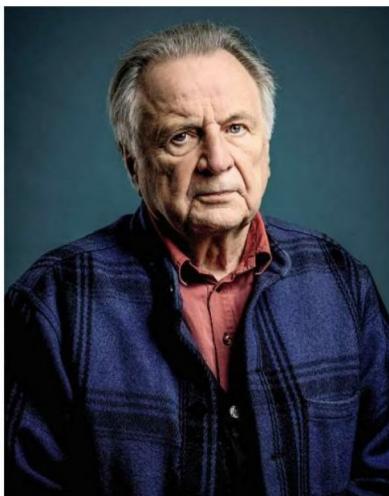
Le Rouge et le Blanc

Péguy n'a pas été au bout : tout commence en mystique, s'abîme en politique, mais s'achève en littérature. Régis Debray en est la preuve. Cela fait longtemps que le combattant guévariste, le conseiller de François Mitterrand marche à pas tranquille sur les ruines des idéologies. Plus jeune, il a monté l'escalier du pouvoir, avec l'excitation de l'amant convoqué, mais à l'autome de l'existence, il en sourit : « *il y a bien des bonheurs à cuellir sur la pente finale, écrit-il, et l'intime indifférence n'est pas la moindre* ». Régis Debray n'est pas revenu de tout, il a pris ses distances avec beaucoup de choses sauf avec quelques-uns de ses livres ; ces auteurs qui fréquentent encore son esprit. Ils furent ses maîtres et ses admirations, ses points d'appui : « *la nature est un temple où de vivants piliers...* » Avec gratitude, il leur rend ce qu'il a reçu. Les idées, disons-le, Régis Debray ne s'y attarde plus, il cherche la forme, le style (« *c'est comme la course à pied, on ne peut pas faire semblant* »), et l'âme (il faut « *que l'âme s'en mêle* », écrit-il magnifiquement). Il cherche tout cela dans les livres que l'on prend, que l'on tord, que l'on commence par la fin, que l'on emmène aux cabinets, avec une cigarette au bec, que l'on feuillette assis ou allongé, que l'on abandonne et que l'on retrouve. « *L'âge du livre est terminé* », décrète-t-il, *mais reconnaissons qu'il nous aura fait plus de bien que de mal*. »

Dans ce petit panthéon portatif, il y a ceux qui « *ont commis la faute d'élever [leur] buste dans un endroit qui ne sera plus desservi* » (Barrès) : Genevoix, entré sous la coupole des morts en plein Covid, en distanciel. Julien Gracq, « *l'enchanteur réticent* », dont le vocabulaire devient en nos temps « *d'analphabétisme galopant* » de « *l'avestique ancien* ».

Sur la rive gauche, Sartre, que Régis Debray a bien connu et pour lequel il conserve de l'amitié, règne encore en maître. Sa philosophie est à la cave, mais il reste au sommet par la langue : *Les Mots*, « *le plus étincelant de nos bijoux de famille* ». René Char a repris la charge de Paul Valéry : « *parrainer la disserte du khâgneux ou le discours du préfet* ». Roland Barthes, malgré ses considérations linguistiques assomantes, sauve sa peau par ses mythologies et ses fragments.

Rive droite, Mauriac, toujours noueux, féroce, survit par son bloc-notes plus que par ses romans. Mauriac, dit Régis Debray,



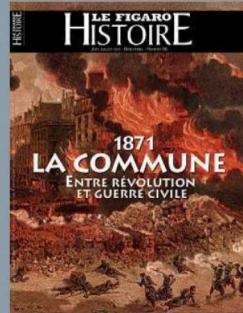
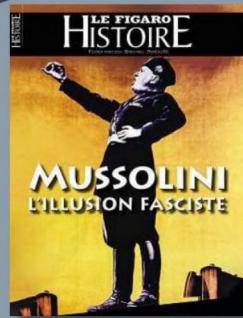
c'est « *le cinglant détaché, mêlant le violoncelle à la vacherie. Avec un signe de croix après chaque coup de griffe* ». Voici Jacques Laurent qui traverse une page. Les hussards et Régis Debray ont en commun l'ironie brillante et la cabriole aisée. « *Les gens de mon bord me rasent dès qu'ils prennent un micro* », écrit Régis Debray, *tant ils aiment faire la morale*. » La morale, l'ancien militant, ne veut plus en entendre parler. Le Rouge d'hier se régale en lisant les Blancs et ne s'interdit aucune escapade chez les plus noirs, ceux que l'histoire a condamnés, ceux qui ont mêlé « *le génial et le moche* » : les méchants de la littérature. Céline : « *comment ne pas l'applaudir, le déliре aux trois petits points, le métro émotif qui fait vivre la page, bouscule et voltige, en envoyant promener les平衡ments déclamatoires* ». Morand : « *notre Morand des Relais & Châteaux mérite mieux que de faire tapisserie dans un coin. On peut et doit lui donner une place à table, sinon d'honneur, du moins bien en vue, pour notre pur et impur plaisir* ». Entre chaque auteur, Régis Debray insère des considérations plus pratiques. La bibliothèque, comment l'ordonner sans déplaire à sa femme ? (Il cite Péguy : « *Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même, s'il venait à passer devant votre maison.* ») La maison, les France, Paris, ses deux rives, la vitesse et les voyages. Dans cette flânerie en bonne compagnie, rien ne pèse ni ne pose. L'intelligence est comblée, les sens s'éveillent. Régis Debray, notre vivant pilier, nous ramène au plaisir de la littérature. ✓

À LIRE



Où de vivants piliers
Régis Debray
Gallimard
192 pages
18 €

RETROUVEZ LES NUMÉROS QUE VOUS AVEZ MANQUÉS



[COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION]

www.figarostore.fr/histoire ou au 01 70 37 31 70



Jean-Louis MASSON,
Président
et l'assemblée départementale



LE DÉPARTEMENT

 #hdevar

TRÉSORS DU ROYAUME DE LOTHARINGie, L'HÉRITAGE DE CHARLEMAGNE



Billetterie
hdevar.fr

**Hôtel Départemental des Expositions du Var
1^{er} JUILLET > 8 OCTOBRE 2023 - DRAGUIGNAN**

Exposition réalisée avec les participations exceptionnelles de



En partenariat avec

